

Lisa Cach



**RED
DRESS
I N K®**

*Amour,
fanfreluches
et (petites)
confidences*



Lisa Cach



RED
DRESS
I N K®

Amour,

*fanfreluches
et (petites)
confidences*



LISA CACH

*Amour,
fanfreluches
et (petites)
confidences*



**RED
DRESS
I N K®**

1

Portland, Oregons

Gaze et sequin

— Bénissez de cette eau de rose les parties sacrées de votre corps, déclare Sapphire en faisant circuler un petit bol chinois bleu et blanc. Je l'ai préparée avec les pétales des fleurs de mon propre jardin, cueillies à la pleine lune, afin d'invoquer le pouvoir de la Déesse.

Je glisse un regard à Cassie, assise en tailleur sur un coussin à mon côté, à même le parquet de la salle de danse. Son petit haut court forme sous ses seins un rang de disques argentés, qui bruissent et scintillent, et son ventre au léger bourrelet sur la lourde ceinture de pièces de monnaie autour de ses hanches est nu. Ses yeux fendus vert pâle me lancent un regard d'avertissement.

Le bol parvient jusqu'à moi et je renifle avec méfiance l'eau de rose rouge foncé. Elle me semble relativement sans danger. Je plonge mes doigts dans l'eau, en humecte ma gorge et mes poignets comme s'il s'agissait de parfum, et passe le bol à Cassie.

Cassie oint ses seins et son entrejambe avec déférence, puis se prosterne au-dessus du bol et ferme les yeux avant de le tendre à l'apprentie danseuse du ventre suivante.

— J'ignorais que tes nichons étaient sacrés..., dis-je dans un murmure à Cassie.

Sapphire invite maintenant ses élèves à partager leurs expériences de la semaine passée.

— ... sinon je leur aurais témoigné le respect qui leur est dû. Tu ne devrais pas porter un soutien-gorge plus luxueux, si tu te balades avec des nénés bénis ?

— Chut ! me gronde Cassie.

Une femme aux cheveux longs et à l'expression douloureuse entame le récit de sa conversation télépathique avec son chien.

— Tu vas avoir des taches juste au-dessus de tes mamelons.

— Hannah, tais-toi ! La Déesse ne s'éveillera pas en toi si tu ne t'ouvres pas à elle.

Sur le moment, cette menace ne m'apparaît pas comme particulièrement effrayante. Les dix femmes du cours de danse du ventre/culte de la Déesse sont assises en cercle autour de petites figurines de terre cuite et d'une bougie votive.

La femme au chien télépathe achève son récit, et une femme d'âge mûr dont les vingt-cinq kilos superflus forment de gros bourrelets dans son dos nu commence à sangloter.

— Mon fiancé a comparu au tribunal cette semaine. Ma voisine l'accuse d'être un exhibitionniste, de s'être donné en spectacle devant elle dans notre jardin. Mais il n'était pas nu et il ne l'a pas fait exprès ! Il portait une culotte de femme et un porte-jarretelles. Il est sorti prendre le journal, c'est tout.

Sapphire murmure quelques sons apaisants tandis que les autres chuchotent et gloussent.

— Si elle est connectée à la Déesse, pourquoi sort-elle avec un pervers ? dis-je à Cassie.

— Hannah !

Je hausse les épaules. La question me semble sensée.

— Le moment est venu de procéder à l'affirmation, déclare Sapphire.

Nous joignons toutes les mains à hauteur de la poitrine, les doigts vers le haut. Cassie ne m'a pas prévenue qu'une affirmation aurait lieu. Je joins les paumes et tente de ne pas penser que je suis en train de prier.

— La Déesse nous a fait don de sagesse et de compassion..., récitent les femmes à l'unisson.

Elles portent leurs mains en prière à leur front puis à leur cœur.

— ... elle nous a appris à nourrir...

Les mains se disjoignent et chaque femme englobe ses seins.

— ... et à créer...

Les mains s'unissent de nouveau et se renversent, pressant des entrejambes constellés de paillettes. La femme au fiancé pervers écarte les cuisses afin de mieux positionner ses mains.

J'écarte mes mains. Je ne veux rien créer avec mes entrailles, pas tant que je suis célibataire. Bon sang, c'est exactement pour ça que je prends la pilule depuis ces onze dernières années. La Déesse ne sait-elle donc pas créer avec l'esprit ou le cœur ? Ou les mains ? Pourquoi pas les mains ? Pour l'amour du ciel, fichez la paix à mon utérus, du moins jusqu'à ce que j'aie dégoté un mari !

Ce qui, bien sûr, est le but de ma présence ici, dans ce cours de danseuses du ventre adoratrices de la Déesse de Cassie.

— Si tu te connectes au féminin divin en toi, les hommes le percevront, m'a-t-elle assuré. Les énergies de tes chakras vont se libérer, circuler librement. Incapables de détourner les yeux de ton bas-ventre, le centre de ton pouvoir sexuel, les hommes vont se jeter sur toi.

L'idée me plaît. J'ai vingt-neuf ans et je n'ai pas fait l'amour depuis six mois. Il faut agir.

J'ignore si libérer mes chakras va améliorer les choses, mais dans mon esprit flotte une vision de moi-même vêtue d'un costume arachnéen, les hanches ceintes d'un cordon agrémenté de minuscules clochettes, le tissu laissant transparaitre l'ombre fugitive de mon sexe, tandis que de lourdes chaînes ornées de pierres précieuses dissimulent mes seins. En bruit de fond gémit une musique étrange, lancinante, sur laquelle j'ondule en une exhibition privée à l'intention de l'homme de ma vie, déclenchant en lui une frénésie de besoins reproducteurs.

Sapphire peut raconter ce qu'elle veut et prétendre que la fonction de la danse du ventre est de se connecter à la Déesse et découvrir son moi intérieur, j'ai regardé les émissions de Desmond Morris sur Learning Channel. Je sais que, d'un point de vue anthropologique, si je roule des hanches, c'est afin de démontrer à un homme que je suis jeune et apte à porter ses enfants.

Ça me va.

Quand nous en avons terminé avec les absurdités concernant la Déesse, nous nous mettons à danser. Je commence à m'amuser. Sapphire fait une démonstration des mouvements de « bras serpents », « marche égyptienne », « mains en lotus », et d'une ondulation contre nature des muscles du ventre, qui pour une raison inconnue me vient avec facilité. Rien de séduisant là-dedans, mais je sais que cette disposition me sera utile lors de fêtes, lorsque d'autres exhiberont leur capacité à bouger les oreilles ou enrouler leurs chevilles derrière leurs têtes.

— Tu touches tes sourcils avec ta langue, d'accord, dirai-je, mais sais-tu faire ça ?

Et je soulèverai alors ma chemise et leur en mettrai plein la vue avec mon ventre ondulant.

Placées en trois rangées décalées, face à un mur de miroirs, nous imitons les gestes de Sapphire.

Comparés à ceux des autres, mes mouvements semblent raides, mes membres sont aussi souples et déliés que ceux d'un homme politique. J'ai toujours appartenu à cette catégorie de danseuses qui ne suivent pas la mesure et ne sont douées d'aucun sens du rythme. Peut-être mon chakra sexuel est-il bloqué pour de bon.

A la fin du cours, nous répétons le mantra et, en guise de devoirs, Sapphire nous demande de repérer les formes circulaires dans notre quotidien. Enfin, Cassie et moi regagnons la voiture. La maison de Sapphire et son studio de danse sont situés à quelques kilomètres à l'est de Portland, là où les banlieues cèdent la place à la campagne, et l'air de cette nuit de printemps retentit d'un concert de croassements.

Comme nous roulons vers la maison, je demande à mon amie :

— C'est quoi ce strass bleu que Sapphire a collé entre ses sourcils ?

— Je savais que je n'aurais pas dû t'emmener. Tu vas faire des vanes sur le sujet pendant dix jours, n'est-ce pas ?

Elle me connaît bien.

— Et ces petits points et ces losanges au bord de ses yeux ? J'imagine qu'elle les a tracés avec de l'eye-liner organique ? Mais quelle est leur signification ? Avec ça, elle ressemble à une carte à jouer.

— Tu n'es pas obligée de revenir.

— Je ne sens pas mon chakra se détendre du tout.

— Ce n'est pas la seule chose en toi qui soit bloquée, rétorque Cassie.

Elle allume la radio afin d'échapper à mon caquetage.

La leçon de danse ne s'est pas révélée une perte de temps totale. Observant la grâce sensuelle avec laquelle bougeait la femme du pervers, j'ai commencé à considérer son ventre noyé de graisse non comme un fardeau disgracieux, mais une représentation symbolique de la Terre nourricière, ample et généreuse. Malgré le goût désastreux de cette femme en matière d'hommes, la souplesse de ses mouvements prouve qu'elle est en accord avec elle-même, ce qui est loin d'être mon cas.

Mais pas question de le reconnaître devant Cassie ! Cela démentirait le refus de la mollesse et du végétarisme New Age que je professe. Je ne veux pas non plus lui avouer que, en m'observant dans le miroir au milieu de ces autres femmes, j'ai découvert que je n'étais ni aussi grosse, ni aussi grande que je le croyais. Ma personne tout entière est plus petite que je ne le pensais, et j'ignore si ce fait révèle quelque chose de négatif ou de positif à mon égard.

L'idée me traverse que, occupée à cacher que le cours ne m'a pas déplu, je me montre odieuse sans raison.

— Pardon Cassie, dis-je, couvrant le bruit de la radio.

Je me suis quand même moquée de sa religion.

— Tu veux qu'on s'arrête chez Safeway acheter un peu de Ben & Jerry's ? C'est moi qui régale.

— Parfum Cherry Garcia ?

— Et Chunky Monkey.

— Super.

C'est ce qui est génial avec Cassie. Elle ne reste jamais froissée très longtemps, et un peu de crème glacée suffit à adoucir les choses et les faire oublier. On peut trouver pire comme colocataire, la Déesse seule sait que cela m'est arrivé.

J'ai fait la connaissance de Cassie, de trois ans mon aînée, au cours de ma première année de fac à Eugene, à l'université d'Oregon. Lorsque nous nous sommes rencontrées, elle s'inscrivait et quittait régulièrement la fac depuis quatre ans. Elle disait alors en plaisantant suivre la formation en

cinq ans, puis en six ans. Enfin, elle avait abandonné toute prétention à terminer son diplôme de sociologie et mis ses talents au service du commerce de bougies parfumées de son petit ami. Elle passait ses samedis dans un stand du marché en plein air d'Eugene, assise au milieu de bougies disposées avec art, un livre intitulé *Comment éveiller son intuition ?* en main. Le stand à sa droite présentait de l'encens, celui à sa gauche des figurines en étain représentant des dragons et des sorciers.

Lorsque son petit ami avait commencé à tremper sa mèche dans d'autres pots de cire que le sien, Cassie avait déménagé à Portland et trouvé un job de barmaid au Shannon's Pub. Elle travaillait là depuis. Parfois, elle se faisait adresser des brochures concernant des formations professionnelles, mais ces documentations s'entassaient sur la table basse où s'accumulaient la poussière et les miettes, jusqu'à ce qu'enfin, trois ou quatre mois plus tard, lors de l'une de nos rares frénésies de nettoyage, je les lui tende d'un air interrogateur, qu'elle hausse les épaules et qu'ils se retrouvent dans le bac à recycler.

Elle roule les hanches au son d'un tambour sauvage, elle fait sa Cassie, et je ne sais pas si je l'admire pour ça, ou si je préférerais qu'elle grandisse et rejoigne le même univers concret que le reste d'entre nous.

Enfin, que la plupart d'entre nous. Sapphire et la femme qui entretient des conversations médiumniques avec son chien vivent de toute évidence dans une tout autre sphère.

Plus tard dans la soirée, alors que nous sommes assises sur le futon avec nos crèmes glacées devant la télé, une question, qui n'aurait jamais dû franchir mes lèvres, m'échappe. Peut-être un effet du cours de danse. Je ne sais pas.

— Es-tu heureuse, Cassie ?

Sur l'écran télé, une femme au sourire ultra-blanc brandit un tube de dentifrice.

Ses beaux yeux fendus me regardent. Dans la semi-pénombre du salon, la lueur de la télévision s'y reflète.

— Heureuse ? Que veux-tu dire ? Là maintenant, à cet instant ?

Sa cuillère s'est immobilisée au-dessus du pot de Cherry Garcia.

— Heureuse de ta vie, de son déroulement. Lorsque tu es devenue adulte, imaginais-tu ton existence ainsi ?

J'ai l'impression que mes paroles sonnent comme un jugement, comme si j'avais déjà tranché que Cassie ne déployait pas l'énergie et l'ambition de toute Américaine qui se respecte. Mais la question ne s'adresse pas vraiment à elle, et elle l'a perçu.

— Tu n'es pas heureuse ? me demande-t-elle.

S'il existe une Déesse, il semble qu'elle me regarde à travers les yeux de Cassie avec une compassion infinie.

Je sens les larmes naître dans mes propres yeux, me prenant par surprise, et je serre les lèvres afin de réprimer leur soudain tremblement.

— Oh, chérie !, dit Cassie.

A l'arrière-plan siffle la musique de *X-Files*.

— Ça va aller... Tu exiges trop de toi-même, c'est tout.

— Mais...

Un obscur désir surgit de mes entrailles. Je bafouille, serrant la glace qui m'est d'un réconfort vide et froid.

— ... il y a tant de choses que je...

— Que tu espérais obtenir à notre âge ? Un mari, des enfants, un monospace, un golden retriever

? Une maison dans les collines à l'ouest de la ville ?

— Une Volvo, pas un monospace...

— Hannah, tu es si prévisible.

Son ton gentiment moqueur est réconfortant.

— Tout le monde se croit obligé de désirer ces choses, mais je ne pense pas que tu les désires vraiment.

— Si. Surtout le mari.

— Si tu étais prête, tu aurais un mari. Peut-être es-tu en ce moment en train de faire exactement ce que tu dois faire.

Je baisse le nez sur mon Chunky Monkey.

— Tu crois ?

— Ton business de couture est ta priorité. C'est la raison pour laquelle tu es venue vivre à Portland. Concentre-toi sur ça, l'univers s'occupera du reste le moment venu.

Je souhaiterais partager sa certitude que tout finira par se mettre en place. Cette foi lui vient si facilement, si naturellement. Je n'ai jamais vu Cassie s'inquiéter à propos de rien.

— Je ne peux pas avoir un petit peu du reste maintenant ? Le mec, par exemple ? dis-je.

— Il arrivera lorsque tu seras prête.

Elle sourit.

— En attendant, voici David Duchovny...

Je regarde l'écran où Mulder et Scully se disputent dans un épisode rediffusé, et ravale ce qui reste de mon apitoiement pleurnichard.

— Je ne veux pas de David Duchovny.

— Pourquoi ? Moi je coucherais bien avec.

— Il ne sourit jamais.

— Lorsqu'un mec a tes jambes sur les épaules, tu n'as pas envie qu'il sourie jusqu'aux oreilles. Ce serait effrayant.

Elle frissonne et je laisse échapper un petit rire, heureuse du changement de sujet et d'humeur.

— Ça ne peut pas être pire que leur expression habituelle.

Je plisse mes yeux fermés et grogne, comme en proie à la terrible frustration, puis je halète :

— Chérie, je viens... je viens ! J'y suis presque... Je peux ? Je peux venir maintenant ?

— Ils te demandent ça ?

— Un de mes ex avait cette habitude.

— Et tu répondais oui ? demande Cassie.

— Ça dépend depuis combien de temps il s'escrimait. Passé un certain point, je voulais juste en finir.

Cassie grimace, et je sais que nos esprits ont tous deux volé vers la bouteille de jus d'airelles que nous conservons dans le buffet en cas d'urgence.

— Peut-être est-ce une bonne chose que ton chakra sexuel soit bloqué, dit Cassie.

— Tu as sûrement raison.

2

Volants orange à liserés

Mardi soir, je me retrouve submergée par une pile de robes de demoiselles d'honneur, et ma machine à coudre Bernina ronronne doucement le long des coutures et emmanchures. Je suis couturière et dirige mon propre atelier de retouches et vêtements sur mesure, avec livraison à domicile — Hannah's Custom Sewing. J'ai renoncé à mon nom de famille, O'Dowd, qui évoque trop la marque de vêtements de travail à mon goût.

Six mois plus tôt, je vivais à Eugene et travaillais dans un atelier de retouches. Mon diplôme d'histoire était en passe de demeurer aussi inutile que les études de sociologie de Cassie, mais je m'en moquais. J'avais compris que tout ce qui m'intéressait dans l'histoire, c'était détailler les vêtements des tableaux anciens. La Révolution française m'intéresse davantage par son impact sur la mode que par ses conséquences pour l'aristocratie française, même si les deux sont mêlés de façon inextricable. Tout devoir d'histoire dont le sujet était laissé à mon choix traitait d'une manière ou d'une autre de vêtements.

Lorsque celui qui depuis deux ans me tenait lieu de petit ami épisodique avait disparu pour de bon, j'avais imité Cassie et décidé d'emménager à Portland. J'étais lasse d'Eugene, et fatiguée de travailler pour quelqu'un d'autre. La demande était telle que l'atelier de retouches refusait des commandes, aussi étais-je certaine de trouver largement assez de travail par moi-même à Portland, où les habitants se soucient vraiment de porter des vêtements à leur taille. Afin de faire sortir mes services du lot, je prends et livre les vêtements et autres travaux de couture chez mes clients et sur les lieux de travail. Cela m'évite aussi d'imaginer le livreur se casser la gueule sur les marches devant chez moi et me poursuivre en justice.

Heureusement que j'aime conduire. Depuis mon arrivée à Portland, le compteur de ma Neon affiche presque seize mille kilomètres supplémentaires.

Les tout premiers mois, j'ai à peine réussi à survivre. La totalité de mes économies s'est envolée en remboursement voiture, essence, assurance, et cet agaçant solde débiteur sur ma carte de crédit qui me titille comme un méchant bouton, sans jamais totalement disparaître. Mais ces deux derniers mois, j'ai atteint la masse critique de la production couturière, avec un flot régulier de clients dont certains sont déjà devenus des habitués. Je gagne plus d'argent qu'à l'atelier de retouches, mais comme je travaille en free-lance, je suis démunie d'assurance santé comme de congés maladie. J'hésite au sujet des priorités de mes dépenses — l'assurance santé ou un pied ourleur.

Mon atelier de couture est situé à l'étage de la petite maison de stuc des années 1920 que Cassie et moi partageons. Pour compenser le fait que j'occupe deux pièces et elle une seule, tous les mois, je confectionne pour elle un nouveau costume de danse, ou un accessoire pour sa chambre, comme une housse de couette ou un pouf. Ce mois-ci, il s'agira de rideaux, coupés dans un tissu arachnéen très oriental qu'elle s'est procuré dans un festival de danse du ventre. Je crois que je vais ajouter des clochettes en bas, juste pour m'amuser. Elles tinteront comme de petits grelots lorsque le vent fera bouger les rideaux. Cela plaira beaucoup à Cassie.

Je jette un coup d'œil à la pendule et fais la grimace : 19 heures. Je suis attendue au restaurant mexicain San Juan dans une demi-heure. Cassie, Louise, Scott et moi avons rendez-vous pour dîner et célébrer le changement de planning de Louise dans son centre d'appel SOS Amitié. Enfin, elle cesse de travailler la nuit et passe aux horaires de jour. Elle y travaille depuis deux ans, et ses horaires tordus ont tellement perturbé sa vie sociale qu'elle était au bord de la dépression nerveuse. Et en psy conseillant la nuit des personnes mentalement perturbées, elle sait de quoi elle parle.

Je glisse sur un cintre la veste sur laquelle je travaille, la suspends avec les autres et scrute d'un œil critique les vêtements alignés. La mariée tient réellement à ce que ses demoiselles d'honneur puissent réutiliser leur tenue et a le bon goût de détester nœuds, taffetas et robes sans manches exposant des bras flasques. Elle a choisi d'envelopper ses amies dans des tailleurs style Jackie Kennedy d'un bleu neutre.

L'idée est belle, mais je crains qu'une fois rassemblées les demoiselles d'honneur n'aient l'air d'hôtesse de l'air des années 1960. Deux petites ailes épinglées à leur revers, un petit chapeau sur la tête, et les invités s'attendent à ce qu'elles jettent des paquets de cacahuètes au lieu de pétales de fleurs en remontant la nef de l'église.

Je hausse les épaules. Ce n'est pas mon problème. Depuis longtemps, j'ai appris à laisser les clients effectuer leurs choix par eux-mêmes. L'éventail des possibilités est trop vaste pour que je tente de conseiller qui que ce soit, en le limitant à mes propres préférences.

La position assise a froissé mon pantalon, à présent maculé de fils bleus et de résidus de tissu évoquant un tableau de Jackson Pollock. J'ôte mon pantalon et enfille une courte jupe cintrée de faille grise. Je possède seize jupes, toutes exactement de la même coupe, réalisées dans les chutes de tissu de différentes commandes. Pour le haut, je choisis un pull ras-de-cou à manches courtes en cachemire bleu pâle, acheté vingt-quatre dollars chez Nordstrom Rack. J'ai réparé le trou à l'emmanchure qui avait valu à ce trésor d'être relégué dans le bac des soldes. Il tire mes yeux gris-bleu vers le bleu et est devenu mon vêtement préféré.

J'orne mes oreilles de petites perles de cristal et brosse à la va-vite mes cheveux coupés au carré. Ils sont en ce moment d'une douce teinte blond miel, plus foncée que celle des tresses trop décolorées que j'arborais à Eugene. Lorsque mon petit ami a disparu, mes cheveux longs aussi. Je suis entrée dans un salon de coiffure et j'ai demandé à la styliste une coiffure capable d'attirer les hommes avec une bonne situation et désireux de se marier, au lieu des gorilles sans emploi qui me draguaient d'habitude. Je n'ai jamais compris pourquoi les hommes qui ont le moins à offrir sont les plus enclins à faire des avances à une femme.

Ma nouvelle coiffure ne m'a encore valu aucun succès auprès de bons partis, mais au moins les hommes sans ambition me fichent la paix. Louise prétend que ce n'est pas ma coiffure qui fait fuir les nuls, mais la nouvelle lueur de détermination dans mon regard. J'espère que ce n'est pas aussi ce qui explique l'absence de bons partis.

A mon arrivée, Scott et Louise patientent sur un banc dans l'entrée du restaurant en mangeant des chips. Lorsque l'attente pour une table excède dix minutes, le personnel, vêtu de blouses paysannes,

propose des paniers de chips. C'est une des raisons pour lesquelles l'endroit compte parmi nos préférés.

— Hannah ! s'écrie Louise.

Elle se glisse sur le côté pour me faire de la place sur le banc.

— Où est Cassie ? demande-t-elle.

— Je ne sais pas. Elle va arriver. Salut, Scott.

— Salut, répond-il avec son sourire amical habituel.

Louise et lui sont sortis ensemble lors de leur dernière année de lycée. Il a été le premier petit ami de Louise, leur relation n'a pas survécu à la première année de fac — Scott est allé à Cornell, Louise à l'université de l'Oregon —, mais ils sont restés amis, et Scott est aussi devenu notre ami, à Cassie et moi, lorsque nous nous sommes tour à tour installées à Portland.

Il est admis de façon tacite que Louise, bien que disposée à partager Scott en tant qu'ami, ne verrait pas d'un bon œil que Cassie ou moi entretenions avec lui une relation dépassant le cadre de l'amitié. Je ne la blâme pas — l'idée que mon premier amour puisse coucher avec Cassie ou Louise me fait grincer des dents.

Grâce à cette épée symbolique suspendue au-dessus de nos têtes, j'ai découvert que j'étais plus à l'aise avec Scott qu'avec bien des hommes disponibles. Grand et raisonnablement séduisant, il a les cheveux sombres, et une fossette creuse le menton de son visage presque enfantin. Je l'aide parfois à acheter ses vêtements, et lorsqu'il fait beau il nous arrive de partir ensemble en randonnée.

— Hé, Scott, j'en ai une nouvelle pour toi, dis-je, me penchant par-dessus Louise afin de le voir de plus près.

— Tes blagues ne sont jamais nouvelles, grogne-t-il. Je les ai toutes entendues cent fois.

— Il s'agit d'un petit poème.

— Non, je t'en prie.

— Je veux l'entendre, dit Louise, dont les yeux bruns pétillants illuminent le visage semé de taches de rousseur.

Taquiner Scott au sujet de sa profession l'amuse presque autant que moi.

— D'accord, alors voilà :

« Il était un jeune dentiste nommé Malone

Qui n'avait qu'une seule patiente charmante et sage

Mais dépravé, ce sauvage

Dans le mauvais trou a mis le plombage

Mon Dieu comme sa clientèle a augmenté ! »

Louise rit, mais Scott se voile le visage de ses mains et secoue la tête.

— Cette vanne est plus vieille que le dentier de George Washington. J'entends ce genre de plaisanteries lamentables toute la journée au cabinet ! Pourquoi te sens-tu obligée de m'en infliger après ma journée de travail ?

— Parce que les dentistes méritent un châtement. Ce sont des malfaisants.

Louise pose une main sur mon genou et me décoche son regard typique de psy.

— Je sens un profond traumatisme remontant à l'enfance. Hannah. Tu es en sécurité ici. Tu peux en parler.

— Les souvenirs... je ne les vois que par flashes... un homme en blouse blanche, le gémissement de la roulette — non ! Non !

Louise se tourne vers Scott.

— Elle refoule les souvenirs. Nous allons devoir tenter l'hypnose. Cette femme a été

profondément traumatisée. De toute évidence, ta présence fait remonter de douloureux sentiments en elle.

Scott est sur le point de répondre lorsque Cassie fait son entrée, baignant dans un parfum de patchouli et de santal qui prend temporairement le dessus sur les odeurs de piments du restaurant.

— Pardon, je suis en retard ! La répétition a duré plus longtemps que prévu.

Cassie appartient à une troupe de danse du ventre semi-professionnelle. Leur première représentation en public a lieu dans quelques semaines.

Louise lui indique d'un geste de la main que cela n'a aucune importance.

— De toute façon, notre table n'est pas encore prête.

Juste à ce moment, l'ado qui nous tient lieu d'hôtesse appelle le nom de Louise, et nous suivons sa jupe ondulante, à fronces orange bordées d'un liseré rose jusque dans la salle, Scott et moi à la remorque de Cassie et Louise.

— Je t'ai parlé de l'étudiant japonais qui est venu la semaine dernière, celui qui n'avait pas vu un dentiste depuis plus de dix ans ? demande Scott. L'une de ses molaires était fêlée, le nerf était exposé. J'ai dû...

Je porte les mains à mes oreilles et crie :

— Arrête ! Arrête !

Ecouter le récit de désastres dentaires est pire pour moi qu'écouter des histoires dans lesquelles les gens se font arracher les yeux. Mais c'est ainsi que Scott a pris l'habitude de se venger de mes plaisanteries concernant les dentistes : il me raconte les cas les plus dégoûtants avec des détails insoutenables rien que pour me torturer. Je ne crois pas qu'il sache à quel point, sous couvert de toutes ces plaisanteries, ma crainte des dentistes est réelle.

Et ce n'est pas parce qu'il s'est un jour produit un événement particulièrement atroce avec la roulette : pas de dent ôtée par erreur, pas d'assistante dentaire qui trébuche, son petit grattoir de métal en main, et troue mes gencives. Enfant, je n'ai même jamais manqué m'étouffer avec ces moules dentaires débordant de pâte qui vous forcent à baver.

Non, il s'agit d'une existence entière en proie à l'anxiété et à l'effroi, effroi dû au goût de l'anesthésique local avant la piqûre de l'aiguille, effroi de cracher de petits morceaux de dents lorsque la roulette s'arrête et que le plombage est posé.

Je hais me rendre chez le dentiste, je hais les dentistes par principe, et comme je n'ai pas d'assurance, je me complais presque sans culpabiliser dans l'idée que, pendant un bon moment, je ne peux pas me permettre de m'y rendre.

Nous passons notre commande et prenons place devant un nouveau panier de chips, deux sortes de sauces et une quantité de soda light éprouvante pour les reins. Enfin, sauf pour ceux de Scott, qui un jour sur deux fait soixante-cinq kilomètres à vélo et n'a pas à se soucier des mensurations de son postérieur. Il a décliné le soda light au profit d'une bière Dos Equis.

— J'ai du mal à croire que je vais mener une vie normale, dit Louise.

Sa paille fait d'horribles bruits de succion au fond de son verre empli de glace.

Scott fait signe à un serveur qui emporte le verre vide de Louise.

— Mon existence ne va plus tourner autour du sommeil ! Je vais pouvoir sortir le soir, voir le soleil le week-end. J'ai déjà ôté les couvertures de mes fenêtres.

— Tu ressembles à une plante, prête à s'épanouir, dit Cassie. Tu as trop longtemps vécu dans l'obscurité, tu as jauni.

— Exactement ! s'exclame Louise.

Elle tend son avant-bras, pâle et constellé de taches de rousseur, afin de nous le montrer à tous.

— Ce n'est pas le teint d'un être humain en bonne santé.

— Maintenant, tu n'as plus d'excuses pour ne pas commencer à sortir avec un mec, dis-je.

Louise pince les lèvres en forme de bec de canard et plisse les yeux.

— Je suis sûre que je peux en trouver une.

— Combien de temps s'est écoulé depuis ta rupture avec ce type qui travaillait chez Intel ?

— Je ne parlerais pas de « rupture » dans ce cas précis. Nous n'étions sortis ensemble que trois ou quatre fois. Cela ne constitue pas une « relation ».

J'insiste :

— Mais combien de temps s'est écoulé ?

— Trois mois, à peu près, et je ne suis pas pressée de réitérer l'expérience. Je ne m'entends pas très bien avec les mecs aux boulots techniques — je crois que nos personnalités sont trop opposées à la base. Ils fonctionnent sur le mode rationnel, alors que je suis une intuitive-sensible comme Cassie. Mais évidemment, les seuls mecs disponibles travaillent dans le secteur informatique. Quelqu'un peut m'expliquer pourquoi ?

— C'est l'une des industries majeures de la région, répond Scott, pas étonnant que beaucoup des mecs du coin bossent dans l'informatique.

Nous lui jetons toutes trois un regard mauvais. Parfois, il passe à côté de la nature véritable du problème.

— Non, je crois que c'est parce que ce sont les seuls encore célibataires, rétorque Louise. Et pour une bonne raison, si on considère leur développement émotionnel — ou manque dudit développement. Ce sont tous des surdoués dont tous les efforts se concentrent sur le fonctionnement des machines et non des êtres humains.

— Les surdoués ont leurs avantages, dis-je. Ils ont en général de bons boulots et sont tellement heureux que tu sortes avec eux qu'ils te traitent avec égards.

— Tu es déjà sortie avec un informaticien ? demande Scott.

— Euh, non.

— C'est bien ce que je pensais. J'ai l'impression qu'ils ne sont pas ton type.

— Et qu'est-ce que c'est, mon *type* ?

— Je ne sais pas. Un genre plus excitant.

Il écarquille les yeux.

— Dangereux...

Je pouffe.

— Oui, c'est ça. Des mecs tous muscles dehors, avec les cheveux longs et des tatouages. Des motards qui roulent sans casque. Des mauvais garçons qui louent en bande une maison dans la banlieue de Portland et ne reconnaîtraient pas une tondeuse à gazon si elle leur roulait sur le pied. Qui ne votent pas non plus, probablement. Voilà mon type d'homme !

— Hannah, ma chérie, intervient Louise, je ne connais pas une seule femme qui trouve séduisant un homme allergique aux corvées.

— Et les cheveux longs ne sont attirants que dans les fantasmes, dis-je. Dans la réalité, on a affaire à un mec qui a dû vendre sa moto pour payer son loyer.

— J'aime les mecs aux cheveux longs, proteste Cassie. Ce ne sont pas forcément des nuls — j'en ai rencontré plusieurs à mon cours de yoga, très évolués d'un point de vue émotionnel. L'un d'eux enseigne l'anglais à l'université de Portland. Je trouve les cheveux longs sexy.

Je regarde Scott et tente de l'imaginer avec les cheveux longs, arpentant son cabinet en blouse bleu-vert, la lourde masse de sa chevelure tirée en queue-de-cheval. L'image n'est pas si déplaisante,

plutôt drôle.

Il me surprend en train de le regarder et remarque mon sourire moqueur.

— Quoi ? dit-il.

— Rien.

On apporte nos plats, des assiettes de garnitures pour fajitas brûlantes qui dégagent une quantité impressionnante de vapeur. Durant quelques minutes, nous tartinons et roulons les crêpes de maïs, et seules les tortillas et la crème fraîche occupent nos pensées. Dès la première bouchée, la sauce s'échappe de ma crêpe et coule sur ma main.

Lorsque nous avons tous avalé notre première et cruciale bouchée, Louise prend la parole.

— Je ne comprends pas pourquoi je devrais être la seule qu'on harcèle pour qu'elle sorte avec un homme. Personne à cette table ne sort en ce moment avec quelqu'un. Vous projetez votre situation sur moi.

— J'essaie de rencontrer un homme, dis-je. Dieu sait que j'essaie. Mais il semble impossible d'en rencontrer un acceptable.

— Le chakra sexuel d'Hannah est bloqué, explique Cassie.

— Quoi ? demande Scott.

Sa fajita, impeccable, dont rien ne déborde, se fige à mi-chemin de sa bouche.

Je me recule et désigne la zone juste sous mon nombril.

— Mon chakra sexuel. Cassie m'a emmenée à un cours de danse du ventre dans l'idée de m'aider à libérer mon énergie sexuelle.

— Quand le principe divin féminin a été éveillé chez une femme, les hommes le perçoivent, explique Cassie.

— Ils le perçoivent ? dit Scott.

— Peut-être est-ce ce qu'il me manque, déclare Louise à la cantonade.

— Si tu ne sors avec personne, dit Cassie à Scott, c'est peut-être parce que ton chakra sexuel est bloqué lui aussi.

— Je ne vais pas essayer la danse du ventre, répond-il.

— De toute façon, je ne connais pas les mouvements adéquats pour un homme, dit Cassie. Les énergies sont différentes. Mais boire des fluides en grande quantité est censé être bénéfique aux hommes comme aux femmes. Cela facilite l'évacuation.

L'eau n'est donc pas seulement bénéfique en cas de constipation traditionnelle, mais aussi de constipation émotionnelle. Comme nous sommes à table, je me retiens de faire cette remarque à haute voix. Les lèvres de Scott frémissent. Nous échangeons un bref regard et je comprends que la même pensée l'a traversé.

— Et où sommes-nous censées rencontrer des hommes de nos jours ? demande Louise. Je refuse de traîner dans un bar, encore moins de sortir avec quelqu'un qui les hante à la recherche de femmes. Tous les « experts » recommandent le réseau parental ou amical, mais mes parents ne connaissent personne d'un âge convenable — je leur ai demandé. Tout ce qu'ils ont trouvé, c'est le fils de l'une de leurs connaissances, vingt-cinq ans, chrétien intégriste. Et vous, vous ne m'êtes d'aucune aide. Si vous trouviez un mec célibataire, vous le garderiez pour vous.

— Non, répond Scott.

— Tu avais pour tâche de me trouver un dentiste sympa. Où est-il ? demande Louise.

— Ils sont tous mariés. Et puis ils ne sont pas ton type. Tu as besoin d'un homme capable de discuter toute la nuit de l'analyse des rêves selon Jung, pas d'un type quelconque qui préférerait être en train de naviguer au large de Sauvies Island pour espionner les nudistes se dorant au soleil.

— C'est à ça que les dentistes occupent leurs loisirs ? dis-je.

— Seulement lorsqu'ils ne font pas reluire leur Porsche ou ne traînent pas à The Sharper Image.

Nous nous taisons toutes trois un moment, fulminant chacune en silence au sujet des hommes et de leur adolescence perpétuelle, tandis que Scott se prépare une nouvelle fajita.

— La situation ne peut pas être aussi désespérée qu'elle le paraît, dis-je enfin. Il n'existe peut-être pour chacune d'entre nous qu'un seul homme sur un million qui convienne, mais la zone urbaine de Portland compte... combien ? Deux millions d'habitants ? Dont un million d'hommes, et donc le mec parfait. Un pour chacune de nous. Et une femme pour toi, Scott. Ils sont là... il nous suffit de les trouver.

— Impossible de forcer ce genre de choses, dit Cassie. Le destin...

— Je ne vais pas attendre que le destin se manifeste. J'aurai trente ans le 6 septembre, c'est-à-dire dans quatre mois. Il faut qu'à ce moment-là, je sois fiancée, dis-je.

Ma résolution est prise. Toute mon angoisse de l'autre nuit se cristallise soudain sur ce point. J'ai l'impression que me livrer à cette déclaration va me libérer de toute inquiétude concernant mon avenir. Rien n'a changé, mais cette affirmation me grise d'une sensation de contrôle, même purement illusoire.

— Je ne veux pas fêter mes trente ans sans savoir qui je vais épouser.

— Hannah, dit Louise de sa voix profonde de psy, te marier seulement parce que tu te crois obligée de l'être à ton âge, c'est courir au désastre.

— Mais je ne vais pas me contenter d'alpaguer le premier pauvre innocent qui passe dans la rue. Si j'étais prête à épouser *n'importe qui*, il n'y aurait aucun problème. Non, je vais chercher mon homme idéal — celui sur un million qui est fait pour moi, et qui à l'instant même se trouve dans un rayon de trente kilomètres. Aucune erreur là-dedans.

— Pourquoi atteindre trente ans déclenche-t-il une telle inquiétude ? demande Scott.

Nos trois regards convergent vers lui. Nouvelle question typiquement masculine.

— Pour mes trente ans, reprend-il, j'ai fait une super fête. C'était génial ! Vous le savez, vous y étiez. Je me suis senti vieillir un peu, mais je n'étais pas inquiet du tout de ne pas être marié.

— Tic tac, tic tac, tic tac, dis-je.

Aucune réaction. J'explique.

— L'horloge biologique. Elle tourne. Toi, tu pourras avoir des enfants jusqu'à ce que le Viagra ne te fasse plus d'effet mais, nous, nous avons des échéances.

— Les femmes peuvent avoir des enfants bien après quarante ans...

— Je crois qu'aucune d'entre nous n'a envie d'être à l'âge de prendre sa retraite lorsque ses enfants finiront le lycée. Je n'ai pas envie de m'inquiéter que mon mari meure d'une crise cardiaque lorsqu'il jouera au basket avec mon fils. Je ne veux pas que les gens me prennent pour la grand-mère de ma fille. Je mène une carrière indépendante. Je choisis mes horaires de travail et je gagne ma vie, maintenant je désire me marier et fonder une famille. Il est grand temps pour moi, que le destin soit d'accord ou non, et je vais me donner les moyens d'y parvenir.

— Seigneur Hannah, tu parles comme si tu entamais une campagne militaire ! dit Scott.

— Ce n'est pas ainsi qu'on rencontre l'amour, rétorque Cassie.

— Elle a raison, appuie Louise. Je ne sais pas si le destin sait quand le moment est venu, mais les mecs sentent si tu es désespérée, et ils prennent la fuite. N'est-ce pas, Scott ?

— Autant avoir trois frères à la mine patibulaire armés de fusils sur tes talons.

— Je ne suis pas désespérée ! Je m'organise. Le destin aide ceux qui s'aident. Je ne vais pas attendre que l'homme idéal apparaisse sur mon paillason un beau matin, n'est-ce pas ? Vous autres

n'avez pas envie de rencontrer vos âmes sœurs ?

Notre table sombre dans le silence, oasis de calme parmi les voix et les bruits de vaisselle du restaurant.

— Oui, dit enfin Louise, j'ai envie de trouver mon homme idéal. Mais comment faire ?

— Je vais me pencher sur la question.

3

Châle gitan

— Vous avez beaucoup de travail ? demande Robert en me tendant une brassée de pantalons et vestes nécessitant des ourlets.

Robert est vendeur chez Butler & Sons, une boutique haut de gamme de vêtements sportswear qui me donne beaucoup de travaux de retouches. De six ans mon aîné, il est grand, avec un léger surpoids, et son visage clair s'illumine à chacune de mes apparitions. Je le soupçonne d'avoir un faible pour moi, mais je ne parviens pas à me faire à l'idée de sortir avec un type de trente-cinq ans qui est toujours vendeur. Ambition et assurance sont des qualités séduisantes, or Robert ne possède aucune des deux.

A moins qu'il n'éprouve aucun faible et soit simplement heureux de parler à une fille à peu près de son âge. Les vêtements vendus chez Butler & Sons semblent destinés à des golfeurs et des habitués du Country Club, ou de ce qui passe pour le Country Club à Portland. Les clients attirés par les pantalons taupe et les grands pulls jacquard sont rarement des jeunes femmes célibataires.

— Beaucoup, dis-je en prenant les vêtements. J'ai trois rendez-vous d'affilée cet après-midi.

— Vous avez trouvé le temps de déjeuner ?

J'évite son regard. Toute allusion à l'alimentation est signe de danger. Cela nous ramène à des temps primitifs où Homme chassait pour Femme. Ce qui serait parfait si Femme voulait Homme, Homme tuer beaucoup mammoths et faire bon feu. Moins parfait si Homme tuer vieux pigeon et avoir bois humide. J'ai besoin d'un homme capable d'assurer le ravitaillement.

— D'habitude, Joanne m'apporte à manger.

Ce qui est presque vrai. Mon prochain rendez-vous est avec Joanne, qui d'ordinaire vient avec des muffins et des cakes qu'elle me pousse à avaler. Pas un repas au sens traditionnel, mais je compte dessus pour mon déjeuner.

— Oh.

Son visage s'attriste, puis Robert se fait violence et affiche une expression ragaillardie.

— Peut-être aurez-vous le temps de manger un morceau avec moi la semaine prochaine. L'aire de restauration du centre commercial propose des trucs sympas.

Je m'efforce de sourire.

— On verra.

C'est le mieux que je puisse faire. Une réponse pas trop abrupte, mais qui ne nourrit pas ses

espoirs. Encore que je sais que je devrais me montrer abrupte. « Il faut se montrer cruel pour se montrer bon », etc. ; ce qui, je pense, est presque plus difficile à vivre pour celui coupable de cruauté que pour celui qui en fait les frais. Mais cette boutique me confie beaucoup de vêtements à retoucher et je préfère qu'aucun sentiment négatif ne s'instaure entre un de ses employés et moi.

Peut-être comprendra-t-il lorsque je me prétendrai trop occupée la semaine prochaine, ainsi que la semaine suivante. Nous pourrons ensuite nous comporter tous deux comme s'il n'avait fait qu'exprimer un intérêt amical.

Butler & Sons est situé au niveau inférieur de Pioneer Place Two, annexe au centre commercial du cœur de Portland. Pioneer Place Two est relié à son jumeau plus âgé par une passerelle aérienne et un tunnel souterrain. C'est ce tunnel que j'arpente les bras chargés de vêtements sportswear, suivant les méandres de verre bleu qui évoque un ruisseau sous mes pieds. D'un côté comme de l'autre, les chaînes représentées sont pour la plupart les mêmes dans toutes les autres villes : Body Shop, Victoria's Secret, Gap, Banana Republic, Eddie Bauer... Je préfère de beaucoup aller piquer des idées de vêtements chez Saks. J'ignore pourquoi mais, là-bas, tout paraît un peu plus beau.

Le tunnel débouche au niveau inférieur du Pioneer Place d'origine, dans l'atrium central où des escalators zigzaguent sur quatre étages jusqu'au toit, qui laisse passer la lumière. Dans d'énormes pots s'élèvent des bambous de presque dix mètres de haut. Des bancs de chêne s'étirent en arc de cercle autour de la fontaine. Le bruit de l'eau résonne sur le sol nu et les murs de verre des boutiques environnantes. Pour une raison inconnue, quelqu'un a jeté dans la fontaine une brosse à dents d'un rouge éclatant qui gît au fond, au milieu des pièces de un et dix cents.

A la vue d'une pile de *Willamette Week*, je pose les vêtements sur le dossier d'un banc, m'empare d'un exemplaire et m'assois pour parcourir les dernières pages. Il s'agit d'un hebdomadaire, principal concurrent de l'*Oregonian*, en plus insipide. Personne de ma connaissance ne lit vraiment les articles : seules nous intéressent la partie spectacle et les petites annonces. Aujourd'hui, je trouve ce que je cherche dans les toutes dernières pages : petites annonces des clubs de loisirs pour célibataires.

« Appel gratuit pour les femmes ! Rencontrez des célibataires de haut niveau comme vous ! »

Ce texte s'étire au-dessus de la photo en forme de cœur d'une femme blonde qui parle d'un air enamouré dans un téléphone.

Quelles femmes sont susceptibles d'appeler ces numéros ? Et quels hommes trouvent-elles au bout de la ligne ? Difficile de ne pas penser aux « cochons » qui d'après Louise appellent son associé : des hommes qui prétendent avoir besoin de parler à un psy, mais qu'un petit hic dans la voix finit toujours par trahir et révéler qu'ils sont en train de se masturber. Apparemment, une voix féminine suffit à les exciter.

« Activités estivales ! Rafting ! Théâtre ! Tous les participants sont célibataires ! », affiche une autre annonce, en travers d'une photo noir et blanc de beaux jeunes gens et jeunes filles qui rient, pagaies levées, en dévalant un rapide tandis que l'eau éclabousse leur raft de caoutchouc, image même de l'enthousiasme athlétique.

Cela ressemble beaucoup plus à ce que je recherche, mais j'ai l'intuition que le tarif de l'adhésion est d'un montant substantiel. Si je ne peux pas m'offrir une assurance santé, je peux encore moins consacrer des centaines de dollars à aller faire du raft avec d'autres célibataires désespérés.

Je me reprends. Non, pas « désespérés ». Organisés.

Tout de même, l'idée de payer une adhésion me rebute. Cela paraît trop... artificiel. Je veux bien être organisée, mais je veux aussi préserver un peu l'illusion que je vais rencontrer Monsieur Une-chance-sur-un-million par un heureux hasard.

Je feuillette le journal jusqu'aux pages culture, m'arrêtant brièvement sur les petites annonces de la rubrique « Hommes cherchent femmes », mais décide de garder cette distraction pour plus tard.

La partie culture propose de tout, depuis les endroits où écouter de la musique jusqu'aux galeries d'art, et s'étale sur des pages et des pages. Je découvre en les survolant que la pièce *Cymbeline* de Shakespeare, mise en scène par des étudiants, va être présentée sur la pelouse de Reed College ; qu'un groupe de jazz passe un soir au Pioneer Courthouse Square ; ainsi qu'une myriade d'événements qui me donnent l'impression d'avoir vieilli. Ils évoquent un tel niveau de *bruit*. Et de fumée. Argh...

J'achète l'*Oregonian* pour son supplément arts et loisirs, et découvre l'annonce d'une randonnée dans Columbia Gorge, organisée par le Portland Community College, qui a pour but d'observer la flore sauvage du printemps et la vie de la nature. Cinq dollars, rendez-vous au point de rencontre indiqué avec votre bouteille d'eau et votre déjeuner.

Tous ces événements recèlent la possibilité d'une rencontre masculine. Encore qu'on ne puisse pas parler durant une représentation théâtrale. Et je parviendrais peut-être à traîner Louise ou Cassie avec moi à la soirée jazz, sauf que je n'aime pas vraiment le jazz. Mais ça semble plaire aux mecs, alors peut-être. La randonnée aussi, même si mon instinct me souffle que les mecs préfèrent se voir comme des aventuriers qui n'ont pas besoin d'un guide.

D'un autre côté, rencontrer un homme qui apprécie dans la nature autre chose que tuer des daims et boire une bière au coin du feu serait sympa, non ?

Ces naturalistes qu'on voit à la télé m'ont toujours plus. Ils parlent avec l'assurance de ceux qui connaissent leur sujet, et ont la patience d'attendre des heures derrière un arbuste pour avoir la chance d'apercevoir une loutre ou un ours noir. Tout mec désireux de se lancer dans une randonnée pédestre à travers la nature ne peut qu'être un type sympa.

Sans raison, je lève les yeux du journal, et j'aperçois Robert, à moins de cinq mètres, qui se dirige vers le second tunnel menant à l'aire de restauration. Il tourne la tête, me voit et je sens mes joues s'enflammer. Je lui adresse un faible sourire, avec l'impression d'être un chien surpris en train de manger la nourriture du chat. Il me répond d'un petit salut incertain avant de poursuivre son chemin.

Zut. Il doit penser que je lui ai menti au sujet de mes rendez-vous afin d'éviter de déjeuner avec lui. Je replie le *Willamette Week*, et ramasse la pile de vêtements. Je me sens gourde. Sachant qu'il risquait de me voir, je n'aurais pas dû traîner ici. Idiote, idiote.

Pourquoi nos émotions tissent-elles une toile si délicate, sensible à la douleur, que la moindre bévue peut si facilement déchirer ? Peut-être l'amour et la guerre sont-ils si souvent cités ensemble pour une bonne raison. Dans les deux cas, les victimes sont légion.

* * *

— Là c'est toi, le Cavalier de bâton, déclare Cassie, plus tard dans la journée, en désignant la carte de tarot étalée au centre.

Cassie et moi sommes assises sur le sol de l'appartement de Louise, situé au huitième étage. Louise nous a invitées à dîner, et Scott nous rejoindra pour le dessert. L'appartement fleure bon les lasagnes au four, probablement composées de cinq ou six fromages exotiques et d'une demi-douzaine

de légumes dont je n'ai jamais entendu parler. Louise aime expérimenter des recettes extraites de livres de cuisine tendance.

Depuis qu'elle travaille de jour, elle affiche déjà un teint plus sain : les ombres sous ses yeux ont disparu et son visage arbore une touche de couleur sous ses taches de rousseur.

L'appartement de Louise est situé dans un immeuble relativement neuf au cœur du centre-ville. Le loyer en est en partie payé par ses parents, très à l'aise, qui dorment mieux la nuit sachant leur fille dans un endroit sans danger, doté de caméras de sécurité dans les couloirs et d'un réceptionniste à l'entrée. Les salaires des psys des services SOS ne sont pas très élevés et, sans ses parents, Louise vivrait dans le même genre d'endroit que moi. J'envie sa salle de bains moderne et son balcon, mais la maison que je partage avec Cassie me plaît et je ne suis pas certaine que j'échangerais.

— Pourquoi le Cavalier de bâton ? dis-je à Cassie.

— Les cavaliers représentent les jeunes femmes douées d'une forte énergie créative. Ils tendent à être portés sur l'action.

— D'accord.

Je bats les cartes et leur taille démesurée me fait une étrange impression. Puis Cassie les dispose en ce qu'elle appelle la « distribution gitane ». Je demande aux cartes à quoi ressemblera ma vie amoureuse dans les quatre mois à venir.

— Ces cartes, de chaque côté de celle qui te représente, symbolisent des aspects de toi-même, explique-t-elle. Sept d'épée : tu as des projets, mais ignores comment passer à l'action, ou s'ils vont réussir ou échouer. L'Empereur : tu passes à l'action pour de bon.

— Ça correspond assez bien.

Cassie lève les yeux vers moi en souriant. Avec le flot de sa chevelure rouge colorée au henné, légèrement emmêlée, et ses yeux d'elfe, elle est tout à fait crédible dans le rôle de la diseuse de bonne aventure. Louise s'assied à son côté, les bras croisés sur la poitrine, et observe, un demi-sourire aux lèvres. Elle prétend ne croire ni aux esprits ni aux forces surnaturelles, et assure que la seule utilité des cartes divinatoires est de servir de projection à notre structure mentale. On voit dans les images ce que notre personnalité nous autorise à y voir, et rien de plus.

Moi, je choisis de croire les cartes uniquement lorsqu'elles me disent ce que je veux entendre.

Cassie passe en revue les aspects du passé qui m'ont amenée à la situation actuelle, puis aux « forces échappant à mon contrôle ». Parmi elles, une carte représentant un ange, un pied sur le sol, un autre dans l'eau.

— La Tempérance, déclare Cassie. Cette carte signifie parfois que ton ange se tient près de toi et te guide.

— Vraiment ?

— Tu dois le savoir mieux que moi. C'est davantage à toi qu'à moi d'interpréter les cartes.

— Tu crois aux anges gardiens ? dis-je, curieuse.

Moi, je n'y crois pas. Mais dans ce cas pourquoi ai-je toujours les larmes aux yeux lorsque je regarde *Les Anges du bonheur* le dimanche soir ? Mon goût pour ce feuilleton est l'un de mes secrets les mieux gardés.

— Parfois j'ai la sensation que ma grand-mère me regarde, dit Cassie.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. Elle me parle aussi dans mes rêves.

— Hum.

Je ne sais trop que répondre à cela. Je me tourne vers l'expert en psychologie.

— Qu'en penses-tu, Louise ?

Elle hausse les épaules.

— S'il s'agit d'une sensation réconfortante, inoffensive, il n'y a aucune raison d'empêcher une personne de croire ce qu'elle a envie.

— Je croyais que les psys interprétaient ce type de pensée comme un refus de la réalité, dis-je.

— En psychologie, nous partons du principe que tout trait de personnalité ou de comportement est acceptable tant qu'il ne cause pas de problèmes au patient.

Je rumine cette idée une minute.

— J'imagine que c'est raisonnable.

— Mais bon, certains sont tout simplement timbrés.

— Votre réponse m'est très utile, madame la psy.

Je reporte mon attention sur les cartes.

— Ces cartes-là symbolisent le cours naturel des événements à venir, dit Cassie. Amitié, rire, et apprendre à te laisser aller à ces émotions. Ensuite, nous avons des énergies dispersées, des luttes. Et là, la carte finale, l'As d'épée. Le changement. Un changement majeur.

L'As d'épée est figuré par un poing fermé brandissant une lame d'un bleu argenté dont l'extrémité est entourée d'une couronne et de verdure.

— Quel genre de changement ?

— Bon ou mauvais, ça dépend. Cette carte représente une force, une énergie et une direction nouvelles. Il s'agit d'un changement drastique, positif ou négatif, et cela peut parler d'amour comme de haine.

— Mais duquel s'agit-il ?

Cassie se contente de me regarder, me laissant muser sur le sujet, chercher ma propre interprétation.

Je désigne alors avec impatience les trois cartes dans le coin en haut à gauche du tirage.

— Bon. Alors que signifient ces autres cartes ? dis-je.

— Celles-ci représentent les autres futurs possibles.

Elle décrit les deux premières puis, arrivée à la troisième, marque une pause et m'adresse un regard lourd de signification.

— Le Magicien. Il apporte des messages depuis le royaume des dieux, souvent sous forme de coïncidences. Guette les coïncidences dans ton existence, elles renferment en leur cœur des informations importantes.

— Je ne comprends pas ce que tout cela signifie, dis-je. Rien là-dedans ne ressemble à un avenir possible pour moi.

Je suis encore agacée au sujet de cet As d'épée, et peu encline à interpréter les cartes avec générosité. Haine ou amour, changement positif ou négatif... Pfff ! Très utile, merci beaucoup !

— C'est à toi de décider de leur interprétation, déclare-t-elle.

J'étudie les cartes, agacée que certaines semblent si bien correspondre à ma situation, alors que d'autres non. Je voudrais que tout soit faux, ou alors que tout soit vrai. Je n'aime pas l'ambiguïté.

Cassie me laisse fixer les cartes encore un moment, avant de les ramasser et de les replacer dans leur étui, qu'elle enveloppe d'un châle de soie bleue.

— Tire de cette expérience ce que tu veux, dit-elle, mais au moins guette les coïncidences dans ton existence. Chaque fois que je tire le Magicien, il se produit des choses étranges, qui m'enseignent quelque chose.

— Quel genre de choses étranges ?

— Oh ! Par exemple, une fois j'ai choisi cinq livres au hasard, au rayon fiction de la

bibliothèque. Lorsque je les ai rapportés chez moi et les ai lus, j'ai découvert que dans chacun on trouvait un personnage de méchant qui ressemblait à Teddy Roosevelt.

— Que diable peux-tu bien déduire de ça ?

— C'est comme avec les cartes. Si tu regardes bien, tu découvriras un parallèle avec ta propre existence. Peut-être que le mec avec qui je sors me rappelle d'une certaine façon Teddy Roosevelt, et la coïncidence veut me prévenir que cette relation est néfaste pour moi, que ce mec est un méchant. Je ne sais pas, ça dépend.

— Cassie, tu sais que parfois tu dis des trucs vraiment bizarres ?

— Vraiment ?, lance-t-elle d'un ton ravi.

— Absolument.

Louise se lève, se dirige vers le réfrigérateur, et revient avec une bouteille de deux litres de Pepsi Light. Elle remplit nos verres.

— As-tu mis au point un plan d'attaque pour trouver Monsieur Un-sur-un-million ?, demande-t-elle.

Elle rebouche la bouteille et la pose sur la table basse avant de se laisser tomber en tailleur sur la moquette.

— Plus ou moins.

Je lui parle des sorties possibles que j'ai repérées dans les journaux et lui demande si elle veut m'accompagner au concert gratuit dans Pioneer Courthouse Square.

— Du jazz ? Je ne sais pas trop, dit Louise. Peut-être que Cassie veut aller avec toi.

— Pas question ! Les mecs qui aiment le jazz se prennent bien trop au sérieux.

— Alors tu convaincras peut-être Scott d'y aller, dit Louise.

— Quel intérêt de se rendre dans un concert pour rencontrer des mecs, si je suis déjà avec un mec ? Personne ne cherchera à m'approcher.

— Oh. C'est vrai.

— Peut-être vais-je me contenter de la randonnée. Même si je rencontre un mec célibataire au concert de jazz, il voudra probablement me prêter un disque de ses morceaux préférés, et sera déçu que cela ne me plaise pas.

— Ils sont tellement mignons lorsqu'ils essaient de nous faire partager leurs goûts, dit Cassie.

— Je pensais aussi essayer les sites internet. Ça me semble un moyen efficace de chercher ce dont on a besoin. Un genre de shopping, en bref.

Louise fait la grimace.

— Tu crois vraiment ? C'est un peu dangereux, non ?

— Je ne pense pas que ce soit plus dangereux que rencontrer un homme en boîte.

— Mais, cachés derrière leur écran d'ordinateur, certains peuvent mentir, dit Louise.

— Dans la réalité aussi. J'ai consulté deux ou trois sites, ils semblent ne pas présenter de danger. Tu choisis un nom de code et une boîte aux lettres t'est attribuée sur le site, ainsi personne ne connaît ton adresse e-mail réelle.

— Je ne sais pas, Hannah, on entend toutes sortes d'histoires bizarres...

— On entend aussi des histoires sympas.

Je baisse la voix et déclare d'un ton confidentiel, plein de persuasion.

— Tu n'éprouves pas ne serait-ce qu'une toute petite curiosité sur le sujet ? Si ça se trouve, il y a en ligne en ce moment même un prof de fac ou un artiste, exactement le genre que tu cherches.

— Tu ne veux pas que *moi* j'essaie, quand même ? demande-t-elle.

— Pourquoi pas ? Nous pourrions tous nous y mettre, toi, moi, Cassie et Scott. Tu serais

d'accord, n'est-ce pas, Cassie ?

— Oui, certainement, pour rigoler. Pourquoi pas ? Je vois pas mal de trucs au pub, et cela ne me dérangerait pas de mettre un écran d'ordinateur entre moi et certains de ces salauds.

— Certains de ces sites sont gratuits. D'autres proposent des offres d'essai. Imaginez combien de « possibilités » s'offriraient à nous, sans que nous quittions le confort de nos appartements ! Et si nous ne trouvons que des types bizarres, rien ne nous oblige à en rencontrer en personne.

— Je ne sais pas...

— Allez, ce sera drôle !

— Si tu convaincs Scott de participer, alors peut-être participerai-je aussi.

Elle semble beaucoup plus réticente qu'enthousiaste.

Je souris, sentant la victoire à portée de main.

— Ça va être super.

— Vraiment ? demande faiblement Louise.

Elle s'empare de la bouteille de Pepsi Light.

— C'est une aventure qui commence ! dis-je.

— Merveilleux.

4

Cuir noir

— Hé, Hannah, tu aurais dû passer à mon cabinet aujourd'hui, dit Scott en refermant notre porte d'entrée derrière lui.

Trois jours ont passé depuis notre dîner au restaurant.

— J'ai reçu une patiente souffrant d'un abcès sous une molaire. L'infection avait creusé toute la mâchoire, et entamé l'os...

— Oh mon Dieu, Scott, tais-toi !

Dans un effort pour repousser l'odieuse image, je me couvre les oreilles et baisse la tête en direction de mes genoux.

— J'ai dû percer sa dent, ce qui a provoqué une giclée de pus...

— Je vais vomir !

— Et l'odeur...

— Arrête !

— J'approuve, intervient Cassie. C'est dégoûtant ! Bon Dieu, Scott, si tu trouves cette conversation intéressante, c'est que tu as respiré trop d'éther.

— On n'utilise plus l'éther. Son usage a cessé dans les années 1950.

— Tu vois bien ce que je veux dire.

Elle pose la main sur mon épaule.

— Tu es saine et sauve, Hannah. On a fait taire la bête.

Je jette un regard noir à Scott, puis pivote sur ma chaise de bureau pour m'en extirper dans l'intention de lui arracher des mains son sac de provisions.

— Que transportes-tu là-dedans ?

— Gourmande, hein ?

— Tu es passé chez Zupan ? Cela mérite de sortir la nappe en tissu.

Zupan est un supermarché au look raffiné situé à quelques rues de chez nous. Cassie et moi effectuons d'ordinaire nos courses chez Safeway, persuadées que tout magasin aussi attirant que Zupan doit être au-dessus de nos moyens.

— C'est moi, Docteur Plein-les-poches. J'ai choisi de quoi rendre cette torture plus supportable.

Je fouille dans le sac. Raisin bleu sombre, brownies maison, vin rouge et pommes dauphine

surgelées. Je sors le sac de pommes de terre surgelées et le brandis d'un air interrogateur.

— Tu n'aimes pas les pommes dauphine surgelées ? demande Scott.

— Ça ne te rappelle pas les déjeuners de la cafétéria à la fac ?

— Si tu n'en veux pas, cela en fera plus pour moi.

Cassie me prend le sac des mains et disparaît dans la cuisine. Des bruits de casseroles retentissent tandis qu'elle exhume la plaque du four.

— Tu as scanné les photos ?

— Je te les ai envoyées par e-mail, répond-il.

Il se laisse tomber sur la housse de toile bleue du futon bosselé et taché. Il semble tout à fait à l'aise. Notre vilaine moquette beige à longs poils ne l'a jamais non plus empêché de s'asseoir par terre, et le fait que la moitié de nos verres soient des verres à moutarde ne semble pas le perturber.

Je pourrais penser que c'est normal pour un mec, mais je connais son appart, situé sur une falaise surplombant le nord-ouest de Portland, et je sais à quoi m'en tenir. Ses goûts le portent vers les meubles tendus de cuir noir, les équipements stéréo haut de gamme, et il a récemment fait l'acquisition d'une table de salle à manger en cerisier dans le style des anciennes missions espagnoles.

Bien sûr, la totalité de ses meubles croulent sous des vêtements sales, les magazines, la vaisselle et les miasmes innommables inhérents au genre masculin, mais sous ce bazar affleurent les articles les plus raffinés. Il m'a une fois expliqué que sa profession l'obligeait à une telle aseptisation la journée que faire de même chez lui lui coûtait trop d'efforts.

Ce sont bien les dentistes. Un paquet de tordus.

Louise fait son apparition, ses cheveux châtain malmenés par le vent en boucles folles autour de son visage. Le soupçon de rose sur ses joues me rappelle une fois de plus combien elle est jolie. Mon regard se porte sur Scott, et je me demande s'il regrette parfois que leur histoire n'ait pas duré.

Mais il semble davantage intéressé par notre bibliothèque. Je me demande s'il va faire une remarque sur le guide du sexe tantrique que Cassie y a récemment ajouté.

— Hannah, je crois que j'ai un nouveau client pour toi, dit Louise.

— Oh ?

— Derek, au boulot. Il a perdu pas mal de poids et aurait besoin de faire retoucher ses costumes. Je lui ai donné ta carte.

— Ce n'est pas ton collègue qui vient de divorcer ?

— Mmm, répond-elle.

Un coin de sa bouche remonte en un demi-sourire.

Je hausse les sourcils. Scott cesse d'examiner la bibliothèque, et Cassie fait son apparition par la porte de la cuisine, plat de pommes dauphine en main.

— Qu'y a-t-il ? demande Louise.

— C'est à toi de me le dire, dis-je.

— Quoi ? Concernant Derek ?

— Ne me dis pas que tu dragues un mec qui vient juste de divorcer, dit Scott.

— Non ! Qui a dit ça ? Il ne m'intéresse pas. Tu sais, il a deux enfants adolescents. Il est trop vieux pour moi.

Elle a un sourire de gamine désobéissante.

— Mais il n'est pas mal depuis qu'il a maigri... Oh, je plaisante, c'est tout, dit-elle avant que l'un d'entre nous n'ait le temps de réagir. Vous me croyez idiot ? Je suis spécialiste de ces conneries. Je connais les comportements à éviter.

Cassie dépose le plat de pommes dauphine sur la table basse.

— C'est toi qui nous as appris que les psys représentaient l'espèce la plus perturbée de la planète, et qu'il valait mieux ne pas sortir avec eux.

— C'est assez vrai.

Je m'approche de l'ordinateur et le tire du mode veille pendant que Louise ôte son manteau et que Cassie lui sert du vin rouge dans un verre à moutarde. Scott s'attaque aux pommes dauphine, faisant gicler le ketchup en une énorme flaque. Cassie s'assied en lotus sur le sol, dos bien droit, et s'empare d'un brownie. Personne n'a touché au raisin, peut-être parce qu'il est frais et non industriel, et donc bon pour la santé. J'en arrache une petite grappe et emporte le reste avec moi devant l'ordinateur, près de la table basse, juste pour qu'il n'ait pas l'air rejeté.

— Je ne vais pas être obligé de rédiger ma propre petite annonce, n'est-ce pas ? demande Scott pendant que je me connecte à internet. Toutes les trois devriez la rédiger pour moi. Vous savez ce que cherchent les femmes.

Je lui jette un regard par-dessus l'épaule.

— L'idée ici est de trouver ta partenaire sur un million, pas de te taper le plus de nanas possible.

— Ça craint. Peut-être ne suis-je pas prêt pour la femme sur un million qui me correspond.

— Si tu l'es, affirme Louise. Tu fais l'idiot depuis assez longtemps.

— Non. Je n'ai ma BMW que depuis six mois. J'ai besoin de faire l'idiot avec ! D'impressionner les filles avec ma bagnole !

— Quel âge as-tu, seize ans ? dis-je.

— J'ai besoin de baisser le toit de ma voiture et de lorgner les filles sur les trottoirs. J'ai besoin de faire la fête dans des Jacuzzi.

— Tu n'as pas de Jacuzzi, intervient-je.

— Et ta voiture n'est pas décapotable, ajoute Louise. Et puis, nous sommes à Portland. Qui roule en décapotable ? Il pleut trop souvent.

— Ne gâchez pas mon plaisir.

— T'es-tu déjà interrogé sur les microbes contenus dans l'eau d'un Jacuzzi ? dis-je.

Je me connecte aux sites de rencontres que j'ai sélectionnés pour notre expérience.

— Pense aux Jacuzzi communs dans les immeubles, et aux personnes à la propreté douteuse qui y entrent nues, ruisselant d'excrétions corporelles... Excrétions qui stagnent ensuite dans l'eau bouillonnante. Est-ce que les bactéries ne se multiplient pas à la chaleur ?

— Hannah, beurk, m'interrompt Cassie. Je comptais aller à Carson Hot Springs le week-end prochain.

— Quelques bouchons d'eau de Javel feront peut-être l'affaire, dit Scott.

Cassie fait la grimace.

— Exactement ce dont je rêve, respirer des vapeurs javellisées. Ce n'est pas ce qu'on recherche lorsqu'on séjourne près de sources naturelles d'eau chaude.

— Elles sont probablement assez chaudes pour que tu n'aies pas à t'inquiéter, déclare Scott.

Il laisse tomber une pomme dauphine dans sa bouche.

— Bon, nous y voilà, dis-je. Qui passe en premier ?

Louise approche derrière moi.

— Regardons quelques-unes des annonces avant de commencer.

— Hommes ou femmes ?

— Hommes. J'ai besoin de savoir si quelqu'un mérite que je me donne autant de mal pour lui.

Je fais défiler les pages jusqu'à celle des critères de recherche, et renseigne les rubriques les plus évidentes, âge et statut conjugal.

— Il est aussi possible de lancer une recherche à partir d'un mot.

— Végétarien, dit Cassie.

— Non !

Louise et moi nous sommes récréées d'une seule voix.

— Pas de végétariens, dis-je.

— Pourquoi non ?

— Ils sont trop compliqués à nourrir.

— Merci beaucoup.

— Oh, Cassie, toi ça va, tu ne fais pas d'histoires. Mais je n'ai pas envie d'un mec qui m'invite dans des restaurants bios. Et comment amener un végétarien chez papa et maman ?

Scott interrompt sa consommation de pommes dauphine.

— Ils ne te donneront leur bénédiction que si tu épouses un carnivore ?

— Un omnivore. Sinon, ce serait trop embarrassant. Vous imaginez ? « Désolée, papa, Jérémy ne mangera pas de côtes de porc grillées au barbecue. Peux-tu lui faire cuire ce burger de soja ? » Je n'aurais pas fini d'en entendre parler.

Cassie persiste à faire la moue.

— Je ne comprends pas pourquoi tu devrais te sentir embarrassée par les choix alimentaires de ton petit ami. S'il assume sa décision, ça devrait être pareil pour toi.

— Je suis trop immature pour séparer mon identité de celle des mecs avec qui je sors, dis-je.

— Comme si la maturité jouait un rôle là-dedans ! lance Louise. Aucune de nous n'en est capable. Moi, je ne le suis certainement pas.

— C'est un truc de filles, dit Scott. Les mecs se fichent pas mal de ce que mange leur copine, ou de ce que les autres pensent de ses goûts vestimentaires, et tout ce qui va avec.

— Conneries, assène Louise.

— Louise !

Je proteste, bouche arrondie, feignant l'horreur devant son langage.

— On s'en fiche ! insiste Scott.

— Quel ramassis de conneries ! insiste Louise. Vous autres, mecs, ne vous en fichez pas, vous fonctionnez seulement selon des critères différents.

— Non.

Louise hoche la tête de haut en bas, menton en avant, tel un combattant des rues prêt à la bagarre.

— Vous voulez sortir avec des filles aux cheveux longs qui ont de gros seins et un beau cul sur qui les autres mecs baveront.

— Cela n'a rien à voir avec notre propre image.

— Bien sûr que si, dis-je, comprenant la pensée de Louise. Plus ta petite amie est belle, plus tu apparais comme un homme, un vrai. Tu peux très bien ressembler à un marsupial mort, si tu as une belle fille à ton bras, les autres mecs t'attribueront des qualités particulières. Même les autres femmes supposeront la même chose. Elles penseront que tu es riche. Ou bien alors...

— Ou bien alors quoi ?

— Peu importe.

— Ou alors *quoi*, Hannah ?

— Tu sais bien.

Je lance un rapide coup d'œil en direction de son entrejambe.

Louise imite l'accent traînant du Texas.

— Elles penseront qu'entre ces jambes ballotte un sacré beau morceau de viande.

— Je ne connais rien à ce genre de choses, dit Cassie, je suis végétarienne.

J'interviens d'un ton guindé.

— Certaines filles mangent de la viande, d'autres pas.

Scott nous observe, bouche bée.

— Et on dit que les mecs sont cochons. Toutes les trois, vous êtes pires que n'importe quel groupe de mecs.

— Pas du tout, s'offusque Louise en agitant la main en un geste de dénégation.

— Mes parties intimes ne sont pas un sujet de discussion.

— C'est toi qui as insisté, dis-je. Et pourquoi parler de viande pour évoquer le sujet ? Saucisse, salami... et faire l'amour, c'est commettre l'acte de chair.

— Parce que c'est vous, les nanas, qui en parlez constamment. Et que vous avez passé plusieurs siècles confinées dans la cuisine. Avec la viande.

— Ouais, on était dans la cuisine, à triturer la viande..., reprends-je dans un gloussement.

Cassie et Louise plongent le nez dans leurs verres à moutarde.

— Mais le pain aurait aussi bien fait l'affaire... Mon homme a une belle baguette... J'imagine très bien. Je l'ai pétrie toute la nuit...

— La pâte ne levait pas, renchérit Louise. Je l'ai placée dans un endroit chaud, mais toujours rien.

— Peut-être que ma levure n'était pas fraîche, dis-je.

Cassie grogne.

— Oh, c'est horrible !

— Je sais. Je suis horrible.

— Tu es aussi horrible que Scott, dit Louise.

L'intéressé se défend, la bouche pleine de la dernière pomme dauphine.

— Hé, je n'ai contribué en rien à la direction prise par cette discussion.

— Tu es coupable par association, déclare Louise. Vous deux devriez écrire un roman d'horreur ensemble. Vous concocteriez des images répugnantes durant des heures.

— Je veux bien si le monstre est un dentiste, dis-je.

— Ses mains poilues ne parviendraient pas à entrer dans la bouche de ses patients, lance Scott. Mais il pourrait enlever une couturière ronchon.

— Ouais, c'est ça.

J'éprouve soudain une sensation bizarre et me retourne vers l'ordinateur, préférant changer de sujet.

— A ce rythme, on n'arrivera jamais à rien.

Parfois la présence de Scott me trouble un peu. Il ne flirte pas avec moi, je le sais, mais quand un mec séduisant propose de vous enlever, vous commencez à vous poser des questions que vous ne devriez pas vous poser concernant l'ex-petit ami de votre meilleure amie.

— Tape « cuisiner », dit Louise.

— D'accord.

J'appuie sur « envoi » et, quelques secondes plus tard, apparaît une liste de noms, certains suivis d'un petit symbole représentant un appareil photo, signalant l'existence d'une photo.

— Nous y voilà.

Scott et Cassie nous rejoignent devant l'ordinateur et je clique sur le premier nom accompagné

d'une photo.

Tout d'abord s'affiche un carré vierge, qui dévoile progressivement l'image, de haut en bas.

— Un arbre, jusque-là ça va, dit Scott.

Le sommet d'un crâne se révèle, cheveux foncés, puis un front. Un visage, long et étroit. Le cou. Les épaules.

— Attends une minute, s'exclame Scott. Il est *dans* l'arbre ?

Louise rit, la main plaquée sur sa bouche, tandis que la partie inférieure du corps de l'homme apparaît. Ses pieds prennent appui au centre du Y formé par les branches.

— Zut, quel genre de message est-ce censé communiquer ? demande Louise. « Je suis un écureuil » ?

— C'est plutôt mignon, dit Cassie. On l'imagine l'esprit gamin et joueur.

— Trente-quatre ans, ingénieur informaticien — évidemment —, jamais marié, pas d'enfants, bla bla bla, dis-je à haute voix.

Je fais défiler l'écran, passant sur les informations statistiques pour lire la présentation rédigée par Monsieur Ecureuil en personne.

— « Séduisant, sportif, créatif, cherche petite femme menue avec qui partager moments fous et balades sur la plage. »

Je grogne.

— « Balades sur la plage », pourquoi parlent-ils toujours de balades sur la plage ? « Promenades au clair de lune », « dîners aux chandelles », « pelotonnés au coin du feu »... Ils ne peuvent pas faire preuve d'un peu d'originalité ?

— N'oublie pas les « nuits pluvieuses », dit Scott.

— C'est déjà un cran au-dessus. Un sens esthétique légèrement plus sophistiqué est nécessaire pour apprécier la pluie.

— Qu'entend-il par « petite » ? demande Louise. Est-ce un terme affectif ou une exigence concernant la taille ?

Je fais défiler l'écran et retourne aux infos personnelles. Monsieur Ecureuil mesure un mètre soixante-dix et pèse soixante et un kilos.

— Les deux j'imagine. Je ne connais pas beaucoup d'hommes qui désirent sortir avec une femme plus grande et plus charpentée qu'eux.

— Parfois les hommes minces aiment les femmes rebondies, dit Scott. Des os qui se frottent les uns contre les autres, ce n'est pas agréable.

Je me retourne et lui adresse une grimace par-dessus l'épaule.

— Ne me regarde pas comme ça. La plupart des mecs que je connais préfèrent une fille un peu trop enrobée à pas assez. On a besoin de sentir quelque chose dans sa main.

Cassie me donne un coup de coude.

— Je te l'avais dit. Tu ne peux pas devenir une bonne danseuse du ventre sans ventre. Ça cloche. Les femmes sont censées être tout en rondeurs.

— Mmm.

Je ne suis pas convaincue. Je voudrais l'être, j'aimerais de tout mon cœur croire que mes cinq kilos superflus sont séduisants mais, pour le croire, il me faudrait ignorer le reste des USA.

J'éprouve l'intuition perturbante que, même si ces cinq kilos fondaient dans la nuit, je souhaiterais en perdre cinq de plus. Sans compter les deux cicatrices d'acné sur ma joue, que j'aimerais faire enlever au laser, une liposuction du menton, et l'épilation électrique de ces vilains poils autour de mon nombril et — comble de l'horreur — autour de mes mamelons. Les possibilités

d'amélioration sont infinies.

— Il est barbant, décrète Louise. Choisissons quelqu'un d'autre.

La photo suivante est celle d'un homme à la musculature de bodybuilder, appuyé contre un pick-up rutilant, avec le reflet du soleil sur les pare-chocs et sur ses lunettes. Son jean est tellement étroit que c'en est indécent.

— Trop content de lui. Suivant, dit Louise, sans même me laisser le temps de faire défiler la page pour découvrir ce que cet homme a à dire.

Le suivant se révèle un homme au cheveu rare et bedonnant, accroupi au côté d'un labrador.

— Peut-être, dit Louise.

Scott laisse échapper un grognement incrédule.

— Lui ?

— A cause du chien, explique Louise. Cela laisse supposer quelqu'un d'attentionné.

— Rappelez-moi de prendre un animal. Un chat ne serait pas mal. Ils sont indépendants, peu de corvées.

— Ne prends pas de chat, dis-je.

— Pourquoi pas ?

— Les mecs avec des chats sont bizarres.

— Oh, pour l'amour de Dieu ! Pourquoi ?

— Ils sont bizarres, c'est tout. Ils ne cessent de répéter des trucs comme « Minet a fait ci, Minet a fait ça », c'est drôle. De plus, ton appartement embaumerait la litière sale, ce qui serait loin d'être idéal lorsque tu ramènerais une fille.

— Là, elle a raison, approuve Louise. Vu le bazar dans ton appart, tu ferais mieux de prendre un... Euh, aucun animal ne me vient à l'esprit qui ne finirait pas par sentir mauvais.

— Si vous continuez de décortiquer les annonces, nous allons y passer la journée. Allez, suivant.

— Oooh, tu es bien un mec, dis-je. Seule compte l'action.

— C'est tout moi.

Mais je comprends son point de vue. Ignorant les protestations de Cassie et Louise, j'affiche l'écran où rédiger les annonces.

— Qui commence ?

— Moi, décrète Cassie. Il me reste peu de temps avant de me préparer pour aller au boulot.

Je glisse de la chaise de bureau. Cassie me remplace et je m'assois sur le futon, à l'opposé de Scott, grappillant des grains de raisin sur une autre grappe au passage.

— Ta théorie d'un partenaire idéal sur un million présente un problème, du moins appliquée à Portland, proclame alors Louise.

Elle s'installe dans le vieux fauteuil à bascule démantibulé, récupéré lors du vide-grenier d'un voisin.

— Quel problème ?

— Celui de la proximité. La zone urbaine de Portland comporte peut-être deux millions d'habitants, mais s'étend sur une vaste superficie. Les études prouvent que nous avons tendance à fréquenter et épouser les personnes les plus proches de nous géographiquement. Prenez deux couples, le premier est séparé par trente kilomètres, l'autre par seulement dix kilomètres. Eh bien, le second a plus de chances de se marier.

— Où as-tu entendu ça ?

— J'ai lu un truc sur le sujet.

— Ce serait logique, dit Scott.

Il s'attaque maintenant aux brownies, un pied posé sur le genou opposé, une posture typiquement masculine.

— C'est beaucoup moins de tracas de passer prendre une fille qui habite à cinq minutes de voiture que celle qui habite à une demi-heure...

— Comme tu es romantique. Je t'imagine sans problème traverser un incendie par amour.

Il hausse les épaules, brownie en main.

— Je ne fais que dire la vérité. Les hommes sont des fainéants. Tu devrais le savoir.

— Le point important, reprend Louise, c'est que si nous ne tombons amoureux que des personnes géographiquement les plus proches, nous ne devons pas étendre nos recherches à la totalité de la zone urbaine de Portland, ce qui réduit notre réservoir potentiel.

Je me mordille la lèvre, pensive.

— Non, je ne crois pas que ce soit un problème. L'idée n'est pas qu'il existe un million de mecs de notre âge désirant se marier : l'idée est qu'il existe un million de mâles. Rien qu'en opérant une sélection par l'âge et le statut conjugal, nous éliminons déjà la majorité du réservoir. Et si je comprends bien, nous allons en éliminer quelques-uns de plus par la situation géographique. D'accord. Encore que, je l'admets, le réservoir est en train de se métamorphoser en l'un de ces bains de boue dans lesquels se vautrent les zèbres pendant la saison sèche.

Cassie jette un œil par-dessus son épaule.

— Bienvenue dans l'univers des relations amoureuses.

Cette image tout droit sortie du parc du Serengeti se révèle étrangement appropriée, et tempère un tantinet mon enthousiasme pour le projet. Un bref instant, j'ai réussi à voir Portland comme un vaste océan inexploré empli d'hommes, mais j'ai maintenant réintégré le bain de boue.

— Qu'as-tu découvert d'autre ? dis-je à Louise, espérant une réponse réjouissante.

Son appartement héberge une bibliothèque miniature de psychologie. Comme de plus elle travaille avec une cinquantaine de pys et de travailleurs sociaux, elle a en général accès à des infos intéressantes. Son cynisme assez développé concernant la vie et l'amour la pousse à chercher une explication scientifique à des comportements que le reste d'entre nous tient comme allant de soi.

— Avec la proximité va la sensation de familiarité. Ce n'est pas qu'on connaît ce qu'on aime, plutôt qu'on aime ce qui nous est familier. Ainsi, plus tu passes du temps avec quelqu'un, plus il te plaît.

— Ce n'est pas le contraire ? demande Scott.

Je lui adresse une grimace. Il sourit.

— Ça fonctionne de la même façon avec la musique, ou une œuvre d'art, explique Louise. Ou la mode. Tu as déjà remarqué comment, lorsqu'un truc nouveau apparaît, on jure de ne jamais le porter. Et comme, six mois plus tard, ce truc se retrouve toujours dans notre placard...

J'acquiesce.

— Malheureusement oui.

— Ensuite, il y a la similarité, continue Louise. Age, origine ethnique, niveau d'études, statut social, histoire familiale, religion...

— Cela peut se comprendre, dis-je. Moins de sujets de discorde. Moins d'efforts d'adaptation nécessaires. Et si tu entames une relation avec quelqu'un près de chez toi, il y a des chances que vous ayez déjà beaucoup de choses en commun.

— Statut social ? demande Cassie.

Elle se détourne de l'écran.

— Tu fais allusion aux différentes classes sociales ?... Où sommes-nous ? En Inde ?

Cassie est peut-être la seule personne de ma connaissance capable d'être aussi à l'aise en compagnie d'un junkie à peine lettré que d'une matrone d'âge mûr des West Hills. Elle est si fermement ancrée dans son propre univers que les autres n'ont pas le pouvoir de l'en déraciner.

Il y a des moments où j'aimerais grandir et devenir comme Cassie.

— Et dernier critère mais non le moindre, continue Louise, l'attraction physique.

— Hourra ! s'écrie Scott.

— Oh, arrête !, gronde Louise. Tu es loin d'être l'animal que tu crois être.

— Ah. Qu'en sais-tu ?

— Tu es un « type sympa », dis-je.

J'ai l'impression de faire preuve de cruauté.

— Le genre d'homme que les femmes adorent avoir comme ami...

— Bon Dieu ! Merci beaucoup ! Tu ne peux pas trouver un peu plus insultant ?

Je souris de toutes mes dents.

— A quand remonte ta dernière visite chez le dentiste ? continue-t-il. C'est peut-être le moment de faire quelques radios ?

— Ne sois pas méchant.

Les souvenirs du carton dur perçant mes gencives envahissent mon esprit, suivis de celui du tablier de plomb pesant de tout son poids sur ma poitrine. L'odeur de l'alcool, les doigts enrobés de latex contre le bout de ma langue...

— Au niveau de l'apparence physique, explique Louise, nous ne tentons de séduire que les personnes dont le degré de beauté nous fait penser que nous ne risquons pas d'être rejeté.

— Ce doit être pour ça que les hommes beaux sont terrifiants, dis-je.

— Je te fais peur à ce point ? demande Scott.

Je renifle.

— Avoue, Scott, tu es pareil, déclare Louise. Je t'ai déjà vu renoncer à approcher une femme parce que tu pensais qu'elle était trop belle pour toi.

Voilà qui est intéressant. Je n'ai jamais considéré Scott comme un homme qui pouvait ne pas se trouver assez bien pour qui que ce soit. Qui repousserait un mec séduisant et capable de nourrir une famille ? D'où lui vient cette incertitude ?

— Vous savez, dis-je, on voit des mecs laids et riches avec de belles femmes, mais jamais de femmes riches et laides avec un beau mec. Jamais. Au mieux, on peut trouver une femme d'un certain âge, riche, célèbre, avec un jeune homme. Mais même dans ce cas, il faut qu'elle ait sacrément belle allure.

Nos regards se tournent vers Scott.

— Quoi ? Je n'ai rien fait.

— Coupable par association, dis-je.

— Je croyais que j'étais un « type sympa ».

— Alors tu sortiras avec une nana moins belle que toi ?

— C'est une question piège.

— Pourquoi ?

— Parce que si je réponds sincèrement, je vais passer pour un salaud.

— Et où est le piège ?

— Tu connais déjà la réponse. Tout le monde la connaît, et tu n'as pas besoin d'une étude scientifique pour la prouver. Les mecs fonctionnent sur le visuel. Si c'est dans nos possibilités, nous

préférons une partenaire qui est belle.

Fulminant de cette injustice, je ne peux m'empêcher de faire remarquer :

— Même si ce n'est pas dans vos possibilités, d'ailleurs !

Je déteste me préoccuper de mon apparence physique autant que je le fais. Je voudrais croire qu'elle n'a aucune importance, que seule compte la beauté intérieure, mais chaque fois que je me suis trouvée sur le point de m'en convaincre, la réalité m'a rappelée à l'ordre.

— J'ai vu une interview à la télévision, dis-je. Un inconnu expliquait n'avoir de relations intimes qu'avec des prostituées, parce que les femmes qui l'attiraient dans la vie ne partageaient pas cette attirance. Alors il préfère payer, et vivre des relations truquées, plutôt que tisser des liens avec une femme avec qui il pourrait peut-être construire sa vie.

— Pour l'amour du ciel, Hannah ! Tu me compares avec un client de prostituées, maintenant ? Je n'ai fait qu'avouer que je préfère une partenaire séduisante. Toi aussi, tu préférerais un mec sexy. N'importe qui préférerait. Ecoute Louise, c'est elle qui a lu l'étude !

— J'ajoute ça à mon profil, dit Cassie : « Ayant fréquenté des prostituées, s'abstenir. » Vous croyez que ça peut en décourager certains ?

La tension s'évanouit, et je me recule contre le dossier du futon. Scott me décoche un coup de pied dans le genou, et je le repousse d'une tape, le surveillant du coin de l'œil sans réussir à m'empêcher de sourire.

— Si cela en décourage certains, tranche Louise, c'est aussi bien. Pense à toutes les maladies possibles ! Beurk !

5

Vêtements de deuil

Je remonte lentement la rue du lotissement résidentiel, à la recherche de la propriété de Kristina DeFrang, lorsque mon mobile sonne. Kristina DeFrang est une nouvelle cliente auprès de qui j'ai été recommandée par Joanne, ma fournisseuse en muffins dotée de trop de vêtements.

Je me gare le long du trottoir avant de répondre. Lorsque je me suis procuré un portable, je me suis promis que je n'enquiquinerais pas le reste de l'humanité en conduisant et parlant en même temps. Cent fois, j'ai été sur le point de briser cette promesse. Qui l'aurait su ? Mais je refuse de devenir l'une de ces névrosées du portable. Je veux faire partie des utilisatrices décentes, qui dans les endroits publics se terrent dans un coin le temps d'une brève conversation murmurée avant de s'empresser de raccrocher.

Peut-être est-ce un autre critère à préciser dans l'annonce, après « adeptes des prostituées s'abstenir » : « Ne téléphone pas en regardant les bouquins chez Barnes & Noble ou en faisant la queue chez Starbucks. » Cassie formulerait la chose ainsi : « Préfère les petits commerces indépendants aux chaînes, et ignore la différence entre un *latté* et un *frappuccino*. »

D'un autre côté, moi je trouve que Starbucks et Barnes & Noble sont deux bons endroits pour rencontrer des mecs. Apparemment, certains mecs sont d'accord en ce qui concerne les librairies. Un jour, un ahuri muni d'un exemplaire de *Nouvelles pour célibataires* m'a suivie à la trace d'allée en allée.

— Allô, Hannah à l'appareil.

— Hannah ! Tu es chez toi ?

Seule une fille peut traduire le langage de sa mère.

— Maman, je te réponds depuis mon mobile, dans ma voiture.

— Tu ne réponds pas en conduisant, n'est-ce pas ? Tu veux que je te rappelle ?

— Ça ira, je suis garée. Que se passe-t-il ?

— Où es-tu ?

— Près de Camas, je cherche la maison d'une cliente.

Camas est situé de l'autre côté du fleuve, dans l'Etat de Washington, à environ une heure de Portland.

— Elle est censée avoir un travail important à me proposer, redécorer sa résidence secondaire je crois...

— Papa ne parvient pas à faire fonctionner le lecteur DVD.

Le brusque changement de sujet n'a rien de nouveau, et je tente de ne pas me vexer de son apparent manque d'intérêt pour mon travail. Ce n'est qu'apparent : je sais qu'elle s'inquiète de mon bien-être et de mes finances, mais les détails de mon travail ne sont pas prioritaires.

Papa et maman approchent les soixante-dix ans. Ils m'ont eue tard, et un peu par surprise. Maman est une institutrice à la retraite, et papa, ancien charpentier, est maintenant inspecteur des bâtiments. Il parle de prendre sa retraite, mais je doute qu'il le fasse tant qu'il n'y est pas forcé. Ils vivent dans la maison où j'ai grandi, à Roseburg, à trois heures au sud de Portland. Ce n'est pas le bout du monde, mais c'en est proche.

— Passe-le-moi, dis-je.

J'entends des bruits divers, des voix étouffées, puis papa.

— J'ai suivi tes instructions, mais ça n'a pas marché, et maintenant je ne parviens plus non plus à capter les chaînes de télé normales. Je crois que les piles de la télécommande ont besoin d'être changées.

J'étouffe un soupir. Comment un homme capable de déceler les premiers signes de pourriture cubique du bois et de déterminer avec précision l'espérance de vie d'un toit peut-il déclarer forfait face à deux boutons noirs ?

— Prends la plus grande des télécommandes...

Dans les trente secondes qui suivent, le grésillement en bruit de fond se tait et le bla-bla d'un présentateur de JT résonne.

— Merci ! Je crois que je me rappellerai comment faire, dit papa, avant d'être remplacé au téléphone par maman.

— Il a loué un affreux film de gangsters. Il sait que je n'aime pas ces films.

— De quel film s'agit-il ?

— *Mafia blues*.

— Tu aimeras peut-être. C'est une comédie.

— Je ne vois pas comment un film de gangsters peut être comique.

— Je dois te laisser, maman, sinon je vais être en retard.

— D'accord. Quand viens-tu dîner ?

— Je te rappellerai de chez moi. Je dois vraiment te laisser.

— Des ours ont été aperçus dans le parc, ils se sont approchés pour fouiller une poubelle. Les ronces sont en retard cette année.

— Je dois y aller, maman !

— Bisous.

— Bisous à toi aussi.

Je raccroche, en proie au mélange de culpabilité, d'amour et d'inquiétude que j'éprouve toujours après avoir parlé à mes parents. Je sais au fond de moi que mort, accident ou maladie non seulement représentent une possibilité, mais sont inévitables. A la mort de l'un, qu'advient-il de l'autre ?

Qu'advient-il de moi ?

Je reprends les instructions pour me rendre à la maison de Mme DeFrang, relis l'adresse, et roule lentement le long de la rue, m'efforçant de ne pas penser à l'avenir.

6

Soie contre Spandex

— Combien vas-tu être payée pour ce boulot ? demande Louise.

Elle a haussé la voix afin de se faire entendre malgré les cris des délinquants juvéniles alentour. Nous nous tenons dans l'entrée du Garland Theater, qui était autrefois un cinéma avant de dégénérer en salle de concert pour les groupes musicaux locaux et, deux fois par mois, d'abriter des matchs de catch professionnels.

Si on peut considérer le catch comme une activité ou un sport professionnel.

— Il faut que j'étudie la question, mais dans les mille cinq cents dollars, je suppose. Tu devrais voir sa résidence : elle est située dans l'un de ces grands complexes résidentiels tout récents où chaque maison dispose d'une superficie d'environ mille deux cents mètres carrés, et aussi d'un sympathique bout de jardin, minuscule. Tu pourrais serrer la main de ton voisin en passant le bras par la fenêtre.

— Qui peut bien avoir envie d'habiter dans ces maisons ? Elles sont toutes identiques.

— Oui, je sais, mais chez Kristina DeFrang, c'est différent. En entrant, on ne croirait jamais que la maison est flambant neuve. On imaginerait plutôt que Thomas Jefferson a vécu là, ou bien le roi Louis quelque chose.

— C'est bourré d'antiquités ?

— Oui, mais pas comme chez certains, où un fouillis victorien encombre la totalité de l'espace. Chez elle, c'est... différent. Et tous les styles sont mélangés.

— Elle pourrait faire l'objet d'un article dans *House Beautiful* ? demande Louise.

— Je regrette de ne pas posséder le talent d'aménager une pièce ainsi, c'est tout ce que je peux dire.

Cela ne me dérangerait pas de devenir un jour une Mme DeFrang. A près de cinquante ans, elle a la silhouette des femmes riches et minces qui fréquentent les instituts de beauté, mais sans les bracelets d'or et de diamants qui d'ordinaire ornent leurs doigts et leurs poignets. Ses cheveux sont coupés en un carré similaire au mien, et son visage arbore un minimum de maquillage. Ses vêtements sont simples et de toute évidence coûteux. J'imagine que sa dignité lui interdit d'exhiber le nom d'un créateur, ou un style qu'on pourrait soupçonner d'être tendance.

Comment a-t-elle atterri ici, je l'ignore. Elle semble trop bien pour ce quartier.

Trop bien pour moi aussi, mais elle est de celles qui considèrent comme mal élevé de laisser

paraître qu'elle est consciente du fait.

En pénétrant à sa suite dans la maison, je me suis fait l'effet d'être vulgaire et mal fagotée, avec mes chaussures bon marché et mon collant d'une épaisseur qui ne se trouve qu'en supermarché. Ma robe, que j'ai réalisée moi-même d'après un modèle repéré chez Saks, est jolie, mais avec ses manches évasées aux poignets et son encolure froncée, elle me fait passer pour gauche devant l'élégance intemporelle de Mme DeFrang.

— Elle meurt de honte d'habiter dans cette maison, dis-je.

— Hein ?

— Mme DeFrang. Mais puisqu'elle n'a pas le choix, elle préfère se comporter comme si elle était ravie d'avoir été invitée.

— Alors elle est de meilleure grâce que moi. Pourquoi me suis-je laissé persuader de venir ici ? Tu peux me rappeler ?

— Allons, de nouvelles expériences te seront bénéfiques.

Nous nous frayons un chemin dans la salle, bataillant jusqu'à nos sièges.

— Non, je n'en ai pas besoin.

— Tu auras une super histoire à raconter.

— Si je survis.

— Des papas sont venus accompagnés de leurs mômes. C'est un spectacle familial !

— En grandissant ces enfants deviendront tous des assassins.

Nous prenons place, et je coince entre mes pieds le sac en papier contenant le costume que je suis venue livrer.

Louise revient à Mme DeFrang.

— Alors elle veut que tu copies la suite principale dans son intégralité ?

— Oui, mais dans des tissus différents qu'elle a commandés à son décorateur. Son mari et elle possèdent une maison sur l'île d'Orcas, dans le détroit de Puget, disposée dans les grandes lignes comme leur maison de Camas. Elle désire aussi que je refasse la chambre d'amis, utilisée par sa belle-mère.

— C'est-à-dire ? Rideaux et couettes ?

— Plus une douzaine de coussins décoratifs et de drapés pour les têtes de lits. Beaucoup sont simples à réaliser mais, pour les coussins, ce sera un peu plus compliqué. Bordés de motifs élaborés, avec un passepoil que je dois confectionner moi-même, des coins en biais... un travail difficile. Et je dois commander les formes des coussins moi-même, chez un grossiste.

— C'est la raison pour laquelle tu es grassement payée.

— Oui, je me roule dans le fric !

L'animateur, un homme d'âge très mûr doté d'une bedaine et de cheveux châtain clair bien crépés, le teint buriné et marbré, fait son apparition. Il entame son baratin, tentant — en vain à mon sens — de faire passer pour phénoménaux les catcheurs locaux présents.

— Le Bûcheron, droit sorti des sous-bois, là où on mange des hiboux pour le dîner, déclare-t-il, sous les vivats et les huées mêlés de la foule. Le Fossoyeur... vous savez pourquoi on l'appelle comme ça...

— Il les renvoie tous chez eux les pieds devant ! hurle un type à notre droite.

— Je ne peux pas croire que tu m'aies convaincue de venir, répète Louise.

— Attendons qu'Elroy ait fait son combat, puis nous irons dans les vestiaires.

Elroy est mon client, celui dont le nouveau pantalon en Spandex est dans le sac entre mes pieds. Lorsque je travaillais dans l'atelier de retouches d'Eugene, j'ai réalisé les tenues de quelques

catcheurs qui m'ont fait un nom dans le milieu.

C'est un peu pervers, mais j'ai un petit penchant pour les catcheurs. Pas pour les champions locaux comme ceux-ci, mais ceux de haut niveau, licenciés de la World Wrestling Federation, ont le don d'attirer mon regard. Ces corps huilés, musclés qui se jettent les uns sur les autres éveillent en moi un instinct primal.

Non que je m'imagine épouser l'un d'eux. Je joue avec dans mon imagination, et je suis heureuse qu'ils y restent, là où leurs boucles huilées ne tacheront pas mes coussins. Encore que peut-être... juste une fois...

Les premiers catcheurs font leur entrée sous une volée d'applaudissements, l'un d'eux flanqué de deux femmes ressemblant à des piliers de bar. Avec la masse de leurs torses puissants bardés de graisse, les catcheurs eux-mêmes ne sont guère plus séduisants.

— Mes fesses sont plus musclées que les leurs, dit Louise. Ces mecs ne connaissent pas la musculation ?

— La soirée débute toujours par les matchs entre inconnus. Ceux qui auront lieu plus tard seront un peu plus intéressants.

— Je meurs d'impatience.

Des jeunes garçons dans le public, excités par le match, crient et huent. Quelques rangées plus bas, des mecs ivres en âge d'aller à la fac se comportent de façon exécration. Le reste du public semble fatigué, comme si regarder un mec gras comme un porc en bottes rouges à lacets se faire aplatis sur un tapis de combat n'était pas une distraction agréable.

— Je veux voir du sang ! dit Louise, criant presque. Du sang !

Un gamin à nos côtés l'entend, et imite son cri.

— Du sang ! Du sang ! Eclate-le !

Le père du gamin se penche par-dessus son fils et nous jette un regard noir. Je hausse les épaules d'un geste impuissant, tentant de prendre l'air innocent. Il secoue la tête et s'adosse de nouveau à son siège.

Louise le désigne d'un geste de la tête.

— Il n'est pas mal. Il porte une alliance ?

— Tu commences à me faire peur.

— Ça ne me déplaît pas comme endroit. Qui ici se soucie de mon comportement ?

Elle se redresse.

— Cravate-le, petit ! Fais-lui un Jawbreaker ! Un Body Slam... ?

Je tire Louise par son chemisier.

— Que fais-tu ? dis-je entre mes dents. Assieds-toi ! Louise !

— Un Piledriver ! Assieds-toi sur lui ! Woououuh ouh !

Les gens se tournent pour nous regarder et je me sens rougir.

— Louise ! Tu me fais honte, là.

— Fiche-lui un Granny Hold !

— Louise !

— Woououuh ! applaudit-elle avant de lancer son poing en l'air.

Elle cède enfin à mes tiraillements et s'assied. Le match s'achève et de nouveaux catcheurs font leur apparition.

— C'était rigolo.

— Tu criais n'importe quoi.

— Ouais, et alors ? Tout le monde s'en fiche. Peut-être m'ont-ils prise pour une spécialiste.

— J'en doute.

— Oh ! Lâche-toi un peu.

— Ça ne te ressemble pas.

— Que veux-tu que je te dise ? Ce doit être à cause de toute cette testostérone. Je devrais inviter certains de mes collègues, afin de soulager leur stress. Bon Dieu, je suis tellement fatiguée d'être obligée de peser chacune de mes paroles.

— Tu parles de tes entretiens téléphoniques ?

— Tu ne peux pas te montrer désinvolte avec des interlocuteurs suicidaires ou un mec que sa femme vient de plaquer.

— Je m'en doute.

— Mais tu sais, dit-elle pensivement, parler aux personnes qui souffrent d'un désordre mental réel ne m'ennuie jamais. Ce sont les conversations avec les gens vaguement déprimés qui me frustrent — en particulier les membres de l'entourage des malades. Dieu, qu'ils sont agaçants. De plus, ces discussions téléphoniques mises à part, il semblerait ces derniers temps que chacun des membres du personnel soit impliqué dans son propre petit conflit mesquin.

— Comme quoi ?

Elle repousse la question d'un geste vague.

— Oh. Je ne sais même pas. Qui va être chef ? Comment vont s'organiser les congés ? Qui va changer d'horaires ? Untel a-t-il assuré ou non lors de tel entretien, et si non, que doit-on faire ? Je me demande si le mieux n'est pas de faire profil bas.

— C'est récent ?

— L'atmosphère a probablement toujours été la même, mais comme je travaillais la nuit, je ne voyais pas tout cela.

— Tu ne vas pas reprendre tes anciens horaires, n'est-ce pas ?

Elle hésite.

— Non. J'aime avoir le temps de vivre.

— Mais ?

— Mais la nuit était plus paisible. Je ne sais pas. Peut-être devrais-je chercher un autre boulot. Derek l'envisage, lui aussi.

— Le mec divorcé qui a besoin de faire reprendre ses pantalons ? Combien de temps passez-vous exactement Derek et toi à discuter ?

— Nous avons dîné ensemble hier soir.

— Louise !

— Dîné, c'est tout ! Un simple dîner entre amis. Nous avons discuté boulot. Je lui ai aussi parlé du truc internet.

— Un « simple dîner », mon œil. Qu'a-t-il dit à propos des petites annonces ?

— De me montrer prudente, bien sûr.

— Je ne crois pas que tu aies à t'inquiéter, dis-je. Personne ne répondra à ton annonce.

— Tant qu'à passer une petite annonce, je ne vois aucune raison de ne pas exprimer ce que je cherche avec clarté.

— Quel homme peut remplir tous ces critères ?

La petite annonce de Louise est une longue liste de « je veux » et « je ne veux pas ».

Elle veut : un homme de plus d'un mètre quatre-vingts ; diplômé du second cycle ou plus ; entre vingt-huit et trente-quatre ans ; mince ; omnivore ; aimant les livres de fiction ; la danse de salon ; sachant cuisiner au moins trois plats dignes d'être servis à des invités ; propriétaire d'un véhicule de

moins de cinq ans ; ayant voyagé à l'étranger.

Elle ne veut pas de : fumeur ; drogué ; buveur excessif ; divorcé ; contaminé par une maladie vénérienne ; homme doté d'enfants ou du désir d'en avoir ; adepte du snowboard ; chasseur ; joueur de jeux vidéo ; amateur de séjour à Las Vegas.

— Tu as dit qu'il en existe un sur un million, proteste Louise.

— Je crois que ton but est de n'avoir aucune réponse. Ainsi tu ne seras pas confrontée à l'éventualité d'une relation amoureuse.

— Je ne refuse pas les relations amoureuses. Je ne ressens pas la même pression que toi, c'est tout.

— Parce que tu ne veux pas d'enfants.

Devenir mère n'a jamais intéressé Louise, et pour autant que je le sache ne l'intéressera jamais.

— Probablement.

— Parfois, je pense que tu préfères ne pas avoir de relation amoureuse, point.

Elle hausse les épaules.

— Peut-être. Le contact physique me manque, mais il me suffit de me rappeler l'effort nécessaire pour rencontrer un homme un tant soit peu intéressant, le nombre de rendez-vous détestables qu'il faut subir avant, le temps nécessaire pour que la confiance s'installe au point de désirer s'ouvrir à cet homme, et... et soudain un plat de lasagnes devant la télé m'apparaît comme un substitut bien agréable.

— Je me sens fatiguée rien qu'à t'écouter.

— Il n'y a pas que le sexe et les relations amoureuses dans la vie.

— Vraiment ? dis-je.

Je souris afin de montrer que je plaisante. Plus ou moins.

— Le travail et l'amour, reprend-elle, sont, d'après Freud, le plus important dans l'existence.

— Alors, il nous en manque la moitié.

— Mais il nous est possible d'aimer notre famille, nos amis, dit-elle.

Elle me regarde en battant des paupières, telle une folle éperdue d'amour, et imite le bruit de baisers.

— Super.

Je me tourne de nouveau vers le ring, juste à temps pour voir le coude de Vinnie le Tueur à gages s'introduire par accident dans la bouche du Géant de neige.

Le sang gicle, et le Géant de neige crache un mucus rouge dans sa main. Même assise à cette distance, je peux dire qu'il y trouve une de ses dents.

— Oh mon Dieu, dis-je, plaquant ma main sur mes yeux.

On se croirait dans un film de Mickey Rourke — personnellement, je ne suis pas fan.

— Hé, on dirait que ce n'est pas du chiqué, commente Louise en se penchant comme pour mieux voir.

— Ça n'en est pas.

— Vinnie a l'air embarrassé. Hum. Dommage que Scott soit absent. Qu'est-on censé faire d'une dent ainsi arrachée ? La conserver dans un verre de lait ?

— Je ne sais pas, dis-je de derrière mes mains.

Et je ne tiens pas à le savoir.

— Ouah. Cette soirée se révèle plus excitante que je ne m'y attendais. Merci de m'avoir emmenée !

Je marmonne et tente de chasser les dents de mes pensées.

Vert écossais

Chère Hannah,

Il semble que nous ayons beaucoup en commun. Seriez-vous intéressée par un rendez-vous ?

Appelez-moi. Mon numéro est (503)555-8380.

Wade.

— Cassie, j'en ai attrapé un !

— Un quoi ? crie-t-elle depuis la cuisine d'une voix inquiète. S'il te plaît, ne me dis pas qu'il s'agit d'un cafard.

— Non, j'ai attrapé un homme ! Peut-être un cafard déguisé en homme. J'espère que non.

Ces paroles la font apparaître, un burrito de légumes en main. Elle est vêtue d'un soutien-gorge de sport noir et d'une jupe de batik brun, taille basse, dont la ceinture composée de pièces de monnaie anciennes tinte sur ses hanches. Avant que la faim ne s'empare d'elle, elle s'entraînait à danser dans notre salon.

— C'est lequel ? demande-t-elle.

Elle s'approche de l'ordinateur et se tient à mon côté.

— Le biologiste de la vie sauvage.

— C'était qui déjà ?

J'attrape mon classeur et en feuillette les pages. J'ai obtenu tant de réponses à ma petite annonce que j'ai commencé à mélanger les caractéristiques de chaque touche et me suis résolue à les classer.

— Trente-six ans, brun, yeux bleus, jamais marié, a quitté l'Utah pour venir vivre ici il y a trois mois, afin de travailler pour la société Audubon. Ses hobbies consistent à collectionner les vieux disques, randonner, camper, regarder les programmes de la chaîne Discovery. Son film préféré est *A la poursuite d'Octobre rouge* — comme moi ! — et son livre préféré *Sa Majesté des mouches*.

— Ce n'est pas très excitant, *Sa Majesté des mouches*.

— Pourquoi pas ? J'adore ce livre.

— Et tu es une détraquée. Regarde-toi avec ce classeur.

— Hé ! J'ai une mission à remplir.

— L'amour n'est pas une mission, dit Cassie.

— Pour moi, si. Ou bien devrais-je parler d'« entreprise »...

Je m'interromps pour réfléchir à la question.

— Ou peut-être pas. Cela ne sonne pas comme je le voudrais.

— Peu importe.

— Et note une certaine coïncidence : tu te rappelles m'avoir entendue parler de faire une randonnée avec un guide ? Avec lui, je disposerai d'un guide personnel !

— Mmm, dit-elle.

Elle semble moitié moins convaincue que je l'imaginai. Encore moins que moitié moins. Pourtant c'est bien elle qui m'a encouragée à guetter les coïncidences, non ?

— Tu as déjà répondu à quelqu'un ? dis-je.

Elle prend une autre bouchée de burrito.

— Non.

— Cassie ! fis-je, exaspérée. Pourquoi non ?

Elle hausse les épaules.

— Aucun d'eux ne semble me correspondre.

— Te *correspondre* ? Tu n'es pas habituée à la situation, c'est tout. Je croyais que tu t'étais trouvé beaucoup en commun avec certains.

— L'énergie entre nous n'était pas bonne.

Je pince les lèvres. Je ne sors jamais à mon avantage des discussions concernant « l'énergie ».

— Des trucs louches transparaissaient dans leur profil ou dans leurs lettres ? Ou des détails agaçants, comme ces mecs qui veulent une femme intelligente mais ne savent pas écrire le mot « intelligente » ?

Elle hausse les épaules.

— Peut-être. Je n'ai simplement pas le sentiment que je vais trouver la bonne personne sur internet.

— Et tu ne la trouveras pas, si tu abordes la question ainsi.

— On ne sait jamais. L'amour arrive lorsqu'on ne le cherche plus. Tu dois libérer tes désirs avant d'être capable de les réaliser.

Je lui adresse une grimace, puis me tourne vers l'écran. Comment ne pas chercher l'amour, lorsqu'on a passé une annonce ? Et comment obtenir ce qu'on désire si on cesse de se battre pour l'obtenir ?

— Où vas-tu lui donner rendez-vous ? demande-t-elle.

— Un endroit public. Peut-être le Starbucks de Pioneer Courthouse Square. L'endroit présente peu de danger, tu ne crois pas ?

— En effet. Sois prudente.

— Je ne suis pas idiote. Je ne vais pas monter dans sa voiture.

— Hannah, qu'une telle conversation s'impose ne te semble pas preuve que quelque chose cloche ?

— Tu parles du fait que chaque fois que nous rencontrons un homme, nous sommes obligées d'envisager qu'il s'agisse d'un psychopathe ?

— Les rendez-vous amoureux ne devraient pas impliquer ce genre de problème.

Je me mords la lèvre. Mes parents se sont rencontrés lors d'un pique-nique municipal. Est-il possible de faire plus démodé ? Le nombre de leurs connaissances communes suffisait largement pour les rassurer l'un sur l'autre.

D'après moi, maman n'a jamais eu à craindre que papa ne l'entraîne dans les bois, l'assassine et n'abandonne son corps sous une pile de feuilles.

— Je sais que je ne devrais pas. Mais quel choix nous reste-t-il ?

— On a toujours le choix.

— Oui, bon, je vais explorer les choix qui me restent. Ceci n'est que l'un des angles de mon plan d'attaque, tu sais.

— Vraiment ?

Elle retourne dans la cuisine.

— Lorsque tu auras décidé où et quand le rencontrer, tiens-moi au courant. Et laisse-moi son nom et son adresse, juste au cas où.

— Oui, maman, dis-je, sarcastique.

Mais je suis contente de sa proposition. Je me sens rassurée de savoir que quelqu'un saura depuis combien de temps je suis partie et où je me rends. Ces renseignements auront leur importance lorsque la police enquêtera pour retrouver mon assassin.

Cassie a raison. Cette méthode de rencontre cloche pour de bon.

* * *

Quatre jours plus tard, je sirote un thé, assise sur un tabouret au comptoir du Starbucks, qui court derrière des baies vitrées. C'est l'heure du déjeuner et l'endroit est bondé d'employés et de jeunes entre vingt et trente ans. Le café surplombe l'angle nord-ouest de Pioneer Courthouse Square, une place de briques rouges souvent appelée le « salon de Portland ».

Je tourne le dos aux vitres, et au groupe de gamins des rues qui traînent dehors. Des garçons de race blanche coiffés de dreadlocks et vêtus de pull-overs fabriqués dans des pays du tiers-monde ; des filles aux cheveux teints en bleu chewing-gum ou rouge ketchup, le visage semé de piercings argentés ; d'autres, rêvant d'être des Maoris, exhibent des joues et des nez tatoués de motifs verts en volutes. J'ignore comment ces jeunes peuvent espérer décrocher un boulot, sauf peut-être dans des boutiques vintage pseudo-branchées, où se vendent des fringues aux odeurs bizarres et d'un style audacieux. Mais bon, à ce moment précis, leur souci principal ne doit pas résider dans le boulot.

Le problème, c'est qu'ils me rappellent trop les étudiants d'Eugene. J'ai enfin atteint l'âge où exprimer avec une telle force sa personnalité via sa tenue vestimentaire ne provoque plus d'effet libérateur, et s'est vidé de tout symbole, pour ne plus paraître que loufoque. Et limitatif. Personne ne va prendre au sérieux une femme dont la lèvre inférieure est ornée d'un piercing bourgeonnant comme un gros bouton d'acier.

J'avale une nouvelle gorgée de thé, tout en observant entrer et sortir les consommateurs. Je suis arrivée à mon rendez-vous avec Wade, le biologiste de la vie sauvage, avec dix minutes d'avance. Je dispose donc de tout le temps nécessaire pour m'angoisser à l'entrée de tout mec effarant, et me demander s'il s'agit de lui ou non.

Il a précisé qu'il porterait un manteau brun, couleur de base j'imagine pour un biologiste qui tente de se fondre dans le paysage. Aucune photographie n'accompagne son annonce et, comme il n'a pas accès à un scanner, il n'en a pas envoyé par e-mail. Donc, la seule que j'ai de lui est imaginaire. J'imagine une large mâchoire, de larges épaules, des yeux ridés aux coins à force de s'être plissés à la lumière du soleil. Et, bien sûr, une voix lente et profonde, comme celle de tout commentateur de programme télévisé concernant la nature.

L'espace d'une courte seconde, je croise les doigts. Je vous en prie, faites qu'il ait cette voix. J'ai entendu dire que si la chevelure était le trait le plus sexuel d'une femme, celui d'un homme était sa voix. J'aime quand les vibrations de la voix d'un homme résonnent dans ma propre poitrine : c'est comme si nous devenions intimes, juste par la voix.

Un homme aux cheveux bruns, en pantalon de toile et chemise Oxford bleue fait son entrée, un coupe-vent beige sur le bras. Il prend place dans la queue pour passer commande. Son regard parcourt la salle avec désinvolture, sans s'arrêter sur moi. Puis son téléphone sonne et il le sort de sa poche.

Je l'observe encore un peu, mais il ne fait pas mine d'être à ma recherche, et un téléphone portable ne colle pas avec l'image que je me fais de Monsieur Vie sauvage.

En retour, je me demande si, lorsque Monsieur Vie sauvage se montrera, je correspondrai à ce qu'il attend.

Ma petite annonce donnait ceci :

Un sur un million.

Reine des ourlets et doublures travaillant en indépendante cherche l'homme sur un million fait pour elle. Vingt-neuf ans, bien proportionnée, blonde, yeux bleu-gris, jolie sans prétention. J'aime créer de mes mains, rencontrer mes amis, et explorer des endroits originaux en ville et à la campagne. Mon homme idéal aurait 29-39 ans, pas (encore) d'enfant, serait heureux dans la profession qu'il aurait choisie, doté de l'esprit d'aventure tout en préférant s'en tenir aux aspects les plus sains de l'existence — pas de drogue, d'excès d'alcool, etc.

A l'origine, je n'avais fait suivre « esprit d'aventure » d'aucune précision, mais Louise m'a prévenue que la phrase pouvait attirer des hommes adeptes du SM.

Je n'ai rien contre le bondage — même si je ne me vois pas du tout fabriquer mes propres lanières Velcro pour les poignets — mais je ne tiens pas à sortir avec un homme qui chercherait une partenaire en se basant sur ce seul critère. Tout comme j'éprouve une certaine suspicion à l'égard des hommes qui cherchent des femmes « féminines ». Qu'est-ce qu'un homme entend par « féminine » ? Soumise ? Ravie qu'on décide pour elle ? Faible ?

Je suis peut-être en train de virer parano. La plupart de ces mecs doivent simplement chercher une femme soignée et charmante.

— Hannah ?

Je me retourne. Mon visage s'enflamme, mon cœur cogne soudain dans ma poitrine.

— Wade ?

Il me tend la main.

— J'espérais que ce soit vous.

Je glisse de mon tabouret, fais passer mon thé dans l'autre main et serre la sienne. Mes nerfs ont raison de moi et mes muscles frémissent.

Il ne ressemble pas à ce que j'attendais. Il frôle le mètre quatre-vingt-trois mais il se tient voûté. Sa silhouette étroite ne laisse pas entrevoir le moindre soupçon de muscle. Son visage présente une vague ressemblance avec Anthony Hopkins, si Anthony Hopkins avait trente ans, des cheveux, et paraissait plus effrayé qu'effrayant.

Et sa voix est... banale.

Pourtant, il n'est pas déplaisant. Et même sympathique.

— Vous avez eu du mal à trouver ? dis-je.

Question stupide. Ce Starbucks est l'un des endroits de la ville les plus faciles à trouver.

— Pas vraiment. Encore que le temps de comprendre le réseau de rues à sens unique, j'ai tourné en rond. Ce n'est que la troisième fois que je fais une incursion au centre-ville. La dernière fois, je

me suis retrouvé à traverser trois ponts sans le vouloir.

Ces propos font naître en moi un fol espoir. Je me trouve face à un homme qui reconnaît s'être perdu, et semble prêt à en rire.

— Trois ponts ?

— Je roulais tranquillement dans une rue quand soudain je me rends compte de la présence d'une balustrade, j'aperçois le fleuve en contrebas, et je me retrouve sur la rive est.

— Il faut un moment pour s'habituer à une ville.

Je désigne le Starbucks d'un geste large.

— Vous voulez prendre quelque chose ici ?

— Je pensais... peut-être pourrions-nous marcher un peu ?

— D'accord.

La nervosité m'empêche de terminer mon thé, que je jette à la poubelle en sortant. Wade m'ouvre la porte, et continue de la tenir pour la femme qui me suit.

— De quel côté ? dis-je.

— Je ne sais pas. Je pensais marcher au hasard, visiter un peu la ville.

— Je peux vous offrir une mini-visite guidée. Si vous en avez envie.

— Ce serait super.

Nous remontons Broadway jusqu'au Performing Arts Center, puis gagnons le Park Blocks, qui s'étend vers le sud jusqu'au campus de l'université, le musée, et l'Oregon Historical Society.

Je lui désigne les bâtiments importants, tout en lui décochant de petits coups d'œil. Je remarque son T-shirt et sa chemise usée vert écossais, son pantalon de toile fatigué et ses baskets toutes tachées. Il ne semble pas se donner beaucoup de mal pour soigner son apparence.

Peut-être est-ce un point positif. Il semble facile à vivre et, s'il n'est pas ce qu'on appelle du dernier chic, au moins il a les cheveux courts et n'est pas sale. Seulement habitué à la compagnie des canards et des rats laveurs, voilà tout.

A moins qu'il ne s'agisse d'un déguisement et qu'il soit en réalité un tueur en série psychopathe. Ils sont censés paraître inoffensifs. Ou ressembler à Anthony Hopkins.

Est-ce le genre de coïncidence dont parlait Cassie en me tirant le tarot ? Seigneur, j'espère que non.

— Combien de rendez-vous avez-vous obtenus par internet ? dis-je.

Nous nous dirigeons vers le fleuve, et Waterfront Park qui s'étend sur sa rive ouest. Un espace ouvert, situé au cœur du centre-ville, ainsi je n'ai pas à craindre d'être entraînée dans des buissons.

— Il s'agit de mon premier. Et vous ?

— Moi aussi !

Garçon sympathique, mais je commence à éprouver l'impression d'avoir la charge exclusive du travail de communication.

Peut-être que si je me tais un bon moment, il prendra la parole.

Nous marchons plusieurs minutes en silence, avant qu'il ne laisse échapper un murmure. J'attends, puis attends encore.

— Vous avez faim ? demande-t-il.

Enfin ! Il parle !

— Un peu. Et vous ?

— Un peu. Vous connaissez un endroit où déjeuner ?

Mon excitation s'évanouit. Je n'ai pas envie de choisir le restaurant — c'est à son tour de prendre une décision. Je me rappelle alors qu'il ne s'agit que de sa troisième visite dans le centre de

Portland. Une certaine lassitude m'étreint soudain, et je suis tentée de dire que je rentre chez moi. Mais lorsqu'il me regarde, un timide sourire aux lèvres, je n'en ai pas le cœur.

A la place je demande :

— Vous aimez la cuisine thaïe ?

— C'est comme la cuisine chinoise ?

— Un peu.

— D'accord.

Alors d'accord. Déjeuner.

* * *

— J'ai pris Mooch en charge quand je récoltais des données pour ma thèse dans le Colorado, dit Wade.

Deux minutes plus tôt, on nous a apporté l'addition. Elle pointe depuis l'intérieur d'un classeur noir posé au bord de la table. Wade n'a pas esquissé un seul geste dans sa direction. J'attends...

— Il n'était pas plus grand que la paume de ma main.

Malgré moi, mon regard glisse inexorablement vers le classeur.

Dois-je le prendre ? L'attirer à moi et l'ouvrir ?

— Sa mère était un bouvier bernois, son père un berger allemand.

Wade semble avoir enfin trouvé un sujet de discussion à son goût. Il a jeté un regard furtif au serveur lorsque celui-ci a apporté l'addition, mais je ne suis pas certaine que son cerveau ait entériné la signification de ce geste.

Je hoche la tête, souris, feins de l'écouter avec attention. Devrais-je me contenter de lancer « On partage ? », et voir comment il réagit ?

Dois-je encore attendre ?

J'ai choisi le restaurant : cela signifie-t-il que je suis censée payer pour nous deux ?

— Il a mâchouillé la housse des repose-tête de ma voiture ! Vous le croyez, ça ? Ils sont maintenant recouverts de ruban adhésif.

Il rit. Je fais semblant de partager son hilarité, l'esprit en surchauffe.

Dans un monde parfait, sa main raflerait l'addition et il dirait : « C'est pour moi ! »

Ou encore mieux, il ne dirait rien du tout, et sans interrompre la conversation, glisserait sa Mastercard à l'intérieur du classeur, comme si l'argent était un sujet trop trivial pour qu'on y fasse allusion dans la conversation.

Je fantasme. Je suis une femme moderne, je suis censée vouloir payer mon repas. Je ne cherche pas à me nourrir gratis.

Si ?

Non, ce que je désire, ce sont des règles claires concernant ce qu'on attend de moi. Je ne sais pas ce qu'il attend, je ne sais pas ce que j'attends. S'il paie, je n'aurai aucune idée de la signification de son geste. De même, si c'est moi qui paie ou si nous partageons. Et il ne montre aucune intention de m'aider.

Je ne peux pas en supporter davantage. Je tends la main pour attraper le classeur.

Ses yeux clignent de surprise. Il pose la main dessus et l'attire à lui.

— Oh ! Ne vous souciez pas de ça. C'est pour moi.

Je souris. Finalement, ce garçon a du potentiel.

Bottes en caoutchouc

— Je ne comprends pas. Nous avons eu trois rendez-vous, et il ne s'est même pas décidé à me prendre la main.

— Tiens, voilà un article parfait pour terroriser les randonneurs, dit Scott en me tendant un couteau de chasse.

Nous nous trouvons chez GI Joe, un magasin spécialisé dans l'automobile et les activités de plein air. Scott cherche une nouvelle pompe à vélo, et moi une paire de bottes en caoutchouc noires, comme celles que je portais au lycée.

— Quel est le problème à ton avis ? Je ne l'intéresse pas ?

— Il t'a fixé un nouveau rendez-vous, n'est-ce pas ?

— Pas encore, mais il m'a envoyé un mail.

— En quoi consiste la tâche d'un biologiste de la vie sauvage exactement ?

— Il soigne les animaux blessés au Wildlife Care Center. Guide des circuits d'observation des oiseaux. Et fait *pishhhh*.

— Pishhhh ?

Je prononce le son *pishhhh* de façon répétée, en guise de démonstration.

— C'est censé plaire aux oiseaux.

— Ils accourent lorsque tu fais ça ?

— Pas d'après ce que j'ai vu. Mais Wade est mignon lorsqu'il fait *pishhhh*.

Scott m'entraîne vers les tentes en exposition, fleurant les fibres synthétiques et les sacs de couchage étalés à l'intérieur de l'une d'elles.

— Tu veux faire une sieste ? demande-t-il.

— Tentant, n'est-ce pas ? Louise est toujours embarrassée lorsque j'essaie les chaises et les canapés dans les magasins de meubles.

— J'aime beaucoup Louise, mais elle aurait parfois besoin de se laisser aller.

— Tu aurais dû la voir au match de catch. Je ne serais pas surprise de la découvrir un jour sur un ring, libérer les frustrations accumulées par tous ces appels agaçants. Hé, regarde !

J'ai ramassé une paire de jumelles et observe le magasin, puis me tourne pour le regarder, grosse tache floue à travers les lentilles, avant de retourner les jumelles à l'envers et regarder du mauvais côté.

— Dentiste à l’horizon ! Chargez le canon !

— J’aime faire les magasins avec toi, dit Scott.

J’abaisse les jumelles. Il paraît plus sérieux qu’il n’est de mise au rayon camping.

— Vraiment ?

— Oui.

— C’est parce que j’accepte de tester les produits pour toi et t’épargne ainsi temps et argent, qui te sont si précieux.

— Bien sûr.

Nous quittons l’exposition de tentes et dénichons les bottes en caoutchouc. Wade m’a invitée à un parcours peu commode dans l’une de ses zones humides préférées, et la balade exige des chaussures appropriées.

Je m’empare d’une paire de bottes à ma pointure.

— Quatorze dollars. Tu crois que Wade les vaut ?

Scott hausse les épaules, soulève une paire de bottes, les renifle, puis les repose sur l’étagère de métal.

— Il a l’air plutôt sympa. Mais peut-être est-il...

— Peut-être est-il quoi ?

Je me demande bien pourquoi il a reniflé les bottes.

— Un peu trop passif pour toi. Peut-être as-tu besoin de quelqu’un de plus entreprenant.

— Je n’aime pas les machos.

— Je ne veux pas dire macho. Je veux juste dire... quelqu’un qui fasse le premier pas, qui ne se laissera pas tarabuster.

— Je ne tarabuste personne. Tu veux dire que tu me trouves autoritaire ?

— Ton dernier petit ami ne t’a pas accusée de l’être ?

— Je ne suis pas autoritaire.

— Non, bien sûr que non.

— Je ne le suis pas ! Aucune de mes amies ne pense cela de moi.

— Ce sont des femmes.

— Quoi, autoritaire ne signifie pas la même chose pour les hommes et les femmes ?

— Les femmes tentent de mater les hommes avec qui elles sortent.

— Seulement lorsqu’ils se comportent comme des enfants, c’est-à-dire les trois quarts du temps.

— Peut-être parce que les femmes se comportent comme des mères... les trois quarts du temps.

— Est-ce la question proverbiale de la poule et l’œuf ? Et quel est le rapport avec Wade ? Et pourquoi as-tu reniflé une paire de bottes ?

— L’odeur me rappelle mon enfance.

Juste au moment où j’allais bel et bien m’énerver, il faut qu’il fasse une réflexion de ce genre.

— Tu trouves aussi, n’est-ce pas ? Ces bottes me donnent envie de sauter dans des flaques de boue.

— Difficile de t’imaginer faire ce genre de choses.

— Pourquoi ?

— Tu es toujours vêtue avec tant de soin.

— J’y suis obligée. Si je me promenais habillée de vêtements mal coupés et peu flatteurs, cela nuirait à mes affaires.

Lorsque je suis venue vivre à Portland, j’ai jeté mes infâmes vêtements négligés, résolue à entamer ma nouvelle existence avec un nouveau look.

— J'aimerais te voir dans des vêtements froissés.

— Ce n'est pas très joli à voir.

Il semble sur le point de dire quelque chose, puis son regard glisse sur les bottes que je serre contre moi.

— Alors, elles te conviennent ?

— Oui.

— Trouvons le rayon des accessoires de vélo et filons d'ici.

Fourrure synthétique

— Je suis petit, je le sais, déclare Elroy le catcheur. Les professionnels sont de plus en plus grands, mais c'est la personnalité qui compte, le caractère.

— Mmm... hum..., dis-je dans un murmure qui n'engage à rien.

Une de mes dents me fait une impression bizarre, ce qui me préoccupe bien davantage.

Ces derniers temps, j'ai tendance à serrer les mâchoires dès que je suis en proie au stress. Peut-être suis-je en train de détériorer mes dents et je m'en inquiète. J'ai bien sûr envisagé d'interroger Scott sur le sujet, mais il voudra examiner l'intérieur de ma bouche, découvrira toutes sortes de problèmes nécessitant des soins, et je finirai par subir dévitalisations, couronnes, arrachage de dents, roulette, etc.

Elroy a pris place sur le futon de mon salon. Le chèque avec lequel il m'a réglé son dernier costume a été refusé. Lors de notre entretien téléphonique, il a réussi à me persuader d'accepter qu'il passe me payer ce pantalon, plus un nouveau, par une combinaison d'espèces et de baratin.

Le catch au niveau local ne paie presque rien — vingt dollars par soirée peut-être. Elroy gagne de quoi vivre grâce à un job de videur dans un club de strip-tease. Ses muscles massifs et les rictus de mise sur le ring l'aident à intimider les ivrognes.

Il gagne aussi quelques dollars par-ci par-là en tant que voyant, et c'est ce « don » qu'il met à contribution pour me payer.

— Les gens aiment les champions inattendus. Ils aiment le petit mec qui se bat comme un pitbull. Ils aiment voir les géants tomber. Cela leur donne un sentiment de puissance, comme s'ils pouvaient tenir tête à n'importe qui.

— Je comprends.

Enfin, je suppose. Je ne comprends pas vraiment pourquoi les hommes regardent des matchs de catch. Les femmes, si, bien sûr : belle opportunité de lorgner des mecs quasi nus.

— C'est pourquoi je me suis baptisé le Bulldog. Petit, costaud et puissant.

Je hausse les sourcils et acquiesce, comme si je venais d'avoir une révélation. Elroy a les cheveux ondulés tombant sur les épaules, d'un blond décoloré, et arbore un teint tenant du coup de soleil permanent. Le costume qu'il m'a demandé de lui confectionner se compose d'un collier de chien en cuir noir clouté et d'un pantalon en fourrure synthétique couleur fauve, avec un petit bout de queue sur les fesses. Je trouve que ça ressemble à une plaisanterie, mais c'est ce qu'il m'a

commandé.

— Mais ce passage où tu lèves la patte, comme si tu allais faire pipi sur ton adversaire, est-il nécessaire ?

Ce geste est devenu sa griffe, et les jeunes garçons du public trouvent cela hilarant.

— C'est symbolique. Tu sais. Une métaphore.

Je me sens vaguement insultée qu'un costume réalisé par mes soins serve un tel comportement, et me félicite que les matchs soient considérés comme des divertissements familiaux. Sinon, Elroy m'aurait peut-être demandé d'attacher un zizi de chien rouge à son pantalon, muni d'un de ces petits réservoirs en caoutchouc en forme de poire. Il possède assez de classe pour ça.

Pourtant, au fond, c'est un type bien, honnête et jovial. Impossible de souhaiter à son projet de vainqueur surprise autre chose que le succès.

— J'ai un rendez-vous dans une heure, dis-je. On devrait peut-être commencer ?

— D'accord. On peut fermer les rideaux ?

Je me lève pour tirer les minces rideaux vert pâle. La lumière baisse à peine mais l'atmosphère de la pièce se fait plus intime. L'idée me traverse l'esprit que je ne connais pas Elroy si bien que ça : il ne va pas me sauter dessus quand même ? Dans une bagarre contre lui, je n'ai pas une chance.

— Tu as une bougie ?

J'en prends une sur l'étagère, la pose sur la table basse, et l'allume.

— Ça ira ?

— Oui. Viens t'asseoir près de moi.

Je prends place avec précaution à l'autre bout du futon.

Il frotte ses mains contre ses cuisses, puis presse les paumes l'une contre l'autre et ferme les yeux en respirant lentement. Les secondes s'écoulent.

Il rouvre les yeux et me fixe.

— Donne-moi tes mains.

Il semble se prendre au sérieux, ce qui est rassurant. S'il a l'intention de me sauter dessus, il est meilleur acteur que sur un ring. Je lui tends mes mains.

— Que veux-tu savoir ? demande-t-il.

Je ris d'un rire nerveux.

— Oh, tu sais, les trucs habituels. Les affaires de cœur, le travail...

Il presse mes doigts, fermant de nouveau les yeux.

— Je vois des hommes autour de toi. Ils sont attirés par toi. Mais seulement l'un d'entre eux est celui qu'il te faut.

— Lequel est-ce ?

— Je ne peux pas dire.

— Ai-je une relation avec lui ?

— Il est proche, très proche.

— Proche comment ? dis-je, suspicieuse.

— Très proche.

Ouais, c'est d'un précis.

— Quoi d'autre à son sujet ?

— Il est mince et athlétique, à peu près de ton âge. Il te trouve belle.

Elroy ouvre les yeux. Son regard se fait un peu trop lourd pour mon goût.

— Il te traitera bien. Tu penses peut-être qu'il n'est pas du tout celui qu'il te faut, mais c'est le contraire.

— Qu'est-ce qui m'empêche de voir qu'il est celui qu'il me faut ?

Elroy ne parle quand même pas de lui ?

— L'opinion des autres. Ou ta peur de l'opinion des autres. Tu dois écouter ton cœur, pas ta tête.

Je mourrais de honte d'être vue au bras d'Elroy. Il doit parler de lui — je ne connais personne d'autre avec qui j'aurais honte d'être vue. Je commence à flairer l'arnaque. Don de voyance, mon œil !

— Et mon activité professionnelle ?

Peut-être va-t-il me donner un conseil utile.

Il ferme de nouveau les yeux.

— Elle continuera de prospérer. Peut-être trop. Un événement va se produire qui t'obligera à rééquilibrer ta vie lorsque tu auras trop de travail.

— J'ai besoin d'un maximum de travail.

Qu'est-ce que c'est que ce ramassis de platitudes ? Sa prédiction pourrait s'appliquer à n'importe qui.

Soudain, il presse mes doigts, avec force, et ouvre les yeux.

— Ouah, je viens d'avoir un flash !

— Montrant quoi ?

Il secoue la tête.

— Cela ne m'est arrivé que deux ou trois fois auparavant.

— De quoi s'agit-il ?

— Une force négative.

— Oh ! Super !

— Non, ne t'inquiète pas. Ce n'est pas bon, mais ça ira. Cela fait partie intégrante du processus, tu sais. Il faut apprendre. Or, lorsqu'on ne connaît que le bonheur, on n'apprend rien.

L'idée m'effleure qu'Elroy et Cassie formeraient un beau couple.

— Lorsque l'événement se sera produit, tu y verras plus clair.

— Merveilleux.

— Tu es prise samedi ?

J'ôte mes mains des siennes.

— Désolée. Je travaille.

Slip kangourou

Je déplace ma pièce sur le plateau de backgammon et souris d'un air malicieux, jetant à Wade un regard charmeur.

— Quoi ?

— Je pensais à ce que mes amis diront lorsque je leur expliquerai que la régurgitation du hibou faisait partie de mon rendez-vous avec toi.

— Je croyais que tu avais trouvé ça intéressant.

Mon Dieu, ce garçon a besoin d'être rassuré à tout bout de champ.

— Tout à fait. C'est fascinant, tous ces petits os et dents nichés dans une balle de poils. Mais il s'agit d'une activité peu habituelle lors d'un rendez-vous, randonner en bottes et étudier les régurgitations d'un hibou.

— Mais cela t'a plu ? Tu n'as pas eu trop froid ?

J'ai eu froid, bien plus que je ne l'ai montré. Mais si je l'avoue, il va courir se terrer dans un coin sombre. En ce moment encore, assise sur le sol de son petit appartement, mon pantalon moite d'humidité colle à ma peau. Les bottes se sont révélées aussi imperméables que promis, mais rien n'a pu empêcher la pluie qui tombait en rafales de cingler mes jambes.

— C'était super.

Petit miracle, j'ai réussi à faire en sorte qu'il m'emmène chez lui. Il semble à la fois heureux et inquiet de ma présence dans son repaire.

Le silence s'éternise. Son chien Mooch, étendu un peu plus loin, puant la fourrure mouillée, s'étire et soupire. Nous tournons tous deux le regard vers lui, reconnaissants de la distraction.

— A ton tour, dis-je.

Il s'agit de mon rendez-vous numéro cinq avec Monsieur Vie sauvage, et je n'ai même pas eu droit à un tout petit baiser. Lors de notre visite au zoo — rendez-vous numéro quatre — je lui ai pris le bras en manière d'encouragement, mais sans résultat. Il a eu l'air de se demander de quel problème je souffrais pour être incapable de marcher seule.

Et il n'a jamais fait la moindre allusion aux rapports sexuels, pas même lorsque passant devant l'enclos de l'éléphant, nous avons vu s'agiter le pénis le plus monstrueux qu'on puisse trouver hors de l'océan. Un organe énorme, d'une taille assez effrayante pour inviter au minimum à un échange de regards stupéfaits.

Ou effarés.

Ou amusés.

Mais... rien.

Comment peut-on rester sans voix devant une telle vision ?

Bien entendu, moi, je n'ai pas pu.

— Je parie que, à la vue d'un truc pareil, les femelles s'enfuient afin d'avoir la vie sauve, ai-je dit.

Il m'a regardée et mon visage s'est empourpré. J'ai eu l'impression d'être aussi distinguée qu'une danseuse aux seins nus.

J'étais sur le point de m'excuser et de courir me terrer aux toilettes lorsqu'il a pris la parole.

— Le pénis d'un éléphant est capable de mouvements indépendants. Il est muni de muscles pour que l'éléphant mâle puisse trouver le vagin.

— Beurk, dis-je, profondément révoltée.

L'image ne me plaisait pas.

— Quant au clitoris de la femelle, il peut atteindre quarante centimètres de longueur, et produire une érection.

— Je parie que les hommes aimeraient que ce soit aussi le cas pour les femmes... cela leur éviterait pas mal de tracas.

Il m'a adressé un regard légèrement éberlué, avant de rire. D'un rire qui semblait forcé.

— Tu dois avoir appris des tas de choses bizarres concernant les animaux durant tes études.

J'ai éprouvé une fois de plus la sensation d'avoir laissé transparaître ma vulgarité.

— Au royaume animal, les organes sexuels présentent une variété remarquable, a-t-il poursuivi. L'opossum, par exemple, possède un pénis fourchu...

— Ne m'en dis pas plus !

La conversation n'avait été d'aucun secours à ma libido.

* * *

Maintenant, j'observe Wade de l'autre côté de la table basse sur laquelle nous jouons au backgammon. Souffre-t-il d'une timidité telle que je doive faire le premier pas ? Il semble me trouver plutôt à son goût. Il ne cesse de m'inviter à sortir. Alors, où est le problème ?

Cessons de tourner autour du pot.

Je contourne la table basse à quatre pattes, me mouvant avec lenteur, fixant Wade dans les yeux comme si je traquais un chat.

Il écarquille les prunelles et se penche en arrière au fur et à mesure que j'approche.

Je ne m'arrête que lorsque mon visage se trouve à quelques centimètres du sien, sans cesser de le fixer. Il cille, bat des paupières. Je franchis les derniers centimètres qui nous séparent et pose mes lèvres sur les siennes.

Comme il ne se recule pas, je laisse mes lèvres là où elles sont et effleure sa lèvre inférieure de la pointe de ma langue.

Enfin, sa main se lève et ses doigts survolent mes cheveux. Il tremble.

Il se penche en avant, m'obligeant à me redresser sur mes genoux, m'enlace et le baiser devient plus profond.

Victoire !

La gestion du baiser m'absorbe tant que je ne ressens rien. Mon problème habituel : focalisée

sur ce qui se passe dans ma tête, je suis incapable de me laisser aller.

Mais dans ce cas précis, il est de toute façon préférable que je contrôle mes sens. Un faux pas et il va reculer. Qu'il gagne confiance en lui est plus important. Pour mon plaisir, on verra plus tard.

N'est-ce pas ?

Son baiser est si mouillé que je m'efforce de repousser l'image d'un énorme animal inondant de bave mes lèvres et mon menton.

J'enserme son visage entre mes mains et le repousse avec douceur. Reprenant la direction des opérations, je picore ses lèvres et sa peau de petits baisers secs, bouche fermée. Lorsqu'il s'immobilise de la façon souhaitée, je fais descendre les baisers sur son cou et tire d'un doigt sur l'encolure de son sweat-shirt afin d'augmenter d'un centimètre carré la surface de peau à bécoter.

Ses mains volettent au-dessus de mes hanches, se posant avec hésitation.

Je le repousse, le forçant à s'étendre sur la moquette. Sa tête heurte la patte arrière de Mooch. Le chien se réveille en sursaut, relève la tête et nous jette un regard outré.

Comme Wade n'émet aucune protestation, je prends son silence comme une invitation à continuer. Je glisse ma main sous son sweat-shirt et découvre qu'il porte un T-shirt dessous. J'arrache le T-shirt de son pantalon, puis glisse ma main sur son ventre nu et remonte vers son torse.

Sa peau est froide, et attendrie par le surplus de graisse. Tant qu'il était habillé, je n'avais pas remarqué à quel point il n'était pas au top de sa forme physique. Je remonte T-shirt et sweat-shirt sur ses mamelons duveteux et lui caresse l'épaule : elle est bâtie de façon aussi délicate qu'une aile de poulet. Je presse ses épaules et mes doigts s'enfoncent dans une chair froide évoquant la pâte à modeler.

Où est passé l'homme viril de mes rêves, mon Monsieur Vie sauvage ? Je suis face à un Marshmallow citadin géant !

C'est pourtant un type sympa. Je suis certaine que sous cette apparence se cache un animal sauvage. Je me penche pour embrasser son torse et sème des baisers en direction de son nombril. Je risque un doigt à l'intérieur, pour en vérifier l'état de propreté et, en tâtant la boule durcie de peaux mortes, suis heureuse de l'avoir fait.

Pourquoi les hommes ne se lavent-ils pas le nombril ? Pourquoi ?

A aucun prix ma langue ne s'insérera là-dedans, c'est certain. Et repêcher la boule pour la jeter serait impoli. Je me déplace, embrasse le flanc de son ventre mou et mes mains s'attaquent au déboutonnage de son pantalon.

Je défais bouton et fermeture Eclair, puis lève les yeux pour le regarder tout en écartant le pantalon. Il garde les yeux fermés et reste étendu, comme une vierge.

Ce qui fait naître dans mon esprit une idée malvenue.

Il n'est pas *vierge* tout de même ? A trente-six ans ? Ce n'est pas possible. J'ai connu des mecs peu bavards, insignifiants, qui pour la plupart étaient, sous leurs extérieurs placides, des bêtes sexuelles enragées. Les femmes ne se jetaient pas sur eux, mais lorsqu'ils en tenaient une entre leurs mains, ils se déchaînaient et se montraient sacrément plus innovants, enthousiastes et attentifs que les mecs séduisants qui se voyaient offrir leur plaisir sur un plateau.

Wade est un garçon sympathique au physique correct. Impossible qu'au moins une femme ne l'ait pas laissé abuser de son corps.

— Hannah, dit-il, la voix tremblante.

A travers son slip kangourou, je le caresse comme s'il s'agissait d'un petit animal. Ça n'a pas l'air de lui faire grand effet.

— Oui ?

Je répète dans ma tête ce que je vais dire pour le rassurer. « Ce n'est rien », « Cela arrive à tout le monde », « Non, ça ne m'ennuie pas », « Ne t'inquiète pas, j'aime te caresser », « Détends-toi. »...

— Il faut que je te dise quelque chose.

Ma main se fige. Oh mon Dieu. Il a une MST.

Il prend une inspiration tremblante.

— C'est ma première fois...

Non ! Il est *vraiment* puceau ? Que fait-on d'un puceau ? Je vais devoir me montrer encore plus rassurante que jusqu'à maintenant.

Je tente de m'exprimer avec nonchalance.

— Vraiment ? Jusqu'où es-tu déjà allé avec une femme ?

Un gargouillement s'échappe du fond de sa gorge, un son qui évoque un rire hystérique.

— Avec une *femme* ? Un baiser, c'est tout.

Je fronce les sourcils, me redresse et le fixe, la main oubliée sur ses parties intimes. Il me regarde, puis recommence à fixer le plafond. L'étrange façon dont il a accentué les mots « avec une femme » me frappe.

— Personne ne t'a jamais touché comme je l'ai fait ?

J'ai besoin de clarifier la situation. Je voudrais ôter ma main de son pantalon mais, au cas où mes soupçons se révéleraient faux, je ne voudrais pas qu'il se sente rejeté.

— C'est la première fois que je suis... intime... avec une femme. Jusqu'à maintenant, il n'y a eu que des hommes.

J'arrache ma main de son slip, soudain en proie au besoin urgent de bondir vers la sortie.

— Ne t'inquiète pas, je n'ai pas le sida ni rien, lance-t-il d'un ton sarcastique, se remettant en position assise pour enfin me regarder dans les yeux.

— Pourquoi ? dis-je d'une voix rauque.

L'information intègre mon cerveau avec lenteur. Je réalise que je me suis jetée à la tête d'un gay.

En plus de la gêne de me sentir idiote au point de ne pas l'avoir compris par moi-même, je me sens soudain tout sauf féminine. Si un mec gay me drague, c'est que je dois dégager quelque chose de masculin. J'ai envie de pleurer.

— Pourquoi as-tu répondu à mon annonce ?

Son sarcasme laisse place à une résignation emplie de tristesse.

— Une nouvelle ville, un nouveau boulot. J'ai cru à une nouvelle existence...

J'ai envie de le frapper. Il ne peut pas modifier ses préférences sexuelles en un clin d'œil — c'est un biologiste ! Il devrait le savoir !

Et il s'est montré assez égoïste pour m'entraîner dans cette expérience.

— J'ai toujours trouvé les femmes belles. Alors j'ai voulu tenter le coup. Je voulais savoir comment c'était de vivre comme tout le monde.

— Quelle chance pour moi de t'avoir servi de cobaye.

Je ne me sens pas d'humeur à me montrer sympathique.

— Tu me plais vraiment. Tu es intelligente, sûre de toi. J'aurais souhaité que ça marche.

Il glisse un regard en direction de son entrejambe.

— ... mais ça n'a pas marché.

— Mais pourquoi moi ?

Je me fiche des difficultés qu'il traverse, je suis trop occupée à chercher un sens à cet univers où les relations hommes-femmes se retrouvent soudain sens dessus dessous.

— Ai-je une apparence masculine ? dis-je dans un gémissement.

— J'ignore pourquoi toi.

Il hausse les épaules.

— Tu me plais, c'est tout. J'ai pensé qu'ensemble nous allions nous amuser. Nous nous sommes bien amusés, n'est-ce pas ?

— J'imagine.

On peut appeler ça comme ça. J'ai erré sous la pluie et observé des régurgitations de hibou, pour ce résultat ?

— Nous pouvons quand même rester amis, non ? Je suis désolé si je t'ai blessée. Tu n'es pas en cause. Je continue de souhaiter faire des choses avec toi.

Lèvres entrouvertes, je le fixe avec incrédulité. Il m'adresse le même discours que celui que j'ai servi à des hommes par le passé. Et *je suis* en cause — il m'a choisie moi, après tout — et, non, je ne veux pas être son amie. Je réalise soudain que la seule chose qui m'a poussée à m'accrocher si longtemps à lui, c'est le défi représenté par sa passivité.

Sans ce défi, il n'était qu'un mec ennuyeux, paumé, maître d'un chien sympa.

Je me lève pour prendre mon manteau. Mes mouvements semblent à des milliers de kilomètres de moi-même.

— Il faut que j'y réfléchisse, dis-je — pur mensonge. Je te tiens au courant.

— Tu n'es pas en colère après moi, n'est-ce pas ?

— Je suis surprise, c'est tout. Je te rappelle, d'accord ?

Je suis incapable de faire davantage. Il faut *vraiment* que je sorte d'ici.

— D'accord. Appelle-moi.

— Oui, c'est ça.

Chaussures de marche

— Au moins, tu sais maintenant pourquoi il se montrait si hésitant, déclare Louise.

Entamant notre petit tour dominical, nous traversons la rue qui sépare ma maison de Laurelhurst Park. A cette extrémité, là où nous vivons, nous les pauvres, le parc est boisé de pins. Quelques dizaines de mètres plus loin s'alignent de vastes demeures anciennes hors de prix, aux jardins entretenus avec soin.

— Oui, il n'avait pas la moindre idée du comportement qu'on attendait de lui en tant qu'hétérosexuel. Je devrais trouver ça drôle, j'imagine... Comme il a dû s'angoisser, la totalité du temps, à l'idée de se trahir, dis-je.

Mais je continue de ne pas trouver ça drôle.

— Et pas étonnant qu'il m'ait décoché ce regard bizarre lorsque j'ai émis ce commentaire à propos du clitoris de l'éléphante... Il n'avait pas la moindre idée de ce dont je parlais.

— Es-tu toujours aussi bouleversée ? Je veux dire... ça va ? Ton ego a dû en prendre un coup.

— J'ai mis au point une thérapie personnelle, dis-je avec un sourire.

— Comment ça ? demande-t-elle, curieuse.

— J'ai fabriqué une poupée Wade Vaudou.

— Quoi ?

— Wade Vaudou, dis-je de nouveau. J'ai fabriqué une petite poupée et l'ai habillée comme lui. Puis je l'ai suspendue au bout d'un fil à la fenêtre de mon atelier de couture. Wade Vaudou vole au gré des courants d'air, comme un cadavre qui se contorsionnerait au bout d'un nœud coulant.

— Et ça t'aide ?

— Eh bien, un jour en passant dans le centre-ville, j'ai eu la brillante idée d'entrer dans un magasin de jouets et de chercher un lance-pierre. Je n'ai pas réussi à en trouver, mais j'ai trouvé un fabuleux pistolet à élastiques.

— Ne me dis rien.

— Ouais. Chaque fois que la pensée de la petite expérience de Wade concernant son orientation sexuelle m'énerve, je m'assieds par terre avec mon pistolet et je lui tire dessus.

— J'adore.

— C'est très thérapeutique. Je produis les cris moi-même, ce que Cassie juge un peu perturbant. La nuit, je suis obligée de crier en silence pour ne pas la gêner.

Nous empruntons l'une des rues pavées qui serpentent à travers les pentes de pelouses vertes du parc.

— Vas-tu laisser tomber les sites internet ? demande-t-elle.

Elle parle comme une maman moraliste. Mais il est difficile de prendre au sérieux quelqu'un qui arbore des taches de rousseur et des cheveux bouclés.

— Je ne sais pas. L'expérience ne recelait aucun danger. C'était bizarre. C'est tout.

Je ne tiens pas à admettre que mon plan pour trouver un mec est un échec.

— As-tu reçu des propositions de rendez-vous ? dis-je.

— Je n'ai répondu à aucun de mes e-mails, répond-elle d'un ton calme.

— Louise !

Qu'est-ce qui cloche chez mes amis ?

— Ça ne me paraît pas juste de répondre.

— Juste pour qui ?

— Pour eux. Puisque je ne suis pas vraiment intéressée. Bon, je sais que je vais avoir droit à un long discours sur le sujet mais... je m'intéresse plus ou moins à Derek.

— Le divorcé ? Oh, Louise. Dis-moi que ce n'est pas vrai.

— Je sais, je sais. Je sais tout ce qu'il y a à savoir concernant les hommes en convalescence de rupture, divorce, etc. Mais parler avec lui est si facile. Nous avons de nouveau dîné ensemble vendredi...

— Louise !

— Je sais ! Ce n'est pas bien. Mais c'était en toute amitié, je le jure.

— Tu sais que ce n'est pas une bonne idée.

— Je sais.

— Mais tu vas le faire de toute façon.

— Notre relation est une relation amicale, rien de plus.

Parvenues à l'autre bout, nous quittons le parc et traversons la rue, nous enfonçant dans le quartier de Laurelhurst. J'aime imaginer dans quelle maison je vivrais si j'en avais les moyens.

— Montre-t-il pour toi un intérêt autre qu'amical ?

— Je ne sais pas. Difficile à dire.

Elle s'anime en évoquant le sujet, et interprète probablement ma question comme un signe qu'après tout, je ne vois pas d'inconvénient à cette relation.

— Parfois, j'ai l'impression que oui. Mais tous mes collègues masculins sont des psys, ce qui d'une certaine façon fait que leur comportement est assez féminin. Ils aiment parler, je veux dire parler de relations humaines, pas de sport ou de gadgets. Rien à voir avec le mec basique qui bosse dans l'informatique ou les affaires. Alors je ne parviens pas à déterminer s'il s'ouvre à moi plus qu'il ne le ferait avec une autre femme.

— Qui a suggéré d'aller dîner ?

— Tous les deux. A moins que ce ne soit lui. Cela s'est produit, c'est tout. Nous quittons le boulot au même moment et, en nous dirigeant vers la sortie, nous avons parlé de ce nouveau restaurant chinois, quelques rues plus loin, et avons décidé de le tester.

Elle me jette un coup d'œil.

— Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas.

Je ne sais vraiment pas. Qui peut être sûr que ça ne marchera pas ? Si ça ne marche pas, elle le découvrira par elle-même bien assez tôt, et je pourrai lui sortir : « Je te l'avais bien dit. »

— Fais attention, dis-je.

— Je sais !

— Peut-être devrais-tu rencontrer quelques-uns des hommes qui t'ont écrit. Cela t'empêcherait de trop te concentrer sur Derek.

— Oui, peut-être.

Je sais qu'elle n'en fera rien.

— Cassie non plus n'est sortie avec personne, dois-je avouer.

Mes amis sont un ramassis de lâches.

— Sais-tu si Scott est sorti avec quelqu'un ?

— Oui, hier soir, répond-elle en me jetant un coup d'œil.

— Tu plaisantes !

— Une fille qui vient juste d'obtenir son diplôme de droit et d'entrer dans le bureau du procureur du comté de Clackamas. D'après lui, elle est vraiment très intelligente.

— Vraiment ?

Ma surprise laisse place à un autre sentiment, vaguement inconfortable. Un diplôme de droit. Hum.

— Elle est jolie ?

— Il le dit. Elle est presque aussi grande que lui. Il dit que c'est sympa de pouvoir regarder une femme dans les yeux pour changer.

Je ne lui arrive qu'au menton. Non que ça ait une importance quelconque.

— Elle lui plaît ?

— Il dit qu'il est encore trop tôt pour le dire. Appelle-le, il te racontera tout. Nous avons été interrompus par son bipeur.

— Hmm.

Pour une raison inconnue, la nouvelle me déprime.

— Oui, je vais l'appeler.

J'ai décroché un gay paumé, et Scott décroche une belle avocate. Je devrais me sentir heureuse pour lui. Au lieu de quoi, je suis jalouse. Et je crois que je sais pourquoi. Les sites internet sont *mon* idée : je mérite d'être la première à rencontrer mon partenaire idéal !

J'espère que son histoire avec l'avocate va tourner court. D'ailleurs, elle est probablement trop autoritaire pour lui. Toujours à tarabuster les gens. Je n'ai pas à m'inquiéter.

Lin brodé

— Comment élimine-t-on cette petite image ?

— Avec la touche PIP, papa. Elle signifie « picture in picture », image dans l'image.

Papa tripote la télécommande et tente de faire disparaître le carré incrusté dans le coin en bas à droite de l'écran.

La télé devient muette, puis le son revient, faisant un boucan de tous les diables.

— Laisse, je vais le faire !

Je m'empare de la télécommande et rétablis la normalité.

— Pourquoi faut-il qu'ils rendent les choses si compliquées. A quoi servent toutes ces touches, d'ailleurs ? « Apprendre ». A quoi sert une touche « apprendre » ?

— Tu diriges la télécommande en direction de ton crâne, tu appuies, et soudain tout s'explique !

— Ha, ha, très drôle.

Je me lève pour aller aider maman dans la cuisine. L'arôme du rôti de porc assaisonné de romarin qui cuit au four me fait monter l'eau à la bouche. Des pommes attendent d'être pelées et coupées pour être transformées en compote. Je m'empare d'un couteau et me mets au travail tandis que maman entreprend de mélanger les ingrédients nécessaires à la préparation des biscuits.

La maison est une ferme de 1930 de deux étages, dans un quartier d'un millésime bien plus récent. Rien ne subsiste de la ferme d'origine, le terrain ayant été aménagé bien avant que mes parents ne l'achètent. Son allure ancienne avait plu à maman, et depuis toutes ces années papa a consacré tout son temps à effectuer des réparations, jurant : « La prochaine fois, nous achèterons une maison neuve. » Longtemps la menace m'a effrayée. Je croyais que nous allions déménager. Mais j'avais fini par m'y habituer et comprendre qu'il n'avait aucune intention de partir.

Le jardin, devant comme derrière, est peuplé de mangeoires pour les oiseaux et réservoirs d'eau, et maman prend grand soin de ses bosquets de roses. Au fond, papa a construit un atelier pour ses « travaux », mais qui semble plutôt servir à entasser son fourbi hors de la vue de maman.

Lorsque maman ne jardine ni ne nourrit papa, elle travaille bénévolement à la bibliothèque, deux fois par semaine. Elle adore les romans grand public, et pendant que papa regarde les matchs à la télévision, le volume assez fort pour faire vibrer les tympans, elle se réfugie dans son propre univers. Je crois que toutes ces années consacrées à enseigner à des élèves de CE2 l'ont entraînée à s'abstraire de la réalité sur commande.

Tout bien considéré, je me dis que j'ai beaucoup de chance, niveau parents. Ils ne sont ni sophistiqués ni riches, mais gentils et aimants, et vivent toujours ensemble, malgré des disputes occasionnelles dont, Dieu merci, je ne suis plus témoin puisque je ne vis plus là.

— As-tu rencontré des garçons sympathiques ? demande maman.

— Personne pour le moment.

Je lui ai fait part du dénouement inattendu de ma relation avec Wade.

— Je ne peux m'empêcher de penser à ce biologiste. Ce pauvre garçon paumé.

Je fronce les sourcils.

— Pauvre garçon paumé ? Et moi ? C'est pour moi que tu devrais te sentir désolée.

Elle repousse mes paroles d'un geste.

— Tu es forte, tu t'es toujours remise de tout. Mais ce pauvre garçon. Comme il doit être malheureux. Vas-tu rester en contact avec lui, rester son amie ?

— Non ! Seigneur, maman, pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— On dirait qu'il aurait bien besoin d'une amie.

— Il n'aurait pas dû me mentir, mais me prévenir d'office de quoi il retournait.

— Pauvre garçon.

— Je n'ai rien fait de mal.

C'est moi la victime, non ? Et elle me culpabilise.

— Je ne veux pas de lui comme ami. Nous avons trop peu en commun.

— Alors pourquoi es-tu sortie avec lui ? Tu devrais sortir avec des hommes pour qui tu éprouves de l'amitié. La passion ne dure pas, tu sais. Quand elle disparaît, l'amitié est indispensable.

— As-tu l'impression qu'il y a de l'amitié entre papa et toi ?

Elle dispose la pâte à biscuit en petits monticules sur une plaque.

— Nous apprécions notre compagnie mutuelle, nous nous connaissons bien.

— Maman ?

Compagnie mutuelle ? Bien se connaître ?

Elle sourit. D'un sourire un peu triste, je trouve.

— Choisis un homme avec qui tu peux parler.

— Toi et papa, vous vous aimez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que j'aime ton père. Mais il n'est pas très porté sur la conversation.

J'ajoute de l'eau et du sucre au plat de pommes coupées et le pose sur le feu, ma vision idyllique du couple parental ébranlée.

Je n'ai pas envie de connaître la liste des déceptions dont ma mère a souffert dans son mariage. Je veux croire à un couple heureux et comblé, et je veux croire que le même destin m'attend, lorsque j'aurai trouvé l'homme qui me convient.

Surtout, je n'aime pas me dire que, pendant tout ce temps passé à lire des romans de Jackie Collins, maman souhaitait en secret que papa éteigne la télévision et lui parle. Depuis combien de temps maman est-elle en proie à un ardent désir d'autre chose ?

Lorsqu'on gratte la surface, existe-t-il des mariages heureux ?

Peut-être devrais-je choisir de rester célibataire, et sans enfants.

Mais non, cela ne m'attire pas non plus. Je n'imagine que trop bien un avenir rempli, jour après jour, de retouches sans fin, de milliers de pantalons à ourler, de robes de demoiselles d'honneur à réaliser, de housses de coussins à confectionner.

Je vais peut-être passer les cinquante prochaines années dans un appartement encombré de vêtements appartenant à d'autres, sans jamais gagner plus que de quoi assurer ma subsistance, jamais

progresser assez pour acheter une maison ou prendre de vraies vacances. Avec l'âge, mes doigts vont devenir perclus d'arthrite, incapables de coudre, puis je finirai par mourir, vieille femme oubliée dont personne ne pleure l'absence.

Argh. Existe-t-il pensée plus déprimante ? Au moins, dotée d'un mari, j'aurais quelqu'un contre qui maugréer, quelqu'un à blâmer pour mes problèmes.

J'étends la nappe de lin brodée à la main sur la table et dispose le couvert, avant de regagner la salle à manger et m'écrouler sur le canapé. Papa regarde un tournoi de golf, ce qui est le moins agressif, niveau son, en matière de sport télévisé. Même les commentateurs parlent d'une voix étouffée.

Papa et moi restons assis en silence, à observer des types bedonnants aux vêtements informes.

— Papa.

— Hmm ? grogne-t-il, sans détourner les yeux de l'écran.

— Si tu devais me donner un conseil concernant le genre d'homme à épouser, ce serait lequel ?

— Quoi ?

— Papa, hello ? dis-je en agitant les bras.

Il détourne enfin le regard de l'écran.

— Je ne sais pas.

— Allez, papa, tu dois bien avoir au moins un sage conseil à donner.

— Je ne suis pas doué pour ces trucs-là.

Je le fixe pour l'empêcher de reporter son regard sur l'écran, et qu'il en dise davantage. Il a de l'expérience, il a travaillé avec quantité de collègues masculins. Il doit avoir accumulé des connaissances.

— Epouse quelqu'un dont tu apprécies la compagnie.

— Ce n'est pas plus important qu'il ait un bon boulot ?

Papa hausse les épaules.

— Non. Quelqu'un avec qui tu aimes passer le temps. C'est le principal. Je ne sais pas quoi te dire d'autre.

J'imagine que ces paroles recèlent une certaine vérité. Après tout, si on n'apprécie pas le temps passé en compagnie d'une personne, pourquoi l'épouser ? D'un autre côté, lorsqu'on est amoureuse, même d'un toquard qui ne nous apportera que des ennuis, on doit avoir l'impression que sa compagnie est un plaisir. Au moins, qu'il ait un bon boulot serait une consolation, me dis-je.

— Pourquoi penses-tu que maman est tombée amoureuse de toi ?

Il cligne des yeux, puis son regard se fait vague tandis qu'il fouille dans sa mémoire. Il fronce les sourcils, tentant de trouver une réponse.

— Je ne sais pas trop, dit-il enfin. J'ai juste eu de la chance, je suppose.

— Pourquoi es-tu tombé amoureux d'elle ?

L'expression de son visage s'adoucit.

— C'était la fille la plus jolie, la plus adorable, la plus intelligente que j'aie jamais rencontrée.

Il fixe de nouveau le vide un long moment, puis le froncement de sourcils réapparaît.

— Pourquoi *est-elle* tombée amoureuse de moi ?

Brocart en polyester assorti de jarretières

Après une longue journée, je me trouve maintenant coincée dans la circulation entre Hillsboro et Beaverton, deux banlieues célèbres pour leurs embouteillages infernaux. Les voitures roulent au pas, moteur au point mort, et il faut compter une moyenne de trois cycles avant de franchir un feu aux intersections.

Depuis 8 h 30 ce matin, je brûle du sans-plomb, de Vancouver à Wilsonville, depuis le centre-ville à sa périphérie. C'est l'une de ces journées où aucun de mes clients n'habite dans le même périmètre, et c'était le seul jour où tous pouvaient me faire une petite place dans leur emploi du temps.

Au moins trois mille dollars de vêtements sont suspendus à la tringle au-dessus de mon siège arrière. Des épingles indiquent les endroits où les manches des vestes doivent être raccourcies, les baleines des corsets insérées, les ourlets remontés. On m'a confié un pantalon de laine et une veste de cuir en quête de doublure. Une femme m'a remis un tailleur de créateur en me demandant de démonter veste et jupe et de confectionner un pantalon avec. Le tissu lui plaît. Chez une autre, j'ai pris livraison d'une fragile cape d'opéra de velours noir de 1920 dont je dois faire une copie.

Le travail exigé en sa totalité ne me demandera pas plus d'une semaine, même en comptant les visites aux magasins de tissu, et ma tendance à remettre les choses au lendemain — activité à laquelle je suis en train de devenir accro. Au fur et à mesure que ma petite entreprise s'épanouit, et que je me sens un tout petit peu plus rassurée concernant ma situation financière, j'ai tendance à gaspiller mon temps. Mauvaise habitude que je vais devoir surveiller.

Pour l'instant, coincée dans les embouteillages, il m'est impossible d'accomplir le moindre travail. Je suis autorisée à rêvasser sans culpabiliser. Mais une fois libre, mon esprit se concentre aussitôt sur ma dent trop sensible au froid et à ma consommation de chocolat. J'ai peur que cela ne trahisse l'existence d'une carie.

Essayant de penser à autre chose, je règle la radio sur la station dédiée aux années 1980, et hurle en chœur avec Cyndi Lauper *Girls just want to have fun*, mais le cœur n'y est pas vraiment.

Les filles veulent juste s'amuser, mais je ne m'amuse pas beaucoup, n'est-ce pas ? Depuis le fiasco de mon histoire avec Wade, je n'ai eu aucun rendez-vous. Pendant quelques jours, me méfiant d'internet, j'ai évité de consulter ma boîte électronique liée aux petites annonces. Lorsque je m'y suis enfin résolue, j'ai découvert plusieurs e-mails désagréables de mecs en colère à qui je n'avais pas

répondu. Dégoûtée du processus dans son ensemble, je n'ai plus consulté cette boîte aux lettres depuis.

La circulation s'éclaircit vaguement. Le soleil de fin d'après-midi commence à décliner et les ombres des immenses sapins s'étirent sur la route. Les phares s'allument un à un pour percer le crépuscule.

J'ai envie d'un homme, je ne demande que ça, et je ne vois aucune solution à l'horizon. Cette fille-là ne s'amuse pas du tout.

A moins que...

Dans l'obscurité morose qui s'étend devant moi se détache soudain une tour en forme de phallus, aux contours soulignés par de minuscules lumières de Noël blanches. Une pancarte lumineuse annonce : The Purple Palace, et en lettres capitales plus petites : MAGASIN POUR ADULTES.

La circulation lente me laisse tout le temps d'observer les lieux. Jamais je n'ai pénétré dans ce genre d'endroit, et j'ai toujours imaginé qu'ils étaient fréquentés par des hommes d'âge mûr. J'imagine des box privés dans le fond pour visionner des films, équipés de tout le nécessaire — distributeurs de mouchoirs en papier et sièges en vinyle —, un tableau affichant les noms et numéros de téléphone de services d'escorte et d'innombrables rayons de magazines pornographiques.

Mais j'imagine aussi qu'ils proposent des vibromasseurs et des godemichés.

J'ai eu un vibromasseur une fois ; une copine me l'avait offert pour mes dix-huit ans comme pour faire une — mauvaise — blague. « Tu peux avoir des trucs d'*adulte*, maintenant », avait-elle raillé. Mais à force de l'actionner pour voir comment ça bougeait, le soir même, on l'avait détraqué.

Je l'ai toujours en ma possession parce que je m'accroche à l'idée paranoïaque que, le jour où je le jetterai, la poubelle se renversera. L'objet rose roulera au milieu de la rue, juste au moment où des gamins passeront à bicyclette. Ils le ramasseront et demanderont à quoi ça sert. Ou, pire encore, passera à ce moment-là un mignon petit joggeur qui lui *saura* à quoi ça sert.

J'aimerais en commander un nouveau, mais tout colis qui arrive à notre porte est accueilli avec curiosité par Cassie, et bien qu'il existe de fortes probabilités qu'elle me félicite de m'être procuré un vibromasseur, je supporte mal l'idée qu'elle soit au courant. Je ne tiens pas à discuter de mes petites habitudes sexuelles avec ma coloc.

Quelles habitudes sexuelles, d'ailleurs ? Je ne sais même pas comment ces trucs-là fonctionnent. Enfin, théoriquement... si. Mais dans la pratique...

En tout cas, si je suis condamnée à vivre sans mec, je ne vais pas me priver de plaisir pour autant !

Si ?

Je vais faire comme Charlotte, la coincée de *Sex and the City* qui se lâche avec un lapin rose. J'ai toujours été intriguée par les cris de plaisir qu'elle pousse à l'écran. Tout ça me semble un peu surfait... Mais bon, il n'y a qu'une seule façon de le savoir, c'est d'essayer.

N'est-ce pas ?

Le parking est presque vide. L'intérieur des rares vitrines est tapissé de papier. Il s'agit d'un bâtiment neuf qui pourrait passer pour un magasin d'électronique — ou encore, si on s'attache à la tourelle au sommet, pour une pizzeria ciblant la clientèle enfantine.

Au fur et à mesure que l'intersection approche, les battements de mon cœur s'accélèrent. Vais-je vraiment le faire ?

Je mets mon clignotant et bifurque en me disant que cela fera toujours un véhicule de moins dans cette abominable circulation. Et si je n'achète rien, je pourrai toujours amuser mes amis par le récit de ma visite.

A la porte, une affiche annonce que l'entrée est réservée au plus de vingt et un ans. Je serre mon sac contre moi, me demandant si on va exiger ma carte d'identité.

Je pousse la porte et suis accueillie par un blanc éblouissant. L'éclairage fluorescent se réfléchit sur les murs et le carrelage blancs. Une femme à la silhouette massive trône au centre de la caisse circulaire, plongée dans un livre. Elle lève le regard à mon arrivée et m'accueille d'un sourire.

— Bonjour.

Je réponds à son salut.

— Bonjour.

Pourquoi se sent-elle obligée de me saluer ? Elle devrait pourtant savoir qu'il vaut mieux laisser les clients entrer et sortir du magasin le plus discrètement possible.

— Si je peux vous aider, dites-le-moi.

— D'accord. Merci.

Je me faufile dans l'allée la plus proche. Quelle question lui poser ? « Excusez-moi, pourriez-vous me recommander un bon vibromasseur ? Je désirerais un modèle à la flexibilité modérée, vitesses variables et, par-dessus tout, fiable. Je vais le mettre à rude épreuve et n'ai pas envie qu'il me lâche en route. Conçu pour stimuler le point G ? Eh bien, oui, j'aimerais bien. »

L'allée que j'ai choisie est destinée à l'adepte du bondage qui sommeille en chacun de nous. Liens, menottes et anneaux de cuir, écheveau de polyester et fausse fourrure léopard pendent des murs hérissés de crochets. Je marque un arrêt devant un assortiment de grosses ventouses transparentes munies d'anneaux, à utiliser sous la douche ou dans le bain.

On dirait des accessoires de Spiderman.

Si Louise ou Cassie étaient avec moi, nous serions en train de glousser comme des folles. Mais toute seule...

Je détaille de cette allée et me retrouve au rayon vidéo, dans la section dédiée aux hommes gays. Je choisis une pochette au hasard : *Les Sauvages de la forêt*. Les acteurs arborent une abondante pilosité. Pourquoi Wade ne leur ressemblait-il pas davantage ? Je crois que j'aurais plus apprécié la vidéo !

En haut d'un rayonnage domine un pénis en peluche lavande qui a tout du gros lot d'une fête foraine. A côté, une énorme paire de seins en peluche verte munie d'une lanière pour pouvoir se l'attacher autour du cou.

Je souris et je commence à me détendre un peu. Le Purple Palace est doué du sens de l'humour.

J'erre dans les rayons quand des voix se font entendre. Levant la tête, je découvre un couple d'environ vingt-cinq ans en train d'examiner des lubrifiants.

Deux femmes de mon âge fouillent dans les présentoirs de cartes de vœux coquines. Un autre jeune couple examine la lingerie. Aucun homme présent n'est seul. Pas de personnes d'âge mûr non plus.

Rien n'est comme je l'avais imaginé. Tous les clients potentiels me ressemblent, mais en moins mal à l'aise. Je n'ai aucune raison d'être gênée, pourtant je ne peux me débarrasser du besoin de me faire toute petite. Je me sens comme une fillette sur le point de commettre quelque bêtise.

Je fais un effort pour pousser jusqu'au rayon vibromasseurs, mais ralentis le pas en passant devant les gadgets destinés aux garçons. Mon regard s'arrête sur une curieuse bouche en latex fonctionnant sur piles, équipée de petites pointes de caoutchouc évoquant des centaines de dents. Pas très excitant, tout ça.

Les vibromasseurs font-ils la même impression aux mecs ?

Je poursuis mon chemin. Je passe devant des boules de geisha, et enfin arrive aux

vibromasseurs.

Il y en a d'une taille que je n'ai jamais vue, et pour lesquels je n'imagine pas d'usage possible sur cette terre, à moins d'en placer un près de la porte pour décourager les cambrioleurs. La vue d'une femme brandissant avec confiance l'un de ces monstres suffirait à effrayer n'importe quel homme. Et s'il ne semble pas effrayé, un coup sur la tête suffira à le mettre hors jeu.

J'imagine le gros titre : « *UNE FEMME TERRASSE SON AGRESSEUR AVEC UN VIBROMASSEUR GÉANT !* » Et l'article qui suit. « *La police confirme que les vibromasseurs en silicone constituent de meilleures armes défensives que les pistolets.* »

Je suis presque tentée de me procurer l'un de ces monstres, juste pour rire... Mais le plus abordable coûte quatre-vingt-cinq dollars. Dommage.

Personne au rayon vibromasseurs. Je fais mon choix aussi vite que possible, restant un moment perplexe quant au choix du diamètre. Trop petit, quel intérêt ? Trop gros, inconfortable. D'un geste vif, comme si je risque de me brûler, je finis par sélectionner l'un des modèles les plus sobres, d'un blanc clinique, avec la pointe recourbée, renonçant sans regret aux modèles rose fluo.

La boîte du vibromasseur en main, côté transparent tourné vers moi afin que personne n'en voie le contenu, je me dirige vers la caisse. La vendeuse est toujours présente, mais enregistre maintenant les achats de l'un des couples. Je décide d'attendre leur départ en errant au rayon lingerie.

Des assortiments de corsets bon marché attirent mon regard, certains sont assez jolis, en brocart blanc, le haut bordé d'un ruché. Ils coûtent encore plus cher que le vibromasseur géant. J'examine la façon, et décide que je pourrais en confectionner un moi-même sans me donner trop de mal, à supposer que j'aie jamais l'opportunité de porter un truc pareil.

Je lève les yeux vers la caisse, le couple a disparu. Ainsi que la caissière. Un type boutoné, âgé de vingt-deux ans tout au plus se tient derrière le comptoir, grattant sa peau bourgeonnante.

Oh ! Seigneur. Exactement comme au supermarché. C'est toujours lorsque j'achète une boîte de tampons que la seule caisse disponible est tenue par un adolescent, en duo avec son copain narquois qui emballe les achats.

Mais je me trouve dans un sex-shop. Le job de ce garçon est d'encaisser des gadgets sexuels. Rien d'embarrassant ne devrait se produire, ni gloussement ni sourire en coin. Je m'oblige à marcher jusqu'au comptoir et dépose la boîte, côté Cellophane visible.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ? demande le jeune homme en saisissant la boîte.

— Euh... oui.

Il la retourne entre ses mains.

— C'est un modèle que nous venons juste de recevoir. Nous n'avons encore reçu aucune appréciation à son sujet, mais il s'agit d'une bonne marque.

Il ne peut pas la boucler ? Boucle-la !

Il tire de sous le comptoir un panier rempli de piles de tailles variées.

— Mais nous avons tout de même l'obligation de tester les articles avant de leur laisser franchir le pas de la porte. Ils peuvent se révéler défectueux.

Avec horreur, je le regarde ouvrir la boîte, en extirper mon vibromasseur de ses mains nues qui ont gratté ses boutons, et en ouvrir la base dans laquelle il glisse deux piles AA.

Un couple se place derrière moi.

Le vendeur referme la base du vibromasseur et manipule le bouton de réglage de la vitesse. Petite vitesse, moyenne, haute, rien ne se produit. Il retourne l'objet entre ses mains, le secoue, puis plisse les yeux.

Je m'arrache les mots du fond de la gorge.

— Devrais-je aller en chercher un autre en rayon ?

— Non, attendez une minute.

Il ouvre de nouveau la base, jette un œil aux piles et au couvercle, avant d'éjecter une pile puis de la replacer à l'envers. Cette fois, tout fonctionne et le vibromasseur prend vie en bourdonnant.

— Voilà. Silencieux comme modèle, n'est-ce pas ? Bonne marque, dit-il.

— Mmm, dis-je dans un marmonnement tenant lieu d'assentiment.

J'ai envie de le lui enfoncer dans la gorge. A mes oreilles, le vibromasseur émet le son d'une moto débridée. Le couple derrière moi observe la scène avec intérêt.

Je sors mon argent tandis que le caissier ôte les piles et remplace le vibromasseur dans sa boîte. Je vais être obligée de faire bouillir ce truc afin de le débarrasser de ses microbes.

— Vous voulez une carte fidélité ? demande-t-il pendant que je paie.

— Non !

Je m'empare de mon sac et m'échappe en direction de la porte, évitant le regard du couple.

Je débouche dans le parking éclairé d'une lumière violente. Un parking éclairé et bondé de personnes scandant des slogans.

Des manifestants.

Environ vingt femmes marchent en cercle, brandissant des pancartes :

PAS DE SEX-SHOP PRÈS DE NOS ÉCOLES !

PROTÉGEZ NOS ENFANTS !

VOULEZ-VOUS DE ÇA DANS VOTRE QUARTIER ?

ENFANTS + PORNO = MAUVAISE IDÉE !

La lumière violente provient des vans des chaînes de télévision. Oh mon Dieu, je vais m'évanouir.

J'essaie de passer avec discrétion devant les manifestantes, dont la plupart évoquent des mamans-taxis, celles dont l'existence tourne de façon obsessionnelle autour de leurs enfants. Elles approchent à moins de deux mètres de ma voiture et son logo « Hannah's Custom Sewing » peint sur la porte, de même que mon numéro de mobile.

J'ai presque réussi lorsqu'une lumière m'éblouit et qu'une femme vêtue d'une veste avec le logo d'une chaîne de télévision sur le devant fait irruption devant moi en brandissant un micro.

— En tant qu'habituée du Purple Palace, que pensez-vous du fait qu'il se situe si proche d'une école primaire ? demande-t-elle.

Je tente de nier.

— Une habituée... ?

Ses yeux se posent sur le sac auquel je m'agrippe.

— Pensez-vous que ce magasin constitue un danger pour les enfants ? s'obstine-t-elle.

Je jette des regards désespérés autour de moi.

— Des enfants ?

— A quatre pâtés de maisons de distance se trouve une école. Le Purple Palace ne représente-t-il pas un danger pour eux ? N'encourage-t-il pas la présence de prédateurs sexuels ?

Je fouille à la recherche de mes clés, tentant de masquer mon nom peint sur la portière de ma voiture.

— Je ne pense pas avoir rencontré de prédateur sexuel à l'intérieur.

— Tous les jours, des enfants passent ici pour se rendre à l'école et en revenir.

Incapable de me concentrer, je parviens enfin à introduire ma clé dans la serrure.

— Oui ?

— La situation ne vous alarme pas ?

Maintenant que la liberté est presque à portée de la main, mon courage revient un peu.

— Ce n'est pas comme s'ils étaient autorisés à pénétrer à l'intérieur...

J'ouvre la portière.

— ... et je parie que les gamins voient plus de films pornos dégotés dans la cachette de papa qu'ils n'en verront jamais dans cet endroit.

Je plonge dans ma voiture et claque la porte.

Dire que j'ai enduré tout cela pour un vibromasseur !

Satin blanc

— Je peux utiliser ton fer à repasser ? demande Cassie, debout sur le pas de la porte de mon atelier de couture, sa chemise de travail blanche sur le bras.

— Bien sûr.

Je possède un fer à vapeur professionnel, et une solide planche à repasser que je ne replie jamais. J'apprécie que Cassie me demande la permission : un jour elle ne l'a pas fait et a réussi, je ne sais comment, à semer des traces grises sur la plaque du fer. Lors de l'utilisation suivante, les traces se sont transférées sur la robe de soie blanche d'une cliente.

— Tu couds une robe de mariée ?

A genoux par terre, au milieu du flot de satin blanc qui recouvre une large partie de la pièce, je suis occupée à disposer les fines pièces de papier du patron.

— Oui. La cliente se marie pour la troisième fois, tu le crois ? Comment ces femmes font-elles pour avoir autant de chance ?

— Tu appelles ça de la chance, être deux fois divorcée ? demande Cassie en étalant sa chemise sur la planche.

— Je veux dire de la chance d'avoir rencontré trois hommes désireux de l'épouser.

— Mais quel genre d'hommes ?

— Tu gâches le plaisir, dis-je d'un ton plaintif.

— Je t'oblige à garder les pieds sur terre.

De sa part, c'est plutôt marrant.

— A propos de garder les pieds sur terre, que penses-tu de ça : elle dit que sa jeune sœur a fait faire sa robe de mariée et a réservé une salle de réception alors qu'elle était encore célibataire ; un mec est alors tombé du ciel, ils sont tombés amoureux et se sont mariés à temps pour ne pas perdre la réservation. Tu le crois ?

Le fer crache de la vapeur sur le col de son chemisier.

— Elle était prête, et elle le savait.

— Mais faire faire sa robe ? Et verser une caution pour réserver une salle !

— Cela prouve ce que je ne cesse de te répéter. Lorsque tu seras prête, la bonne personne apparaîtra.

— J'aimerais être bientôt prête, dis-je avec une moue.

— Plus tu désires une chose, plus tu t'en éloignes.

— Cela n'a aucun sens.

Elle hausse les épaules et finit de repasser son chemisier.

— As-tu toi-même des perspectives ?

Un soupçon de sourire erre sur ses lèvres.

— Cassie ! Dis-moi !

— Il ne te plairait pas. Il travaille au pub avec moi.

— Pourquoi il ne me plairait pas ?

— Il a les cheveux longs. Et il est plus jeune.

— Plus jeune de combien ?

— Il a vingt-quatre ans.

Je retousse les lèvres.

— Vingt-quatre ans ! Que veux-tu faire avec un mec de huit ans plus jeune que toi ? Seigneur, c'est déjà assez pénible quand ils ont le même âge que nous. A vingt-quatre ans, ce sont encore pratiquement des adolescents.

— Je savais que tu dirais quelque chose comme ça.

Je me mords les lèvres avec ostentation.

— Pardon. S'il te plaît. Il doit avoir des qualités. Vingt-quatre ans... Les hommes sont encore proches de leur pic sexuel à cet âge.

— Je sais, dit-elle en souriant.

— Que fait-il d'autre, à part travailler au pub ?

— Il est musicien et compose des chansons.

Je tente de conserver une attitude sereine et ouverte.

— Il suit aussi des cours, à Portland State University, afin de devenir prof.

— Oh ! Ça semble bien.

Elle me décoche un drôle de regard et je m'efforce de garder l'air innocent. Cassie trouve que j'attache trop d'importance aux objectifs professionnels d'un homme. Vivre dans un endroit minuscule à écouter un amant régulièrement au chômage roucouler ses chansons à la guitare la rendrait heureuse durant des années.

Comme d'habitude, je ne parviens pas à trancher si c'est elle qui est folle, ou moi.

— Si cela dure entre vous, tu l'inviteras à la maison, n'est-ce pas ? Pour dîner, par exemple.

— Bien sûr, mère.

— Comment s'appelle-t-il ? dis-je tandis qu'elle s'éloigne.

— Jack.

Jack, vingt-quatre ans, étudiant et musicien. Bon, tant qu'elle est heureuse.

Je retourne à ma robe, épingle les pièces du patron à leur place, puis les coupe, après avoir vérifié, deux fois, trois fois, que tout est disposé correctement. Le satin épais coûte trente-deux dollars le mètre en solde, et je ne veux pas commettre d'erreur.

L'histoire de cette fille qui a commandé sa robe et a réservé une salle de réception trotte dans mon esprit. Est-ce réellement évident lorsqu'on est prêt ? Est-ce si instinctif ? Et dans ce cas, pourquoi ne suis-je pas de la même façon consciente de ne pas être prête à rencontrer mon âme sœur ?

J'ai l'impression d'avoir largement dépassé le stade de la préparation mentale.

Peut-être Cassie se trompe-t-elle. Peut-être que l'autre ne vient pas vers vous parce que vous êtes prête, mais parce que, rayonnant de l'assurance que tout se passera selon vos désirs, vous

provoquez les événements.

Avec une robe et une salle de réception déjà choisies, cette fille devait être douée d'une sacrée détermination.

Je pose mes ciseaux et marche à quatre pattes jusqu'à la bibliothèque toute branlante où je range mon stock de gros magazines spécialisés dans le mariage.

Parmi toutes ces pages, seules six ou sept robes de mariée me plaisent. Mais je ne porterais aucun modèle exactement tel qu'il apparaîtrait. J'ouvre les magazines aux pages concernées et étudie les robes. J'aime le détail taille haute de l'une, la dentelle qui recouvre une autre, les manches fendues d'une troisième. Et je remarque une paire de chaussures blanc cassé brodées d'un motif de perles qui ne demandent qu'à être réalisées.

Si tu fabriques la robe de tes rêves, il apparaîtra.

Ces mots flottent dans mon esprit, tel un murmure susurré par le ciel.

Si ça a marché pour Kevin Costner et des joueurs de base-ball dans *Field of Dreams*, pourquoi pas pour moi et un fiancé ?

Et il s'agit d'un acte raisonnable pour une personne saine d'esprit. Parfois, je me dis que la seule raison pour laquelle je veux me marier, c'est la robe. Ainsi ce désir disparaîtra, me laissant libre de rêver au mariage pour les bonnes raisons.

Cela m'économisera aussi quantité de temps pour l'organisation de mon mariage. La question robe réglée, je serais libre de me concentrer sur les arrangements floraux et le traiteur.

Je m'empare de papier et d'un crayon, et entreprends de dessiner la robe idéale.

Acte tout à fait rationnel.

Vilain pull-over

— Un morceau de pop-corn était coincé sous sa gencive depuis au moins un mois, dit Scott. Les tissus étaient enflés, le pus et le sang ruisselaient...

— Pour l'amour du ciel, arrête !

— Tu devrais te faire détartrer les dents et subir une visite de contrôle.

— Quand j'en aurai les moyens.

J'arrache un petit morceau de mon pain à la cannelle entre le pouce et l'index, dans l'espoir d'épargner aux autres doigts le sirop gluant.

Nous sommes juchés sur des tabourets à l'une des tables minuscules de la boulangerie de Pioneer Place, le centre commercial au cœur de Downtown. Disposant de deux heures de libres, Scott m'a demandé de l'accompagner pour acheter des vêtements. Il prétend être perdu au rayon hommes et avoir besoin de mes lumières.

Ce n'est pas pour autant qu'il suit toujours mon avis. Dans l'un des sacs à nos pieds se trouve un pull réalisé dans un atroce camaïeu de tons bruns, aussi enchevêtrés que les fils jonchant le sol de mon atelier de couture.

— Je t'offre une réduction, dit-il.

— Je ne veux pas que tu inspectes l'intérieur de ma bouche.

— Neena, alors. Elle peut s'en charger.

— J'y réfléchirai.

J'ai rencontré l'associée de Scott au cabinet dentaire, une charmante petite Indienne qui m'a aussitôt plu. Elle s'exprime d'une voix douce, semble calme, mais pâtit selon Scott d'un enthousiasme excessif qui l'amène à pratiquer des soins dentaires pas toujours de première nécessité. Mais elle est guidée par le perfectionnisme et non l'avidité.

Mais je n'ai pas envie que quiconque tripote ma bouche, surtout si ce n'est pas nécessaire. Mes dents restent sensibles au froid, mais j'ai réussi à me persuader qu'il était inutile d'entreprendre quoi que ce soit à ce sujet. Aucune raison d'inviter à l'intérieur des instruments pointus en métal.

— Alors comment ça se passe entre toi et cette femme procureur ? dis-je afin de changer de sujet. D'après Louise, vous êtes sortis ensemble trois ou quatre fois.

— Deux fois.

— Et ?

— Et quoi ? Elle est intelligente, et semble intéressante, mais je ne la connais pas encore vraiment.

— Mais tu vas la revoir ?

— Oui, pourquoi pas ?

— Tu ne parais pas déborder d'enthousiasme.

— Je ne sais pas. Ça pourrait marcher. Mais je ne suis pas encore sûr.

— Pourtant on est censé savoir, non ? Même au tout début.

— Pas moi.

— Bien sûr que si. Mais il y a toujours un détail qui t'oblige à te poser des questions dès le début, et qui insinue le doute en toi. Ce détail s'amplifie jusqu'à détruire la relation naissante et on regrette alors de ne pas avoir suivi son instinct.

— Je ne crois pas qu'on puisse si vite éprouver une certitude. D'après moi, l'attraction immédiate existe, mais la certitude qu'une personne est celle qu'il nous faut exige du temps.

— Alors c'est peut-être la différence entre hommes et femmes.

— Es-tu déjà tombée amoureuse d'un homme par qui tu n'avais pas été instantanément attirée ?

J'écrase le petit pain à la cannelle entre mes doigts, réfléchissant à mon lamentable passé amoureux.

— Tu veux dire de combien d'hommes suis-je tombée amoureuse, point ? dis-je en le regardant dans les yeux. Disons... deux peut-être ? Je parle de tomber amoureuse pour de bon, pas de sortir un certain temps avec un homme. Deux hommes en presque quinze ans de vie amoureuse. Triste bilan.

Je commence à déprimer. Ma dernière histoire d'amour a pris fin il y a moins d'un an : dois-je attendre encore six ans avant une nouvelle prestation ?

— Ça me paraît plutôt dans la moyenne.

— Combien de fois as-tu été amoureux ?

— Trois ou quatre fois. Même si cela n'a pas toujours été mutuel.

— Oh. Comment ? Une femme a réussi à résister à ton charme ?

— Ça me tue. Elles bénéficieraient de soins dentaires gratuits à vie. Qui laisserait passer ça ?

— Et n'oublie pas ta voiture de super-mec.

— Peut-être devrais-je améliorer mon capital.

— Ton quoi ?

— Mon capital. Qui je suis. Ce que j'ai à offrir.

— Pour l'amour du ciel, Scott ! Ne change rien à ton « capital ». Tu es un homme athlétique, tu gagnes très bien ta vie, tu es prévenant et plutôt sain d'esprit, si ce n'est cette obsession pour les pommes dauphine surgelées. Cette avocate te veut. Qu'est-ce qui te fait penser que quelque chose cloche dans ton « capital » ?

Il fixe le fond de sa tasse de café et hausse les épaules.

Je renifle.

— Et on dit que ce sont les femmes qui ont besoin d'être rassurées.

Uniforme bleu

— Vous aimez la pêche ?

— Hein ? dis-je.

Je me détourne de l'aquarium géant contenant des saumons.

Incroyable. Un jeune homme aux épaules assez larges pour servir d'oreiller m'a adressé la parole.

— Vous aimez la pêche ? répète-t-il.

— Oh ! Je n'y suis pas allée depuis mon enfance. Mais j'aime observer les poissons. Ils sont beaux, avec leurs écailles argentées, leurs ondulations.

J'insiste sur le mot *ondulations*.

Puis je me rends compte que j'ai l'air idiot. Aurais-je pu m'exprimer de façon plus stupide ? Peut-être. Le type est sublime, et mon QI est tombé dans ma culotte.

Je visite « Sport expo » seule. J'ai vu les pubs à la télévision et dans le journal, et me suis dit que l'expo constituait un terrain de chasse de choix. Ni Louise ni Cassie n'ont accepté de se joindre à moi et, me croyant trop timide pour m'y rendre seule, j'avais renoncé à l'idée, me consolant en me répétant que, de toute façon, je n'y croiserai que des beaufs.

Mais, après un rendez-vous, je suis passée devant l'Expo Center. A la vue du parking bondé, la folie qui m'avait saisie devant le Purple Palace m'a de nouveau frappée. Sidérée de mon propre comportement, j'ai bifurqué dans le parking.

Espérons que cette aventure se révélera moins embarrassante que celle du Purple Palace. Dieu merci, le ciel s'est montré miséricordieux, et mon interview sur le parking n'a pas été diffusée aux infos.

Je n'ai toujours pas osé utiliser le vibromasseur. La simple évocation de cet objet est source de souvenirs embarrassants, sans parler des angoisses liées aux bactéries propagées par les mains de l'employé.

Donc aujourd'hui, me voilà, femme seule et célibataire au milieu d'une tripotée de bateaux de pêche en aluminium et d'un océan de matériel de chasse. On peut admirer un bassin de truites où les enfants peuvent pêcher, des démonstrations de chiens de chasse rapportant des appâts, des dizaines de tentes et assez de gadgets destinés à la vie au grand air pour satisfaire Scott.

Et maintenant, ce type apparemment plus jeune que moi. Prenant appui d'une main sur le support

de l'aquarium à saumons, il se tient assez près pour que je perçoive la fragrance de son après-rasage.

Ohhhh, chéri.

Ma discussion avec Scott sur l'attirance immédiate me vient à l'esprit. Je n'en ai jamais éprouvé d'aussi puissante qu'en ce moment même. Quel effet produirait sur moi toucher ce genre d'épaules ?

— Je ne pêche pas. J'accompagne des amis. Mais on trouve ici du bon matériel de randonnée. Vous l'avez vu ?

Invitation évidente.

— Non, pas encore.

Il me prend par le bras, et je me retiens de peu de m'appuyer contre lui tandis qu'il m'entraîne en direction du matériel de randonnée. Il dégage un tel sex-appeal que je crains de me retrouver en proie à des convulsions orgasmiques au simple contact de sa main sur mon bras. Pas de convulsions, mais respirer son odeur me fait plus d'effet qu'un vibromasseur.

Il a les cheveux châtons et les yeux bleus, une mâchoire carrée un peu trop large et un nez un peu trop plat, mais bon Dieu, quel corps ! Je le laisse m'entraîner au rayon sacs à dos et bottes, chaussettes de laine et bâtons de marche.

— Vous randonnez beaucoup ?

— Seulement des randonnées d'une journée, Forest Park, la gorge, parfois Silver Falls.

— On ne peut pas vraiment parler de randonnée à propos des sentiers de Forest Park. Il faut marcher dans les parcs nationaux, et je ne parle pas seulement des alentours du mont Hood, même s'il comporte quantité de beaux sentiers. Avez-vous entendu parler du Pacific Crest Trail ? J'en ai parcouru presque cinq cents kilomètres, il y a deux ou trois ans, avant d'entrer dans le service.

— Le service ?

J'émerge de mon délire hormonal assez longtemps pour m'enquérir de sa profession. Aussi appétissant que soit le physique, une fille doit se tenir à ses principes.

— J'appartiens au service de police de Portland. Cela vous ennuie ?

Oooooh... l'uniforme.

— Non, pas du tout.

Un homme fort muni d'une arme. Protecteur des innocents. Qui attrape les méchants, aplatit les agresseurs et les violeurs, sauve les demoiselles en détresse.

L'avenir se déroule devant mes yeux. Nous habitons un pavillon de banlieue, organisons des barbecues l'été dans le jardin, auxquels une douzaine de flics au physique avantageux assistent en buvant des bières à la bouteille. Leurs femmes, en hauts de coton blanc et pantalons corsaires de couleurs vives, se réunissent pour parler des enfants.

Nous-mêmes en avons deux, et il est l'un de ces papas qui adorent jouer avec eux. Il est trop mignon quand il donne le biberon, mais aussi bien trop viril pour se transformer en l'un de ces pères blafards et grassouillets, qui errent une serviette jetée sur l'épaule afin de se protéger des renvois.

Puis la nouveauté de la paternité s'userait. Son travail lui prendrait trop de temps pour qu'il en consacre à ses enfants, puis le garçon atteindrait l'adolescence. Alors commenceraient les concours de cris, dans une atmosphère chargée de testostérone. Notre fille et moi ferions profil bas. Les vacances familiales seraient tendues, davantage travail que plaisir, créant les souvenirs qui poussent un enfant, une fois adulte, à préférer ne pas revenir à la maison pour Thanksgiving.

Puis il serait abattu dans l'exercice de ses fonctions, et je deviendrais une veuve endeuillée vivant de la pension de son mari.

— Super. Certains réagissent de façon étrange sur le sujet, vous voyez ce que je veux dire ? Ils

croient que je vais les arrêter pour une raison ou une autre.

— Même les femmes ?

Il sourit, découvrant de larges dents blanches dignes d'un top model.

— Nan, des mecs la plupart du temps. Tous les mecs ont *un truc* qu'ils préfèrent cacher aux flics.

Je mords à l'appât.

— Comme quoi ?

— Des contraventions impayées, un joint dans un tiroir à chaussettes, un flingue sous le siège avant de la voiture. Peut-être ont-ils un jour fréquenté une prostituée, ou téléchargé sur internet un truc pas très légal.

Je pense à tous les hommes avec qui j'ai échangé des mails et envisagé de sortir.

— Tous les hommes ne peuvent pas avoir un secret de ce genre.

Ou alors ils sont tous dingues, j'en ai deux ou trois sur mes talons et je suis trop innocente pour m'en rendre compte, jusqu'à ce qu'un soir ils surgissent des buissons et me sautent dessus.

— Fréquenter des prostituées ? Personne de notre âge ne fait ça, n'est-ce pas ?

— Vous seriez surprise des canailles qu'on peut rencontrer. Je parie qu'ici même, on trouve au moins une douzaine de mecs avec des mandats d'arrêt lancés contre eux, et une autre douzaine en liberté conditionnelle.

Je me rapproche de lui.

— Vraiment ?

— Lorsque vous êtes flic, vous devez toujours rester en état d'alerte. Certains de ces vauriens, une fois que vous les avez coincés, que vous avez témoigné contre eux au tribunal et qu'ils ont été condamnés, jurent qu'ils vous feront la peau à leur sortie. Je ne sais jamais quand je vais tomber sur quelqu'un que j'ai envoyé en prison.

Les hommes que j'observe autour de moi commencent à me paraître sinistres.

— Que feriez-vous dans ce cas ?

— Je suis toujours prêt.

— Quoi, vous êtes armé ?

— Toujours.

Cette fois, je m'éloigne de lui.

— Vous plaisantez.

— Je ne plaisante pas du tout.

Je le détaille du regard.

— Où est votre arme ?

— Dans un holster à ma cheville. J'ai aussi un couteau.

— Pourquoi ?

— Dans un cas comme le mien, il faut prendre ses précautions. Si on s'empare de mon flingue, j'ai une solution de rechange.

Il me regarde et semble comprendre qu'il ne produit pas une impression rassurante.

— Hé, je fais partie des gentils. Vous n'aurez jamais à vous inquiéter à *mon* sujet.

— Non ?

— Bon Dieu, non. Monsieur Réglo, c'est moi. Il faut se respecter soi-même. Je côtoie les salauds, mais je n'ai aucune envie d'être classé dans la même catégorie.

— Vous ne faites jamais d'excès de vitesse ?

— Je ne me fais pas piquer, répond-il en me décochant un nouveau sourire de top model.

— Et vous ne téléchargez jamais de porno sur internet ?

— Donnez-moi n'importe quel mec qui a accès à un ordinateur et je vous parie cent dollars qu'il a téléchargé du porno au moins une fois dans sa vie. Il faut accepter certaines choses. Mais seul un nul va y passer ses nuits.

— Pas vous, hein ?

— Je préfère la vie réelle, dit-il en me regardant droit dans les yeux.

La conversation a dégénéré en sous-entendus sexuels, et c'est ma faute. Je devrais le savoir : à la moindre allusion sexuelle, les hommes supposent qu'ils ont une chance avec vous.

D'ailleurs ce mec en a peut-être une. Ses pores semblent dégouliner de phéromones.

Il s'immobilise et me tend la main.

— Je m'appelle Pete.

Je serre sa main.

— Hannah.

Nous faisons halte devant un stand.

— Possédez-vous une bonne paire de chaussures de marche, Hannah ?

— Non, d'habitude je randonne en vieilles baskets.

— Allons vous choisir une paire. Il faut que je vous emmène en balade, sur un vrai sentier de randonnée.

Je le laisse me guider vers le stand de sa marque favorite. Qui suis-je pour protester ? Mais lorsque je vois le prix sur l'étiquette, je proteste.

— Cent soixante-dix dollars ? Je ne sais pas... c'est un petit peu cher. Je travaille à mon compte.

— Vraiment ? Bon, et celles-ci ?

Il me tend une paire de boots en maille synthétique et daim bleu roi.

— Elles sont légères. Pas cent pour cent imperméables, mais elles doivent sécher vite.

Qu'il ne me pose pas de questions sur mon métier me semble un peu bizarre. Lorsque vous mentionnez que vous travaillez à votre compte, la plupart des gens veulent savoir ce que vous faites. Mais après tout, c'est un mec. Et essayer de me trouver une bonne paire de chaussures est une façon de me prêter attention.

Les bottines bleues ne coûtent que quatre-vingts dollars, ce qui semble une affaire comparé au prix des autres. Je me rends et les achète. Cette nouvelle machine à ourler devra attendre encore un peu.

— Vous voulez manger un morceau ? demande Pete. Je meurs de faim.

— D'accord.

Ce mec fonctionne à la vitesse de l'éclair. Un repas, de vagues projets de randonnée... Est-il toujours ainsi, ou bien je lui mets la tête à l'envers ?

Ha, ha. Ouais, c'est ça.

— Cela ne vous ennuie pas de conduire ? Je suis venu avec des copains et j'ai laissé ma voiture chez moi.

— Non, pas de problème.

Avant de regretter mes paroles dès la seconde suivante. Je viens juste d'autoriser un mec bizarre armé d'un flingue et d'un couteau à monter dans ma voiture. Il doit lire mes pensées sur mon visage.

— Hé, si ça peut vous rassurer...

Il sort son portefeuille de sa poche et exhibe son badge.

— Je ne suis pas un dingue.

Le badge pourrait être un faux, mais je le crois quand même. Je me sens encore plus rassurée lorsqu'il me présente ses amis, qui semblent des garçons présentables. Ils me rappellent ceux que je détestais au lycée, avec leurs casquettes de base-ball inclinées à un angle parfait, leurs larges lunettes de soleil réfléchissantes au sommet de leur tête. Des mecs cools, au sourire satisfait, dont le cerveau ne se préoccupe que de sport, mais probablement pas des psychopathes.

Probablement pas.

— Je vous présente Hannah, nous filons d'ici pour aller manger un morceau.

— Enchanté de faire votre connaissance, Hannah, dit l'un d'entre eux.

Il me serre la main, faisant preuve — à ma grande surprise — de civilité et d'une attitude chaleureuse.

Les autres sourient, s'efforçant de prouver par leur attitude qu'à leur grand âge de vingt-deux, vingt-trois ans, ou je ne sais trop exactement, ils sont bel et bien adultes.

— Ne vous laissez pas embobiner par Pete, lance l'un de ces petits poseurs. Quand il veut, ce gars sait vraiment y faire.

Je lui renvoie un grand sourire forcé, comprenant qu'ils me considèrent tous comme la nouvelle conquête de Pete. Mon enthousiasme pour le déjeuner imprévu s'évanouit.

Mais Pete fait montre d'une finesse dont je ne le supposais pas capable.

— Ne faites pas attention à ce qu'ils racontent, déclare-t-il en me guidant vers les portes. Ce sont des mecs sympas, mais il faut encore qu'ils grandissent.

— Vous savez que je suis plus âgée que vous, n'est-ce pas ? dis-je, hésitante et troublée.

— Je m'en suis douté. Quel âge avez-vous, vingt-sept, vingt-huit ?

— Presque trente. Et vous ?

— Vingt-cinq.

Seulement un an de plus que la nouvelle conquête de Cassie. Je ne vais plus pouvoir la tarabuster sur le sujet. Je sais que je devrais suivre mes propres conseils et mettre un terme à cette rencontre à la minute, mais il est *siiii* mignon. Et apparemment je lui plais.

— Pourquoi des mecs jeunes sortent-ils avec des femmes plus âgées ? dis-je tandis que nous traversons le parking jusqu'à ma voiture.

— Vous voulez vraiment le savoir ?

— Oui.

— Vous êtes plus indépendantes. Les filles de mon âge sont en perpétuel besoin d'affection, et s'accrochent à vous comme des pieuvres, on ne peut pas les décoller. Vous, les filles plus âgées, savez ce que vous voulez.

Est-ce que ça veut dire qu'il croit que nous avons besoin de moins d'affection ?

— J'aurais cru que les hommes préféreraient des corps plus jeunes. Plus... fermes.

— Leurs corps sont top, mais elles ne savent pas quoi en faire. Les nanas plus âgées connaissent mieux leur corps et savent s'en servir.

— J'ai toujours pensé que jouer les Mme Robinson, juste une fois, serait amusant, dis-je, avec un certain manque d'enthousiasme.

— Jouer qui ?

— Personne.

Une fois dans ma voiture, il se met à tripoter la radio, change de station et modifie les réglages du haut-parleur.

— Où allons-nous ? dis-je en quittant le parking.

— On va manger une pizza ? Il y a un endroit que j'aime bien sur Broadway.

— Super.

La pizza ne fait pas partie du menu idéal pour un tête-à-tête — ce qui se mange avec les mains et risque de rester coincé dans vos dents ne fera jamais partie du menu idéal, sans parler de l'ail — mais j'imagine que la pizza est tout ce qu'on peut espérer d'un homme de vingt-cinq ans.

Durant le trajet, nous discutons musique et cinéma, puis lecture lorsque, installés au restaurant, nous attendons nos plats.

— J'adore lire, déclare Pete.

— De vrais livres ? Pas seulement des magazines ?

— Oh oui. En ce moment, je lis *Les Raisins de la colère*.

Je suis impressionnée. Peut-être a-t-il plus à offrir que son physique et son après-rasage ? Encore que ce ne soit pas indispensable — je continue de me faire plaisir en glissant un regard de son visage à ses épaules, exactement comme un homme a du mal à ne pas regarder les seins d'une femme. Sa chemise de chambray s'ouvre sur un T-shirt blanc, le coton en semble chaud et doux au toucher. L'épaisseur de ses épaules tiendrait à peine dans mes mains.

Ohhhh...

Il interrompt mes rêvasseries lubriques.

— Etes-vous originaire de Portland ?

— Roseburg. J'ai vécu dans l'Oregon toute ma vie.

— Je suis de l'Ohio. J'aime bien cette ville, surtout les montagnes. Mais j'envisage de déménager à Seattle, ou peut-être de descendre à San Francisco.

— Ah oui ? Pourquoi ? dis-je, vaguement alarmée.

Envisager le départ de ce ravissant spécimen de virilité dans un avenir proche ne me plaît pas.

— Ça manque d'action ici. Dans mon travail, je veux dire. Pas assez d'excitation. Alors que c'est pour ça que je suis devenu flic à l'origine. Je souffre de TDAH, trouble de déficit de l'attention et hyperactivité. J'ai cru que ce métier me procurerait la stimulation nécessaire.

Je cille. Il souffre d'un déficit de l'attention et d'hyperactivité. Je ne connais personne souffrant de ce problème particulier et ignore les conséquences possibles sur une relation éventuelle.

— Ne vous inquiétez pas, je prends des médicaments, c'est sous contrôle. Seulement je suis habitué d'une énorme énergie. Je suis obligé de rester actif.

— Oh ! D'accord.

On nous apporte la pizza dont nous mangeons la moitié, moi en buvant de la bière au gingembre et Pete de la vraie. Je m'interroge sur la contre-indication possible avec son traitement médical. Puis je fais un saut aux toilettes. A mon retour, les restes ont été emballés dans du papier d'aluminium et l'addition est payée.

— Vous pouvez laisser le pourboire ? Je n'ai pas assez d'argent liquide.

— Bien sûr.

Je pose quelques dollars sur la table, me demandant pourquoi il n'a pas payé le tout avec une carte de crédit. Peut-être qu'il aime payer en liquide. Peu importe.

Entre son âge, le TDAH et ses allusions à son déménagement, il approche son quota maximum de signaux qui devraient me pousser à fuir. Mais rien de tout cela ne semble assez grave pour justifier que je renonce à lui dès maintenant.

A moins que je n'aie tout simplement pas envie de renoncer à de telles épaules. Les femmes ne sont pas censées se laisser influencer par un corps splendide — et se concentrer sur le potentiel salarial du mec — mais, zut, Pete est un sacré beau morceau. Je n'ai jamais eu un tel spécimen à ma portée, alors je crois que je peux être excusée de ce manquement à l'esprit pratique.

— Vous voulez regarder un film ou autre chose ? demande-t-il quand nous rejoignons la voiture.

— Je ne sais pas trop...

Je pense à la pile de retouches qui m'attendent chez moi. Butler & Sons a soldé ses pantalons pour homme et environ quarante de ces articles attendent un ourlet.

Il passe un bras autour de mes épaules.

— Mais si, vous savez. Demain, je travaille, c'est mon unique chance de vous voir avant presque une semaine.

Il semble si empressé — si amouraché de moi — que je ne peux pas dire non. Nous nous rendons dans un magasin vidéo, louons *Mon beau-père et moi*, puis il m'indique le chemin pour aller chez lui, dans un complexe tout neuf du sud-est de Portland.

Dans l'allée sinueuse et le parking entre les immeubles en bordure de bois, des enfants courent, et des ballons et des vélos surgissent devant ma voiture. On dirait un test de conduite.

— Combien de familles vivent ici ?

— Oh ! Beaucoup. Enfin, beaucoup de mères célibataires. L'endroit paraît correct, mais je vous le dis, il se passe des trucs pas réglés ici. Peu importe l'apparence d'un lieu, quand on sait où chercher, on trouve toujours des trucs pas clairs.

Les gamins me paraissent tout ce qu'il y a d'innocents.

— Comme quoi ?

— Dealers de drogue. Violence domestique. Bon Dieu, je hais ces enfoirés qui tapent sur leur femme. Je vous le dis, dans ces cas-là, je suis à ça près...

Son pouce et son index se rapprochent à un centimètre d'écart.

— ... ça près d'aplatir le mec. C'est ce qu'il y a de plus méprisable au monde, frapper une femme. Ou un enfant. On devrait nous accorder un permis pour tirer sur ces salauds et rendre service à la société.

Je me gare à l'endroit qu'il m'indique, et nous grimpons les marches extérieures jusqu'à sa porte, au troisième étage.

C'est très bien de mépriser les mecs qui battent leurs femmes et maltraitent leurs enfants. Je suppose que mon cœur devrait battre à tout rompre devant cette démonstration d'instinct protecteur viril. Mais tant de véhémence diminue mon admiration au lieu de l'augmenter. Peut-être ses opinions sont-elles trop simplistes, ses cibles trop faciles, et peut-être trop calculées en vue de gagner mon approbation.

A moins que sa conviction ne soit sincère et que mon malaise ne provienne de toute l'énergie réprimée qui filtre du personnage.

— Cul-poilu ! crie-t-il en ouvrant la porte.

J'ai un hoquet de surprise. Qui a un cul poilu ? Pas moi, merci beaucoup !

Il se baisse, puis se retourne, un lapin gris géant aux oreilles pendantes dans les bras. Je fais table rase de toute crainte indéfinissable éveillée par sa véhémence ou son flingue à la cheville. Ce mec a un lapin !

Comment résister à un mec superbe qui a un lapin ?

— Je vous présente Frank, le lapin au cul poilu, dit Pete en me le tendant.

Je plie sous le poids de Frank, qui pèse au moins cinq kilos de plus que la norme. Les griffes de ses pattes arrière s'enfoncent dans mon ventre, celles des pattes de devant grattent mon avant-bras jusqu'à ce que nous trouvions une position satisfaisante pour tous les deux. Je suis Pete à l'intérieur de l'appartement, en me disant que les lapins sont bien moins duveteux qu'ils en ont l'air.

— Vous l'avez depuis quand ?

— Attention où vous marchez !

Je fais un pas de côté, baisse le regard et découvre des crottes de lapin toutes rondes éparpillées partout.

— Frank, sacré lapin ! dit Pete.

Il gagne la cuisine, revient avec de l'essuie-tout et ramasse les crottes.

— Il est propre, je jure qu'il fait ça pour m'embêter. Il appartenait à mon ex, mais elle a emménagé avec une amie qui possède un rottweiler. En une semaine Frank aurait été transformé en pâtée pour chien.

— Est-ce que votre ex a... euh... un droit de visite ?

Il lève les yeux, toujours agenouillé, l'essuie-tout empli de caca de lapin.

— Janet ? Oui, elle passe de temps en temps. Mais j'essaie de ne pas être présent à ces moments-là. Elle éprouve toujours quelque chose pour moi.

— Oh.

Il doit s'agir de l'une de ces pieuvres collantes dont il parlait. Je me demande s'il s'agit d'une façon de m'avertir de ne pas me comporter ainsi, ou s'il cherche à se vanter qu'aucune femme ne peut l'oublier.

— Elle devrait accepter la réalité... Ce n'est pas bon pour elle. Elle laisse des mots sur mon pare-brise, dépose des cadeaux au commissariat. C'est embarrassant.

— Les autres se moquent de vous ?

— Ils n'ont aucun respect pour la vie privée. Si une nana vous dépose des fleurs, vous pouvez être certain qu'ils vont lire la carte et vous faire tourner en bourrique une bonne semaine.

— Ils ont l'air charmants.

— Ce sont des types sympas, mais c'est leur façon de décompresser.

Il se lève pour jeter l'essuie-tout. Comme Frank se débat, je le pose par terre, puis époussette les poils accrochés à mes vêtements et frotte les égratignures sur mes bras.

— Vous voulez boire quelque chose ? demande Pete depuis la cuisine.

— J'aimerais bien de l'eau glacée.

Je saisis l'opportunité d'observer les lieux.

La pièce est plus propre que je ne m'y attendais, avec une moquette beige à l'aspect presque neuf, des murs blancs, des mini-stores aux fenêtres. Pete possède un genre d'appareil de musculation multifonction qui occupe un tiers de l'espace, mais le reste semble raisonnable pour un homme de son âge. Un futon — bien sûr —, une télévision, un ensemble audio de médiocre qualité et, chose surprenante, une vaste bibliothèque remplie de livres.

J'ai cru qu'il exagérait concernant la lecture. Je m'approche pour lire les titres, et me rends compte que le dos des livres a un aspect bizarre. Il ne s'agit pas du tout de dos de livres.

Il s'agit de boîtes de CD !

J'en sors une et découvre un livre sur CD. J'examine les autres. Quelques livres reposent sur les étagères, mais la plupart sont des CD.

Lorsqu'il sort de la cuisine et me tend un verre d'eau glacée, je l'apostrophe.

— Hé, Pete. Je croyais que vous aimiez lire. Mais tous ces titres sont sur CD.

— C'est pareil, non ? Ce sont exactement les mêmes mots.

Je fronce les sourcils. Pour moi, ce n'est pas pareil, pas du tout, encore que je ne pourrais pas expliquer exactement pourquoi.

— C'est à cause de mon TDAH. Il m'est difficile de rester assis sans bouger et lire un livre imprimé. Mais je peux écouter une cassette en travaillant ou en conduisant.

— Oh.

Pour moi, cela continue de ressembler à de la triche. C'est super qu'il écoute des livres, et si j'en crois ses étagères, il connaît certainement davantage de classiques que moi mais, dans un sens, j'ai l'impression qu'il m'a trompée en prétendant aimer la lecture. Il devrait plutôt se vanter d'un goût prononcé pour écouter des histoires.

Bon, au moins, il aime la fiction, et pas seulement les magazines techniques ou le sport à la télévision.

Nous enclenchons le DVD, baissons les lumières et nous installons pour regarder le film. Frank sautille hors de la pièce et disparaît à travers une porte entrouverte.

Cinq minutes après le début du film, Pete s'appuie contre moi. Dix minutes, et son bras m'enlace. Quinze minutes, il se tourne vers moi.

— Je peux t'embrasser ?

Je réfléchis un instant. Qu'est-ce qu'un baiser ? Cela ne peut pas faire de mal.

— D'accord.

Il passe à l'action au niveau de ma bouche. Mi-concentrée sur *Mon beau-père et moi*, mi sur le corps de Pete, je laisse mes mains errer sur ses épaules et son dos.

Il suçote mon cou et lèche mon oreille. J'écoute les dialogues du film, tout en m'étonnant de ne pas être excitée davantage. Je devrais me rouler par terre en gémissant de plaisir à caresser ce corps superbe et être caressée par lui.

Enfin, je crois...

Il presse mes seins, puis sa main remonte mon chemisier. Il baisse l'un des bonnets de mon soutien-gorge, et caresse mon mamelon. Sans effet.

Il nous fait rouler afin de se retrouver étendu sous moi tandis que je chevauche ses hanches. Ses deux mains se mettent à l'œuvre sur mes seins. Je le laisse faire, me demandant quand je vais commencer à ressentir une excitation quelconque.

En bruit de fond, Ben Stiller entreprend le récit de sa vie à la ferme. Je souris.

— Quoi ?

— Rien.

Pete enfouit son visage dans mon décolleté. Je baisse le regard sur son crâne et découvre deux cheveux prématurément grisonnants. Ben Stiller explique comment traire un chat. J'adore ce passage.

Pete se recule de nouveau. Il plante ses mains sur mes hanches.

— Je veux être en toi, souffle-t-il.

Je souris, écoutant le dialogue du film.

— Tu veux passer dans la chambre ?

Mon attention revient là où elle devrait être.

— Je te connais à peine...

— Bon Dieu, tu me fais un tel effet !

Il ferme les yeux et laisse échapper un grognement qui sonne faux.

— Nous devrions d'abord apprendre à mieux nous connaître, tu ne crois pas ?

En même temps, je débats intérieurement : dois-je accepter son offre et le suivre dans la chambre ? Jamais encore je n'avais expérimenté une nuit sans lendemain. Je me demande si cela vaut la peine d'essayer, étant donné les précautions de mise.

D'ailleurs, vu l'absence actuelle d'excitation, l'essai s'annonce décevant.

— Oui, tu as raison, dit-il.

Il interrompt ses frottements et ouvre les yeux.

— Mais tu es tellement sexy..., dit-il, la voix chargée d'espoir.

Je descends de ses hanches et me blottis à côté de lui sur le futon, de tout mon long. Ainsi ma main peut jouer sur son torse, seul acte auquel j'ai vraiment envie de me livrer à ce moment précis de toute façon.

Il passe son bras autour de moi.

— Cette semaine, je travaille tard, de 16 heures à minuit. Mais on pourrait organiser une sortie lors de mon prochain jour de congé ? Peut-être une virée à la plage, ou une randonnée.

— Ce serait super.

— Tu pourras avoir un jour de congé ?

— Je travaille à mon compte, tu te souviens ?

Il grommelle.

On continue d'entendre le film en bruit de fond. Je laisse ma main explorer ses muscles détendus. Sa respiration commence à se modifier, son corps s'amollit encore. Je me redresse sur un coude.

Il s'est endormi.

Je fais la grimace, et roule du canapé. Il se réveille.

— Tu t'en vas ?

— Je dois partir.

Il se hisse debout avec peine.

— Il faut que tu me laisses ton numéro de téléphone.

Je fouille à la recherche d'une carte de visite et la lui tends. Il s'en empare, se lève et la fourre dans une poche, puis me raccompagne à ma voiture.

— Je t'appelle, dit-il en m'étreignant, on fera un truc.

J'acquiesce comme si je le croyais, et m'en vais.

Culotte rose

— Je ne peux jamais me décider, dis-je.

— Moi non plus, répond Louise, accroupie à mon côté devant la vitrine des desserts de Papa Haydn, un restaurant du nord-ouest de Portland, La Mecque des amoureux des desserts.

Derrière la vitre trônent gâteaux, tartes et mille-feuilles meringués hauts de dix-huit, vingt, vingt-deux centimètres, avec leur nom en chocolat au bord du plat, ou au stylo doré sur des cartes glissées dessous. On trouve aussi des compositions chocolatées, plates et denses, des tartes aux fruits, des glaces italiennes, même une omelette norvégienne.

— Il faut que je revoie le menu, dis-je.

Nous regagnons notre table pour étudier les détails des gourmandises contemplées.

Aujourd'hui vendredi, Louise a appelé son bureau et s'est fait porter pâle, utilisant l'un des jours de congé maladie auxquels elle a droit pour conserver sa santé mentale. Son employeur est le seul que je connaisse à autoriser son personnel à prendre ce genre de congé. Mais j'imagine que le fonctionnement d'un centre d'appels SOS nécessite des employés au top de leur forme.

Or Louise n'est pas à son top. Sous notre table gît un sac rempli d'articles de lingerie d'un prix prohibitif destinés à être retournés à la boutique en bas de la rue. Elle n'aura pas l'opportunité de les porter.

Nous passons commande avant d'embrayer sur une activité spécifiquement féminine : papoter.

— Hier soir, nous avons de nouveau dîné ensemble, dit Louise.

Elle a des cernes noirs sous les yeux, mal assortis à ses taches de rousseur.

— C'était quoi... votre troisième dîner ?

Elle fuit mon regard et tripote la théière apportée par la serveuse.

— Quatrième. Et lundi, nous sommes allés voir un film.

Elle me regarde.

— J'avais peur de te le dire. Je pensais que tu allais me faire des reproches.

— Qui suis-je pour me permettre de faire des reproches ? Comme si, ces derniers temps, je m'étais comportée avec sagesse.

— Pete n'a toujours pas appelé ?

— Non. D'ailleurs je ne m'attendais pas à ce qu'il le fasse.

— Quand même. Il semblait te trouver à son goût, n'est-ce pas ?

— Je le croyais. Mais apparemment, il me trouvait juste à son goût pour essayer de coucher avec moi.

— Les mecs... Je n'y comprends rien.

— Tu es titulaire d'une maîtrise de psychologie.

— Pour ce que ça m'apporte.

— Alors, que s'est-il passé ? Hier soir, Derek et toi vous êtes retrouvés pour dîner et... ?

— Et je commençais à éprouver une certaine impatience. Il occupe perpétuellement mes pensées, je n'arrive plus à me concentrer sur mon travail, je rêve à propos de notre avenir commun, j'imagine l'embrasser, me demande à quoi cela ressemblerait de faire l'amour avec lui... Mais j'ignorais ce qu'il pensait, ce qu'il ressentait, si jamais il ressentait quoi que ce soit. Il m'a accompagnée dans plusieurs sorties, oui, mais n'a jamais rien tenté de façon explicite. Il a parfois eu des paroles qui m'ont fait penser que je l'intéressais, mais rien ne s'est produit par la suite.

— Envois de signaux contradictoires.

— Exactement.

La serveuse apparaît avec nos desserts : Louise a choisi un gâteau au chocolat à multiples strates, surmonté d'un glaçage au chocolat fouetté couronné d'un grain de café moucheté d'or, tandis que j'ai commandé une *panna cotta*, une crème italienne accompagnée de framboises et d'un coulis.

Louise prend le temps d'avaler deux bouchées et attend que nous ayons chacune goûté le dessert de l'autre.

— Alors j'ai décidé de donner dans la subtilité, reprend-elle. Nous étions attablés au restaurant, dans l'attente de nos plats, et je lui ai raconté certains de mes rêves.

— Oh ! De vrais rêves ?

— Oui, de vrais rêves. Le premier n'était pas si terrible. Dans ce rêve, je l'appelais après avoir crevé un pneu, et il venait à mon secours.

— Ton SOS dépannage personnel.

— Je suis abonnée à SOS dépannage. Pourquoi, dans mon rêve, je n'utilise pas ce service alors que je le paie chaque mois ? Enfin bon, discuter de ce rêve ne posait pas de problème. Nous autres pys aimons analyser les rêves. Il a pensé que celui-ci signifiait que je savais pouvoir compter sur lui, et a semblé flatté.

— Rêve numéro deux ?

— Rêves numéros deux et trois. C'est là que les ennuis commencent. Dans le rêve numéro deux, nous nous trouvons dans une file d'attente je ne sais où, je l'enlace par la taille et pose ma tête sur sa poitrine.

— Oh mon Dieu. Comment a-t-il réagi ?

— Un étrange demi-sourire s'est dessiné sur ses lèvres. Je l'ai pris comme un encouragement. Je grimace, redoutant la suite.

— Oui. Rêve numéro trois, nous sommes ensemble sous la douche, en train de faire l'amour.

— Tu lui as dit ça ? dis-je, ébahie.

— Oui. Et idiot que je suis, je lui ai ensuite demandé : « Qu'en penses-tu ? »

J'en oublie ma *panna cotta*.

— Oh Louise, non.

— Si.

Elle écrase le glaçage de son gâteau de sa fourchette.

— Un silence de plomb est tombé. Nous nous trouvions au milieu du restaurant, dans une bulle de silence. Mon visage, mon cou, ma poitrine, tout devenait brûlant. Je voulais glisser sous la table,

trouver un petit endroit bien sombre et me cacher.

— Qu'a-t-il répondu ?

Elle cesse de massacrer son gâteau et me regarde dans les yeux.

— Il a répondu... Tu es prête ?... « J'ai raté un épisode ? Un signe quelconque ? »

— Oh Louise...

— Puis il a ajouté : « Pardon, je dois aller aux toilettes. » Il s'est levé et m'a laissée seule à table.

— Ah... Mon Dieu. Quelle situation embarrassante.

— Humiliante, tu veux dire. Alors je me suis retrouvée seule, à me triturer les méninges. On a apporté les plats, mais lui n'était toujours pas de retour, et de toute façon mon appétit avait totalement disparu.

— Derek est revenu ?

— Oui. Je ne sais pas ce qu'il a trafiqué aux toilettes tout ce temps. Il a peut-être vomi. Ou s'est plié en deux de rire. A envisagé de décamper. Je ne sais pas. Mais je crois qu'il s'est relativement bien comporté pour un mec. Il s'est rassis et m'a pris la main pour me dire : « Nous devons discuter. »

— « Je préfère abandonner le sujet et rentrer, ai-je dit. Considère qu'il ne s'est rien passé. »

Elle hausse les épaules.

— Je lui reconnais le mérite d'être resté...

— Qu'avez-vous décidé au bout du compte ?

— Aucune décision réelle n'a été prise. Du moins pas de son côté.

— Comment ça ?

— Il a entrepris de m'interroger sur ce que j'attends de l'existence, mon désir d'enfants — bien sûr inexistant. Il m'a demandé si je désirais me marier un jour, quelles qualités je recherche chez un homme.

— Un peu comme s'il voulait vérifier s'il correspondait ou non au profil.

— A la fin, il a avoué : « Je ne sais pas trop où j'en suis », et décrété qu'il fallait qu'il réfléchisse.

— « Je ne sais pas trop où j'en suis », hein ?

— Oui. Chaque fois qu'un mec déclare ne pas trop savoir où il en est, il est évident qu'il n'a pas envie de sortir avec toi. Peut-être t'apprécie-t-il en tant qu'amie, et qu'il aime te confier tout ce qu'il a sur le cœur parce que tu es assez bête pour l'écouter et compatir, mais il ne te désire pas.

— Pourquoi les mecs sont-ils incapables de le dire, tout simplement ?

— En le disant, ils perdraient leur roue de secours, la femme qu'ils ont à disposition dès qu'ils claquent des doigts. Je ne vais pas rester les bras croisés à jouer ce rôle. J'ai tout de même *un minimum* de respect envers moi-même.

— Tu crois vraiment que c'est la vérité, qu'il souhaite seulement t'avoir sous le coude ?

— Les hommes se comportent souvent comme ça. Merde, moi-même je me suis comportée comme ça avec certains mecs !

— Pourquoi t'aurait-il posé toutes ces questions sur tes désirs ?

— Il me mène en bateau. Pas de façon délibérée, mais le résultat est le même. Il ne voudra jamais de moi pour de bon.

Sa voix s'est brisée.

— Tu en sembles si sûre, dis-je d'une voix douce.

Voir souffrir une amie n'est jamais agréable.

— J'en suis sûre. Attendre qu'il sache où il en est ne servira qu'à me torturer. La seule façon de reprendre un peu le contrôle, récupérer un peu de *pouvoir*, c'est de prendre l'initiative de la rupture. Mon cerveau sait que c'est la seule chose à faire. Mais je regrette que mon cœur en pâtisse.

Elle écrase le gâteau avec sa fourchette. Sa lèvre inférieure tremble.

— Je voudrais arrêter d'espérer que l'histoire finisse mieux.

* * *

La boutique de lingerie est située dans une vieille maison sur la 23^e Rue, l'une des rues tendance où s'alignent boutiques d'ustensiles ménagers, tenues pour se rendre en boîte de nuit, biscuits pour chien maison, bougies parfumées, le tout hors de prix, et des magasins de décoration originaux proposant des articles importés d'Indonésie, d'Inde, de Chine ou d'Afrique. Des arbres à feuilles caduques décorés toute l'année de lumières de Noël blanches bordent la rue. Les multiples opportunités de lèche-vitrines et les cafés à chaque coin de rue ont fait du quartier un endroit très couru pour se donner rendez-vous, observer les passants, ou simplement flâner.

Comme nous ne sommes pas loin de chez Scott, j'ai prévu de passer chez lui plus tard, pour prendre un pantalon qui a besoin d'une retouche. Depuis six mois seulement, ce quartier est relié au centre-ville par des tramways tout neufs qui fonctionnent à merveille. Si Scott le souhaitait, il pourrait les emprunter pour aller travailler, au lieu d'enfourcher sa bicyclette. Mais j'ai vu ses jambes. Je comprends pourquoi le vélo a sa préférence.

Nous montons les escaliers de bois jusque chez Belonda's Fine European Lingerie, et ouvrons la porte d'un intérieur luxueux, à l'atmosphère soyeuse et parfumée.

— Tu te rends compte que j'ai payé une culotte vingt-huit dollars ? demande Louise tandis que nous approchons du comptoir. Où avais-je la tête ?

— Je peux la voir ?

Elle sort du sac la culotte dont l'étiquette de prix pend sur le côté. Il s'agit d'une culotte de soie rose pâle, incrustée de dentelle écrue — une pièce superbe.

— Et le soutien-gorge... inutile de préciser combien coûtait le soutien-gorge.

Je sais que le sac contient aussi un teddy et une chemise de nuit, toujours enveloppés dans leur papier de soie. Je n'ai pas demandé à les voir, j'ai eu peur que leur vue ne bouleverse trop Louise. Au moins, s'agissant d'une culotte hors de prix, nous pouvons dissenter sur le coût d'un coupon de soie aussi minuscule sans nous appesantir sur les espoirs détruits qui y sont attachés.

Elle tend le sac à l'employée derrière le comptoir, accompagné du reçu.

— Je ne peux pas croire que je me sois montrée si *stupide*. Quelle idiote !

Puis elle commence à s'expliquer avec l'employée au sujet de l'article rapporté.

Je m'éloigne pour farfouiller dans la boutique.

Il est rare que je m'égare dans les petites boutiques en dehors de Downtown, mais je comprends ce que je rate. Les prix sont, comme d'habitude, hors de portée de mon portefeuille, mais j'ai bien le droit de rêver, même si je ne parviens pas à m'imaginer en train de coudre mon propre soutien-gorge ou combiné-corset. Non que j'en sois incapable ; je n'ai simplement aucune envie de m'en donner la peine.

Les négligés sont adorables et, au contraire des combinés, il est possible de les reproduire, à condition de réussir à dénicher la même qualité de dentelle. J'explore un portant chargé de robes d'un œil expert, examinant les coutures et la coupe.

Ma robe de mariée de rêve en est toujours au stade du patron en papier. Mais l'idée me vient

que la robe de mariée ne suffit pas. Il faut aussi choisir ce qu'on portera pour la nuit de noces, un échantillon de luxe sensuel, fluide et pastel.

Si tu couds la robe idéale, il viendra.

Les mots murmurés dans ma tête semblant plus appropriés que jamais.

Louise me rejoint, une grimace aux lèvres.

— Ils m'ont donné un avoir à utiliser dans le magasin. Alors qu'à partir de maintenant, je ne veux même plus entendre parler de culottes. D'ailleurs, pourquoi même s'enquiquiner à en porter ? Qui les voit ?

— Tu as un problème avec les culottes ?

— La plupart du temps, on n'en a pas réellement besoin. C'est une escroquerie.

— Aujourd'hui je n'en porte pas, dis-je. J'ai un soutien-gorge, mais pas de culotte.

— Tu plaisantes.

— Tu crois ? Ce matin, j'ai découvert que je n'avais aucune culotte propre, alors j'ai enfilé une longue jupe étroite. Qui va s'en apercevoir ? Tu sais, il existe un endroit pour les gens comme toi, Louise. Culottes anonymes. Je suis surprise que tu n'en aies jamais entendu parler.

Elle esquisse un sourire.

— Il faudrait d'abord que je reconnaisse avoir un problème.

— As-tu besoin de porter une culotte pour te sentir détendue dans tes rapports sociaux ? Enfiles-tu une culotte avant de sortir ? En portes-tu une chaque jour ?

— Oui ! s'exclame Louise.

— Les culottes ont-elles déjà été cause chez toi de traumatisme émotionnel ?

— C'est le cas en ce moment même.

— Alors tu dois rejoindre les Culottes anonymes !

Elle glousse, commençant à ressembler un tout petit peu plus à la Louise que je connais. Peu de choses ont le pouvoir de déprimer Louise longtemps. Elle est douée d'une telle personnalité, apprécie tellement sa vie privée, que je me demande parfois si elle se mariera un jour. Difficile de l'imaginer partager son espace avec quiconque. Je me demande presque si elle n'a pas choisi Derek parce qu'elle savait, au fond d'elle-même, que cette histoire ne la mènerait à rien.

Louise parcourt le magasin du regard avant de revenir à moi.

— Tu sais, c'est dommage que l'équivalent de ces articles n'existe pas pour les mecs. Ils n'ont droit à rien de plus luxueux que les caleçons de soie, mais les prix ne sont pas comparables à ceux des articles féminins ! Encore un exemple de l'inégalité homme-femme !

— Que voudrais-tu ? Des mecs avec des braguettes suggestives, comme à l'époque d'Henry VIII ?

Nous quittons la boutique et commençons à remonter le trottoir.

— Ce serait super, tu ne trouves pas ? Tu n'aimerais pas voir des mecs se balader avec ces trucs fixés sur le devant de leurs pantalons ? Je parie qu'ils les porteraient.

— Nan, ce qu'il nous faut, c'est une version moderne. Un truc qui n'ait pas l'air échappé d'un portrait d'Henry VIII. Nous avons besoin d'un genre de... couvre-zizi.

— Quoi, un genre d'écharpe ?

Je visualise la chose.

— De chaussette plutôt. Des chaussettes de couleurs vives, en Spandex. Ou en fourrure polaire, pour l'hiver. Ils les porteraient attachées à des pantalons moulants comme ceux des coureurs.

— Je ne crois pas qu'ils aimeraient ça. Ça balloterait trop.

— Oui, bon, d'accord. Alors on pourrait imaginer un simple sous-vêtement, qu'ils porteraient

uniquement pour impressionner leur partenaire. Une petite poche fermée par un ruban ?

— Je crois que je préfère l'objet au naturel, répond Louise.

— Non. Ça ferait un tabac. Je louerais un stand au Saturday Market pour les vendre.

— Tu te ferais virer.

— Je ferais ma pub au dos de *Cosmo*.

— Ça marcherait, admet-elle. Assure-toi de le proposer en différentes tailles, et de poser une étiquette XXXL sur les grandes tailles que tout le monde achètera.

— Et une étiquette XXS pour des cadeaux mesquins. Ce serait vraiment drôle.

Intérieurement, je me dis que Louise a besoin d'une poupée vaudoue nommée Derek.

— Hannah, tu es tordue, tu le sais, n'est-ce pas ?

— Si je ne l'étais pas, tu ne me supporterais pas.

Tapiserie à franges

— Tu ne mesures pas mon entrejambe ? demande Scott.

Je suis agenouillée à ses pieds, en train d'épingler les revers de son pantalon.

— Non, je n'en ai pas besoin.

— Zut. J'ai attendu ça toute la journée.

Je hausse un sourcil.

— Ce n'est pas ton avocate qui devrait satisfaire ce genre de besoins ?

— L'image n'est pas distrayante. Alors qu'une couturière, armée d'un mètre, dont la main remonte le long de votre jambe, voilà une image qui fait fantasmer.

— Je croyais que voir une règle si proche de cette zone effrayait les mecs.

— Pas moi.

Je pouffe.

— Personne ne soupçonne les dentistes d'être de tels obsédés.

— Au moins, nous savons nous servir de nos mains, dit-il avec un clin d'œil.

— Au suivant !

Il passe derrière le comptoir de sa cuisine pour enlever son pantalon et en enfiler un autre.

— J'ai une blague pour toi...

Il grommelle.

— C'est un dentiste qui examine les radios de la bouche de sa patiente et déclare : « Oh, oh, des caries. Nous allons devoir passer la roulette. » La femme gémit et répond : « Oh mon Dieu, je préfère encore avoir un enfant. » Alors le dentiste rétorque : « Dans ce cas, laissez-moi régler le fauteuil. »

Je lui adresse un grand sourire.

— Où trouves-tu ces blagues lamentables ? demande-t-il.

— Sur internet. Où veux-tu que je les trouve ?

Il revient vers moi avec son nouveau pantalon.

— Tu sais, Scott, le magasin aurait pu faire les ourlets. Je suis certaine que c'est inclus dans le prix.

— Je te fais confiance. Je voulais aussi te proposer de confectionner quelques coussins pour mon canapé. Mon salon a un aspect trop... je ne sais pas. Froid.

Je jette un œil par-dessus mon épaule en direction de l'espace en question.

— Il est meublé d'un canapé de cuir noir et d'une table basse de verre. Evidemment qu'il dégage une impression de froideur.

— Tu m'aideras, n'est-ce pas ? Et peut-être aussi une housse pour ma couette.

— Une housse de couette ?

— Oui. Peut-être pourrais-tu aussi m'aider à choisir la peinture ? Tu es douée pour les couleurs. J'achève d'épingler l'ourlet et me relève.

— Je serais heureuse de t'aider, mais j'ignore si mes choix te plairont. Lorsque j'observe une pièce, je me demande dans quelle ambiance j'aimerais y vivre, plutôt que de visualiser une autre personne dedans.

— Ce n'est pas grave.

Il retourne dans la cuisine et remet son vieux pantalon. Je m'assieds sur le canapé, envoie promener mes chaussures et m'allonge, afin de profiter de la magnifique vue sur le nord de la ville et sur le fleuve, la Willamette. Je pourrais facilement m'habituer à une vue pareille.

Louise et moi nous sommes promenées un moment dans les boutiques de la 23^e rue, puis Louise est rentrée chez elle par le tramway. Je me suis alors rendue dans un magasin spécialisé dans les tissus dont j'avais entendu parler, mais où je n'étais jamais allée, et y ai passé une heure avant d'aller chez Scott.

J'observe autour de moi, cherchant des indices de l'avocate. Aucune trace apparente. Pas de bas dépassant de sous un coussin du canapé, pas de cartes à l'eau de rose sur le manteau de la cheminée à gaz, pas de lunettes de soleil féminines abandonnées sur le comptoir. L'endroit le plus significatif à examiner serait la salle de bains, mais je n'ai aucune raison de m'y rendre.

Non que cela importe qu'elle laisse des traces. Qu'est-ce que cela peut me faire ?

— Alors, comment ça *se passe* avec mademoiselle l'avocate ?

Scott me rejoint.

— Ça va.

Je soulève les pieds mais il arrête mon geste.

— Laisse.

Il s'assied, pose mes pieds sur ses genoux et me chatouille la plante des pieds.

Je frappe sa cuisse de mon talon libre.

— Arrête ! dis-je.

Il entreprend de me masser les orteils, et la sensation est trop délicieuse pour que je proteste.

Je reviens sur le sujet.

— Alors, ça avance avec elle ?

Pas question qu'il se dérobe.

— Elle n'a pas beaucoup de temps libre, alors nous nous retrouvons environ une fois par semaine. Son job est très exigeant. Mais elle a beaucoup d'histoires marrantes à raconter. Elle est beaucoup plus drôle que moi, qui ausculte des bouches toute la journée.

— Elle est extravertie ?

— Drôle et sûre de ses opinions. Elle n'est pas du genre à avaler n'importe quelle ânerie de n'importe qui.

Je me demande si j'avale des âneries, et si oui, si cela nuit à mon charme. Et en guise de divertissement, mes blagues rebattues sur les dentistes doivent difficilement soutenir la comparaison avec les drames des salles de justice.

— Crois-tu qu'il existe pour vous un avenir commun ?

— Je ne sais pas.

— Toujours pas ?

— Toujours pas.

— Elle est jolie ?

— Elle ressemble à l'actrice qui incarne la princesse Xena, Lucy Lawless.

— Tu plaisantes.

— Non.

Je me trouve soudain en proie à un besoin de compétition.

— Ah, au fait, j'ai eu un rendez-vous avec un flic.

Ses mains se figent sur mes orteils.

— Quand ?

Je lui raconte l'histoire, sans m'appesantir sur le passage où les mains de Pete se trouvaient sur mes seins tandis que je tendais l'oreille pour entendre les répliques du film. Mais je communique à Scott l'essentiel de l'épisode.

— Bref, pas de dégâts, dis-je pour conclure. Quelques bisous, un peu de pelotage... il s'est endormi, n'a jamais rappelé. Enfin, passons.

— Tu sais que l'herpès se transmet par les baisers ?

— Merci de me le rappeler, dis-je, grimaçant intérieurement.

— Avait-il des boutons purulents autour de la bouche ?

— Tu crois que dans ce cas je l'aurais embrassé ? Au moins, je suis tranquille. Tant qu'il n'y a pas de bouton, ça ne peut être contagieux, si ?

— Les boutons étaient peut-être dissimulés à l'intérieur de la bouche. A moins que la crise n'en ait été à ses débuts et que les boutons n'aient pas encore été visibles.

— Tu essaies de me faire peur ?

— Tuberculose. Syndrome pieds-mains-bouche.

— Zut, qu'est-ce que c'est ? Ce n'est pas une maladie qu'attrapent les moutons ?

— Ça, c'est pieds-bouche, ou encore sabots-bouche, autrement dit la fièvre aphteuse. Dans le cas de pieds-mains-bouche, des pustules apparaissent sur ces parties génitales, et sont provoquées par un virus.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Ce sont principalement les enfants qui l'attrapent.

— Ça tombe bien, je n'en embrasse pas.

— Et puis il y a la syphilis.

— Elle sévit encore ? Elle n'a pas disparu en même temps que la variole ?

— Pas franchement.

— Tu vas me dégoûter d'embrasser un mec. Je vais en être réduite à de vagues accolades.

Je commence à éprouver une sensation poisseuse. J'aurais peut-être dû me rincer la bouche avec une rasade de whisky une fois rentrée chez moi. Ou du jus d'airelles censé soigner les infections urinaires ?

— Les accolades sont probablement moins risquées, mais je ne voudrais pas que tu attrapes la gale.

— Pour l'amour du ciel ! Plus tu parles, moins je crois ce que tu racontes.

Je lui donne un petit coup sur la cuisse avant de m'asseoir.

— Je devrais rentrer.

— Tu n'es pas obligée. J'ai de quoi dîner.

Je le regarde et il reprend très vite :

— Je t'invite à dîner pour te remercier d'être venue retoucher mes pantalons. C'est de la corruption, pure et simple, parce que je voudrais aussi que tu cases mes coussins et ma housse de couette dans ton emploi du temps.

— As-tu déjà des idées concernant la palette de couleurs ? Ou le style ?

Alors qu'en vérité ce que je voudrais savoir, c'est ce qui se passe exactement.

Nous nous connaissons depuis si longtemps, je ne parviens pas à déterminer s'il me fait des avances ou ne fait que se montrer amical. Peut-être n'a-t-il pas envie de passer la soirée seul, et cherche de la compagnie. Un peu comme si j'invitais Louise à dîner, ou si je prenais un thé en bavardant avec Cassie.

Et peut-être flirte-t-il un peu, de même que je flirte un peu avec lui, parce que nous savons tous les deux que cela n'ira pas plus loin. C'est sans danger. Il est l'ex de Louise et, d'une certaine façon, il lui appartient.

Je ne peux pas lui demander de but en blanc si son intérêt pour moi est plus que platonique, car quelle que soit la réponse, la question elle-même entamerait notre amitié, créant une zone de malaise. Mieux vaut que j'essaie de ne pas y penser.

Plus facile à dire qu'à faire.

— Je ne sais pas... des coussins dans des tons chauds, dit Scott. Je n'aime pas ceux-ci, ils sont moches.

Il donne une tape aux coussins recouverts de lin vert clair sur le canapé.

— Je me demande pourquoi je les ai achetés.

— Moi aussi, dis-je.

Il a les mêmes en blanc. Les verts comme les blancs sont fermés à leur extrémité par de banals boutons de métal.

— Je pourrais en utiliser les formes et me contenter de changer la housse. Cela te coûterait moins cher. Limite de prix ?

— Combien peuvent coûter des housses de coussins ?

— Louise et moi en avons vu aujourd'hui à plus de deux cents dollars dans une boutique de la 23^e rue.

Il me regarde bouche bée.

— Chacun ?

— Ne t'inquiète pas. Ça te coûtera un tout petit peu moins cher, dis-je avec un grand sourire. Mais tu seras peut-être obligé d'arracher quelques dents supplémentaires pour me payer.

— Je peux aussi te payer en services dentaires. Nous pourrions établir un tarif.

— Je ne pense pas.

Mon estomac se retourne à m'en rendre malade à cette simple idée.

Il me décoche ce regard dont les parents gratifient les enfants qui viennent d'utiliser une excuse particulièrement lamentable pour prétendre n'avoir nul besoin d'avaler leurs choux de Bruxelles, puis se lève pour aller préparer le dîner.

Je propose de l'aider, mais il me repousse d'un geste. Alors j'examine son salon et réfléchis aux tissus que j'aimerais utiliser pour les coussins. De la tapisserie serait sympa, avec une luxueuse frange dorée.

— Cela t'ennuie si je vais dans ta chambre ? Chercher des idées pour la housse de couette.

Il se fige sur place, un bol de je ne sais quoi dans les mains.

— Je ne vais pas fouiller. Et je promets de ne pas faire attention aux sous-vêtements sales.

— Juste... Laisse-moi effectuer un rangement éclair.

Il pose le bol sur le comptoir et se précipite dans sa chambre. Je l'entends farfouiller, ouvrir et fermer les portes de placards, puis des pas résonnent sur le plancher de bois brut. Je fronce les sourcils, me demandant pourquoi, sachant qu'il désirait que je lui confectionne une housse de couette, il n'a pas rangé sa chambre pour que je puisse y jeter un coup d'œil.

Il émerge enfin.

— O.K., dit-il.

Il a l'air effrayé.

— Tu as planqué le porno ?

Il écarquille les yeux.

— Le flic que j'ai rencontré assure que tous les hommes regardent du porno.

— Pas *tous* les hommes.

— Pas tous, mais peut-être toi.

— Je refuse de témoigner contre moi-même, dit-il.

— Oh, pour l'amour du ciel ! Va me préparer à dîner.

Je me glisse devant lui pour passer dans sa chambre.

Il me suit du regard, mais je le congédie d'un geste et il finit par céder.

Je me retrouve alors seule dans le repaire sacré du mâle.

J'ai la tentation de fouiner, de fouiller dans les tiroirs et les armoires à pharmacie, de regarder sous le lit, mais j'y résiste facilement. Je ne peux pas trahir sa confiance ainsi, je me sentirais salie.

Encore que j'*aimerais* savoir s'il cache une boîte intacte de préservatifs quelque part, une boîte qui approche sa date d'expiration. Je ne veux pas imaginer Scott faire l'amour avec quelqu'un, mais l'idée qu'il en ait envie me plaît. Pour une raison inconnue, la pensée de Scott en proie à une frustration sexuelle m'amuse.

Si je n'ai pas ce plaisir, pourquoi l'aurait-il ? Que l'avocate soit damnée.

Il n'y a pas grand-chose à voir dans sa chambre, excepté l'habituel fouillis d'objets électroniques d'une complexité inutile : la pendule de chevet-radio-lecteur CD qui projette au plafond une image digitale de l'heure, télévision et lecteur DVD, ainsi qu'un gadget qui émet des sons apaisants, depuis le cliquetis des gouttes d'eau jusqu'au bruit des criquets en passant par celui des vagues, sûrement destiné à favoriser l'endormissement. S'en sert-il ? Scott nourrit un amour démesuré pour les gadgets et les magasins qui les vendent, comme Brookstone et The Sharper Image. Il n'est pas matérialiste, il aime simplement le côté purement ludique de ces appareils. Un jour, il a prétendu que cela allait de pair avec le métier de dentiste.

Son lit n'a pas de tête de lit, seulement un châssis de style Hollywood sous le sommier, et une couette écrue dépourvue de housse sur les draps. Au sol, un petit tapis oriental, et au mur deux posters encadrés d'œuvres de Klee qui paraissent dater de l'époque de la fac.

Si j'ouvre les portes en accordéon du placard, une pile de linge sale va-t-elle en tomber ? Je devine que oui.

La salle de bains est elle aussi sans intérêt, excepté le sèche-cheveux ionique, la tondeuse poils de nez et d'oreille électrique, le Razor Care System et un lecteur CD fonctionnant sous la douche. Le lavabo présente des traces de savon et de poils de barbe. A côté des toilettes, un panier contient des numéros de *Men's Health* et *Bicycling*, un exemplaire de *The Smithsonian* pour la forme et un catalogue Victoria's Secret fripé. Je me demande lequel il feuillette lorsqu'il se trouve là.

Les salles de bains de mecs diffèrent tellement de celles des femmes ! Pas d'amas de bijoux, de maquillage, pas de lotions ou produits capillaires, de peignes et de clips, de pinces à épiler et ciseaux à ongles, fer à friser et bigoudis chauffants dont les fils électriques pendouillent et se

prennent dans la porte. Pas de tapis de bain assorti au rideau de douche, pas de demi-douzaine de shampooings, après-shampooings, gels pour le bain et éponges exfoliantes. Comment se pomponnent-ils ?

Je suppose que, de même que pour le placard, si j'ouvre un tiroir je vais découvrir un coffre au trésor empli de crèmes à raser, crayons astringents, après-rasage, et probablement plus de produits dentaires qu'il n'est possible d'en utiliser en une année entière. Et peut-être cette boîte de préservatifs inutilisés. Avec noblesse, je résiste à la tentation de vérifier, comme de traquer sur une brosse les longs cheveux qui trahiraient la présence de l'avocate. Je préfère réfléchir à des thèmes de couleurs.

Revenue dans le salon, je contemple tour à tour la vue de la ville qui plonge peu à peu dans le noir et imagine les possibilités d'une telle pièce, si on me donnait carte blanche et une carte de crédit platine, lorsque Scott m'appelle pour manger.

Le dîner consiste en pâtes accompagnées d'une sauce rouge épicée, salade Caesar, pain aux olives de Kalamata, le tout arrosé d'eau glacée au citron.

Je suis impressionnée.

— Plutôt élaboré. Et moi qui m'attendais à des hot-dogs.

— La plupart des aliments étaient déjà tout préparés. Tu sais, par le rayon traiteur de chez Zupan.

— Impressionnant tout de même. Mieux que le beurre de cacahuète et la confiture que j'aurais mangés chez moi en guise de dîner, si j'avais dîné.

— J'allais ouvrir une bouteille de vin rouge, mais...

— Je n'en aurais pas bu.

Il sait que lorsque je dois conduire, je ne bois rien. Je ne tiens pas l'alcool.

Nous attaquons le repas, tout en discutant des options pour sa housse de couette et ses coussins. Puis la conversation glisse sur le travail, avant de revenir à mon éternel sujet favori, les relations humaines.

— Ce que je ne comprends pas chez ce mec, Pete, dis-je, c'est pourquoi il s'est donné tant de mal pour me mettre dans son lit, si c'est pour abandonner aussi vite la conquête. Je veux dire, j'aurais pensé que je méritais un peu plus de persévérance. Je ne lui plais pas du tout ? N'avait-il envie de faire l'amour que cet après-midi-là ?

— Je croyais t'avoir entendue dire que cette histoire ne t'avait pas atteinte.

Je me livre à un demi-mensonge.

— Elle ne m'a pas atteinte.

Pour l'instant, Pete ne mérite pas encore une poupée vaudoue à son effigie.

— J'essaie juste de comprendre l'esprit masculin.

— Ne me regarde pas. Je ne me comporte pas comme ça.

— Jamais ?

— Ce mec semble être un con.

— Mais il était si mignon.

Scott me regarde, les sourcils haussés.

— Peut-être est-il simplement occupé, dis-je. Peut-être est-il en proie à son TDAH et est-il distrait.

— Et s'il t'appelait, tu sortirais de nouveau avec lui ? demande Scott avec incrédulité.

— Nooon...

— Hannah, tu ne sortirais pas avec lui, n'est-ce pas ?

— Il a peut-être été assigné à une mission d'infiltration et ne peut pas appeler.

— Tu as dit qu'il s'agissait d'un agent de patrouille.

— Peut-être a-t-il reçu une balle.

— Je l'espère pour toi.

Il émet un son dégoûté.

— Je ne peux pas croire que tu sortirais de nouveau avec lui. Il a déjà prouvé le genre de personne qu'il est.

— Je sais.

Mais en fait je ne sais pas, et Scott sait que je ne sais pas.

— Mais peut-être...

Scott m'interrompt.

— Rien du tout. Pour l'amour du ciel, tu dis chercher un homme que tu puisses épouser, un homme qui te traitera bien et sera un bon père pour tes enfants, et tu sors avec un con comme lui. Pourquoi ? Parce qu'il est « mignon » ?

— Je n'ai pas dit que je voulais l'épouser. Quel est le problème, je ne peux pas m'amuser un peu ? Oui, j'ai peut-être seulement envie de coucher avec lui, et c'est la seule raison pour laquelle je veux le revoir. Les mecs font ça tout le temps, pourquoi pas moi ?

— S'il ne s'agissait que de sexe, nous ne serions pas en train d'en parler. Il te suffit de descendre dans la rue pour trouver une douzaine de mecs désireux de coucher avec toi. Si c'était ça le problème, tu aurais pu foncer et coucher avec Pete.

— J'y ai pensé.

— Tu n'es pas comme ça. Tu ne couches pas à droite et à gauche.

— Je suis où là, au lycée ? Dans les années 1950 ? Non, je ne « couche pas à droite et à gauche », mais pas à cause d'un code moral dépassé. Si je n'avais pas peur de me retrouver le cœur brisé ou d'attraper une vilaine maladie, je te jure que je ramènerais chez moi qui bon me semble.

— Alors pourquoi ne le fais-tu pas ? Protège-toi. Et s'il ne s'agit que d'une nuit, quel est le risque d'avoir le cœur brisé ?

Il paraît aussi énervé que moi.

— Si tu es Miss Valeurs modernes, pourquoi ne te comportes-tu pas en fonction ?

— Je vais peut-être le faire.

On dirait une adolescente pleine de défi.

— Tu ne le feras pas.

Sa voix trahit le doute... et l'espoir que je sois en train de mentir.

— De toute façon, je ne vois pas en quoi cela te regarde.

Le silence tombe entre nous, durant un long moment. Il pique ses pâtes froides de sa fourchette avant de me regarder dans les yeux.

— Je ne veux pas te voir blessée. Pour toi, je veux ce qu'il y a de mieux.

Je n'ai rien à répondre à ça. Je manque répliquer qu'il m'appartient de décider ce qui est le mieux pour moi, mais je sais que cela paraîtrait présomptueux. Lorsque quelqu'un fait preuve de nobles sentiments et prétend parler dans notre intérêt, on risque de passer pour égoïste et ingrat.

Je finis par m'arracher un marmonnement.

— Eh bien merci.

— De rien, répond-il, tout aussi gracieux.

Et nous parlons d'autre chose.

Epaulettes et faux seins

La majeure partie de la semaine suivante se déroule dans un brouillard confus où se mêlent couture, rendez-vous multiples, navigation sur le Net et lecture de romans à suspense empruntés à la bibliothèque.

Merveilleux endroit que la bibliothèque, où les livres et la fuite de la réalité qui va de pair sont gratuits et peuvent passer pour une activité éducative. Si vous mangez pour échapper à vos états d'âme, dépensez de l'argent, faites l'amour ou buvez, tout le monde dira que vous avez un problème. Lisez un livre, et on pensera que vous êtes intelligente.

Depuis ma brouille avec Scott, un sentiment de culpabilité inconfortable me titille. Nous ne nous sommes jamais disputés ainsi par le passé. Nos discussions n'ont jamais pris un tour aussi personnel, et nous n'avons jamais été aussi à fleur de peau.

Un sentiment d'agacement teinte mes jours de gris. J'éprouve la sensation que les discussions avec mes amis, mes clients sonnent faux, que mes travaux de couture ne sont pas aussi parfaits qu'ils devraient l'être, et que leur imperfection sera remarquée. Pour couronner le tout, je me sens bouffie, ballonnée et je trouve ma peau grasse, défauts nouveaux, apparus comme autant de preuves extérieures de ma nullité intérieure.

Je sais que ces états d'âme et la sensation d'échec qui les accompagne sont temporaires, je sais que tout est affaire de perception et que, dans une semaine environ, l'univers brillera de nouveau d'un jaune doré. Mais pour l'instant, l'échec le rend sombre, incohérent et trouble.

Alors je couds, vais à mes rendez-vous, lis, mange, dors, et consacre mes nuits à consulter les horribles petites annonces sur internet, tout ça afin de ne pas m'appesantir sur ma dispute avec Scott. J'ai ôté ma propre petite annonce, de façon temporaire, sachant que je suis trop énervée pour répondre à aucun message.

Je ne travaille même pas sur ma robe de mariée. Si je la couds, il pourrait *vraiment* arriver, or je ne suis pas d'humeur à appliquer le maquillage qu'exigerait la situation.

* * *

Nous sommes maintenant jeudi, et j'ai rendez-vous avec une nouvelle cliente, la mère d'une candidate à un concours de beauté. Au téléphone, elle a dit désirer me confier la confection d'une

robe du soir et de deux autres costumes pour sa fille de douze ans, qui participe à un concours le mois prochain.

Comment refuser ? C'est presque aussi intéressant que fabriquer des costumes de catch. C'est même encore plus intéressant : des deux, les concours d'enfants sont certainement les plus insolites et les plus pervers.

Le complexe d'appartements où vit Carin Hoag est situé dans la même partie de la ville que celui de Pete. Et d'après son apparence, à peu près du même standing. Je me suis toujours demandé à quoi cela aurait ressemblé de grandir dans un appartement, au lieu de la maison de Roseburg où j'avais toujours conservé ma chambre, comme si personne d'autre n'y avait jamais vécu, et n'y vivrait jamais à l'avenir.

J'imagine que je me serais adaptée, mais tout de même, je suis contente d'avoir un endroit précis que je puisse considérer comme ma maison.

Je me gare, trouve la bonne porte et frappe. J'entends des voix féminines qui se lancent des piques, et j'attends. Et attends encore, tandis que les chamailleries reprennent. La porte s'ouvre enfin et je me trouve face à une fille au visage dur qui semble avoir entre dix-huit et vingt ans. Elle tient entre deux doigts une cigarette qui se consume.

Une cigarette. Oh mon Dieu. Apparemment, les seules personnes qui fument encore en Oregon sont les gens d'âge mûr qui traînent dans les bars en jouant au poker sur les machines, et des ados qui semblent avoir besoin de l'intervention des services sociaux pour ne pas finir héroïnomanes.

Les autres sont bien trop occupés à randonner ou à faire leur marché de légumes bio.

— Ouais ? demande la créature en guise d'accueil.

Elle porte un jean taille basse assez étroit pour mouler son entrejambe, et un T-shirt si serré qu'elle a dû se le procurer au rayon enfants. Elle tire en pro sur la cigarette. Je vois se dessiner des genoux douloureux dans son avenir.

— Madame Hoag ? dis-je.

La fille lève les yeux au ciel.

— C'est ma *mère*.

— Je suis Hannah O'Dowd, la couturière... ? dis-je, tentant de stimuler chez elle un souvenir quelconque.

Une femme plus âgée, aux cheveux teints et crêpés recouverts d'une mince pellicule de laque, émerge du petit couloir derrière la fille. Des sillons en forme de parenthèses encadrent sa bouche, et son rouge à lèvres magenta coule dans les ridules de sa lèvre supérieure, malgré le barrage brun foncé dessiné par son crayon à lèvres.

— Tu vas t'abîmer la peau, Bethany !

La femme arrache la cigarette des doigts de la fille juste au moment où la gamine la portait à sa bouche.

C'est Bethany ? La Bethany de douze ans ?

— Tu veux que je devienne obèse ? riposte la gamine. Toutes les mannequins fument. Les ballerines fument. Je vais devenir obèse.

Elle se tourne vers moi.

— Je parie que vous ne fumez pas.

Dans ma tête, je mets en balance les cinq à sept cents dollars que ce job risque de me rapporter avec ne serait-ce que dix minutes en compagnie de Bethany...

— Boucle-la, lance la plus âgée des Hoag.

Bethany secoue la tête et disparaît dans le couloir à pas bruyants.

— Je suis désolée, déclare Mme Hoag. Elle est en colère parce que je ne l'ai pas autorisée à se rendre à une rave demain soir. Je vous en prie, entrez.

Elle sourit, d'un sourire qu'elle veut chaleureux et accueillant, mais qui me donne l'impression d'être attirée à l'intérieur par une sorcière de conte de fées, une sorcière incapable de cacher qu'elle a mis le four en route.

L'appartement fleure le désodorisant à l'arôme fleuri d'une douceur écœurante et la fumée de cigarette. Il est meublé de tables et de chaises en chêne bon marché, et d'un canapé revêtu d'un tissu beige et rêche, au-dessus duquel est accrochée une gravure tout droit sortie d'un grand magasin de meubles. Une plante artificielle est juchée sur le meuble multimédia qui exhibe trophées et rubans, ainsi qu'une télévision et une étagère de cassettes vidéo.

Sur les autres murs s'étalent des dizaines de photos de Bethany en costume, avec des couronnes sur sa tête et rubans en travers de son corps d'enfant. Sur les plus anciennes photos, elle sourit de toutes ses dents de lait dans un visage fardé comme celui d'une transfuge des années 1980. Je frissonne. Les monstres des films d'horreur ne sont rien comparés à la frousse que flanque une enfant reine de beauté.

Me voyant observer les photos, Mme Hoag me donne un bref résumé de chacune d'elles. Lorsque nous parvenons à la dernière, j'ai compris que Mme Hoag a dû dépenser des milliers de dollars en robes diverses, frais d'inscription, répétiteurs et frais de voyage, pour récolter les trophées miteux qui ornent les étagères, et à l'occasion une somme d'argent couvrant à peine le coût d'une nuit d'hôtel.

J'essaie de penser à une façon sympa de poser la question qui me trotte dans la tête : « Pourquoi diable gaspillez-vous votre argent ainsi ? » Au lieu de quoi je demande :

— Alors, euh, qu'est-ce qui vous pousse, Bethany et vous, à passer ces concours ?

— Il s'agit d'un investissement.

Je hausse les sourcils.

— A un niveau supérieur, on peut décrocher des bourses. Je veux que Bethany aille à l'université, et c'est ainsi que nous obtiendrons l'argent nécessaire.

Elle sort sa propre cigarette et l'allume.

— Je ne sais pas comment nous pourrions nous le permettre sinon.

Cette femme ne semble pas se rendre compte que la somme absorbée à cette heure par les participations aux concours aurait été suffisante à régler la totalité des frais d'une scolarité. Avec de tels gènes de bêtise, je doute que Bethany ne voie jamais s'ouvrir pour elle les portes d'une de ces institutions tant désirées, argent ou pas.

Le téléphone sonne et Bethany surgit en courant de l'endroit où elle était en train de boudier afin de répondre. S'ensuit un bavardage excité et glapissant. Elle emporte le téléphone dans les profondeurs de l'appartement, sans cesser de caqueter.

Mme Hoag s'empare d'un DVD et l'introduit dans le lecteur.

— La robe que je veux vous commander se trouve sur ce DVD.

L'image apparaît et Mme Hoag fait défiler la cassette amateur d'un concours.

— Vous possédez un lecteur DVD ?

— Oui.

— Je vais vous donner les DVD à emporter chez vous, ceux où on voit les costumes.

— Vous voulez que j'en copie un ?

Je croyais qu'elle désirait un modèle original.

— Celui de la gagnante de l'année dernière. La voilà.

L'image s'arrête sur une fille d'un âge indéterminé, en robe du soir scintillante de perles et de strass, avec aux épaules une sorte d'excroissance évoquant de vieux épisodes de *Dynastie*. La fille paraît étrangement disproportionnée, comme une poupée au rapport jambes-tronc-tête erroné.

Sa tête est surmontée d'une telle masse de cheveux qu'elle semble représenter presque un tiers de sa hauteur totale, et appartenir à une fille de vingt ans. Mais son corps ne présente pas plus de hanches ni de taille que celui d'une gamine de huit ans, malgré les contours de sa poitrine qui ne peuvent être dus qu'au rembourrage.

Je commence à plaindre Bethany. Puis je décide de me plaindre moi, qui vais consacrer des heures à confectionner un costume aussi atroce.

Pendant que Mme Hoag repère les autres costumes désirés, je subis une demi-heure de visionnage avant qu'elle ne m'escorte dans la chambre de Bethany pour la prise des mesures.

— Je trouve Tyler plus mignon que David, papote Bethany au téléphone. Il m'a heurtée dans le couloir. Je sais qu'il l'a fait exprès. Il est tellement immature ! Mais je crois qu'il m'aime bien.

Lorsqu'elle nous voit entrer, Mme Hoag suivie d'un nuage de fumée, elle murmure un « au revoir » et éteint le téléphone.

— Maaaaaman ! s'exclame Bethany en roulant du lit. Tu sais que je ne t'autorise pas à fumer dans ma chambre.

— Hannah doit prendre tes mensurations, dit Mme Hoag.

Elle tire ostensiblement une nouvelle bouffée de cigarette, puis fixe sa fille avant de sortir.

Bethany la regarde partir, puis se tourne vers moi, un petit sourire aux lèvres.

— Je ne fume pas pour de bon, vous savez. Je fais juste semblant pour l'énerver. Peut-être pour la faire réfléchir à ce qu'elle fait subir à sa propre peau et ses propres poumons. Vous avez remarqué les rides autour de sa bouche ? demande Bethany avec un frisson. Mon Dieu, tout ça est une telle perte de temps.

Elle lève légèrement les bras sur le côté et se fige, dans l'attente que je prenne ses mensurations.

— Pourquoi continuez-vous de participer à ces concours alors ?

J'enroule le mètre autour de son corps et note les chiffres dans mon carnet.

— Cela lui donne une occupation. Son existence est vide.

Ah. Une altruiste.

— Ça ne te plaît pas du tout ?

Elle hausse les épaules.

— Ce serait amusant si je pouvais choisir mes tenues, ou chorégraphier mes propres enchaînements. Vous avez vu les vidéos, vous avez vu ces trucs débiles qu'on nous fait faire ? Ils devraient nous laisser danser comme sur MTV.

Elle n'a pas totalement tort. Encore qu'à mon avis, voir des filles prépubères rouler des hanches serait encore plus perturbant que le spectacle de ces mouvements raides de marionnettes dont j'ai été témoin.

— Et ton père... ?

— Je vais le voir en août. Il vit dans le Montana. Ils ont des chevaux là-bas... j'aimerais vivre avec lui.

J'ai achevé de prendre les mesures, mais n'ai pas envie de mettre fin tout de suite à ma conversation avec Bethany. Elle se révèle plutôt intéressante.

— Qui est ce Tyler dont tu parlais ?

Elle m'observe un long moment, me jugeant du regard.

— Vous savez, je m'attendais à ce que vous soyez une de ces nulles avec qui traîne maman.

Vous voyez le genre, avec des citations de Jésus plein la bouche, et qui collectionnent les *beanie babies*, comme si ces peluches n'étaient pas complètement démodées. Mais vous n'êtes pas comme elles.

— Dieu m'en garde.

— Alors je peux vous poser une question ?

— Bien sûr.

— Comment doit-on s'y prendre avec les garçons ?

— Moi-même, je suis encore en train d'essayer de comprendre.

— Je veux dire : pourquoi ne savent-ils pas montrer qu'on leur plaît autrement qu'en étant exécrables ? demande-t-elle, une main sur la hanche.

— Ils finissent par dépasser ce stade. Du moins pour la plupart d'entre eux.

Cette réponse ne la satisfait pas. Je m'assieds au bord de son lit et tente de me souvenir de l'époque où j'avais douze ans. Savais-je *quoi que ce soit* à l'époque ? Non, et je doute que, malgré ses grands airs, il en soit autrement pour Bethany.

— Ecoute. Tu veux savoir ce que je regrette que personne ne m'ait dit à propos des garçons quand j'avais douze ans ?

— Bien sûr.

Evidemment, elle veut savoir. Et quoi que je dise, mes paroles ne feront aucune différence. Comme pour la plupart des choses, on n'apprend que par soi-même.

— D'accord. La plupart des garçons ne commencent à se comporter en adulte qu'à l'approche de la trentaine. Donc tu as devant toi encore au moins quinze ans pour construire ta propre vie, sans te prendre la tête à propos d'un stupide garçon.

— Quoi, sans sortir avec des garçons ?

— Si, sors avec des garçons, pour t'entraîner à les gérer. Et puis ça peut être amusant. Ce que je veux dire c'est : pense à toi d'abord. Ne renonce pas à tes désirs pour un garçon.

— Pas même par amour ?

— Pourquoi aimer un garçon qui t'empêcherait de poursuivre tes propres objectifs ? Ce serait un abruti.

Elle hausse les épaules, de toute évidence insatisfaite par mes sages paroles.

— Un autre conseil ?

Je souris en me levant.

— Juste les trucs habituels, ceux que tu as déjà entendus : il y a plus d'un poisson dans la mer. Ne laisse pas tomber tes amis. Ils seront toujours là lorsque le mec aura disparu. Attends d'être un peu plus vieille pour faire l'amour, et alors utilise toujours un préservatif. Prends ton temps avant de te marier.

Elle lève les yeux au ciel.

— Oui je sais, dis-je. Mais je ne plaisante pas. Les garçons vont et viennent. La seule personne avec qui tu passeras ta vie entière, c'est toi-même. Alors fais attention à toi. Traite-toi... avec toute la dévotion que tu porterais à un garçon dont tu es amoureuse.

— C'est ce que tu fais ?

— Heu, je m'entraîne encore. Je cherche juste à te faire bénéficier du résultat de mes souffrances.

— Hum.

Elle semble douter.

Je consulte ma montre, cherchant une excuse pour mettre fin à la conversation avant que je ne

trahisse mon hypocrisie.

— Seigneur, je dois y aller, dis-je.

Je rejoins Mme Hoag et prends les cassettes. Je promets de l'appeler avec une estimation du prix et du délai, et je m'en vais. A peine assise dans ma voiture, mon mobile sonne.

— Hannah's Custom Sewing.

— Hannah ? Pete à l'appareil. Tu es prête pour cette rando ?

Latex

Il a vraiment un beau derrière.

On dit que les femmes atteignent leur maturité sexuelle aux alentours de la quarantaine. Moi deux mois me séparent encore de la trentaine, et à la façon dont je salive sur une paire de fesses, je me transforme déjà en mec. Que vais-je devenir à trente-cinq ans ? Trente-neuf ans ? Faudra-t-il m'arroser au jet d'eau ? Agresserai-je les étudiants ? Ferai-je partie de ces femmes mûres contre lesquelles les mères ne pensent pas à mettre leurs fils en garde ?

Pete se retourne pour voir comment je me débrouille.

— Ça va ?

Nous cheminons depuis une heure le long d'un sentier du parc Mount Hood National Wilderness, et nous n'avons fait que grimper le long des routes en lacet, à l'ombre des conifères. Je suis prête pour une pause, et la passerais volontiers à faire des mamours.

— Je crois que j'ai besoin d'eau.

Ensuite, chéri, sautons dans les fourrés ! Rrrr ! Faire de l'exercice serait bien plus agréable s'il ôtait sa chemise !

Il marque un temps d'arrêt.

— J'en prendrais bien aussi.

Je fais glisser mon petit sac à dos et en retire ma bouteille d'eau. Pete porte le sien, un attirail de Néoprène et filet synthétique au look sportif, niché en haut de sa colonne vertébrale.

Un couple d'âge mûr qui vient de la direction opposée nous sourit et nous dit bonjour en agitant ses bâtons de marche. Nous leur rendons leur salut en souriant.

Comme nous sommes mardi, nous espérons être à peu près les seuls sur les sentiers de randonnée, mais la journée est belle et Portland regorge de fanas du grand air. Pourtant, la foule de randonneurs n'est rien comparée à ce qu'elle sera ce week-end.

J'ignore si c'est ma libido, ma carence en estime de soi ou la curiosité qui m'ont poussée à accepter l'invitation de Pete. Lors de son coup de fil, il n'a pas semblé avoir idée que j'aurais pu mal prendre son silence pendant deux semaines. Il a expliqué ce long silence en évoquant son « travail » et en précisant qu'il avait « aidé un pote à déménager » pendant son jour de congé.

Les admonestations de Scott toujours en tête, j'ai pourtant accepté sa proposition sans hésiter. Peut-être seulement pour prouver que je prenais mes décisions seule, et pouvais quitter les sentiers

battus à ma guise.

De plus, il faut que je rentabilise ces chaussures de marche. Et quand aurai-je de nouveau un tel spécimen à portée de la main ?

Ouais, d'accord, un gamin de cinq ans est doué d'une faculté de concentration supérieure à celle de Pete, le super-flic-qui-cause, et a plus de conversation, mais...

Une fois dans sa vie, on a le droit de se comporter en vilaine fille.

Et peut-être que je lui plais vraiment. Peut-être existe-t-il une chance minuscule que les barbecues dans le jardin deviennent réalité.

Et peut-être que tout ce que je désire, c'est le voir nu. Seul le fait que nous ne nous connaissions pas doit être responsable de l'absence de réaction et d'excitation lorsque nous nous sommes embrassés chez lui. Aujourd'hui nous avons passé deux heures supplémentaires ensemble. Tels les moteurs de la navette spatiale, mes bonnes vieilles hormones devraient se remettre à l'œuvre.

Ce serait logique.

L'eau contenue dans ma bouteille a chauffé et a un goût de plastique, et ma dent toujours sensible frémit. Je grimace, range la bouteille dans mon sac, et nous reprenons notre marche à travers les splendeurs de la nature sauvage. Pete entreprend le récit de l'arrestation, par ses soins, d'un conducteur en état d'ivresse zigzaguant en travers de la route, sa petite amie tout aussi ivre sur le siège passager.

— ... Alors je lui ai demandé où il allait, et tu sais ce que cet imbécile a répondu ? « Je vais la sauter ! » Sa copine a essayé de le faire taire, mais jouer les malins lui plaisait trop.

Tous les récits de Pete commencent à se mélanger dans ma tête. J'ai déjà compris qu'elles partagent toutes le même épilogue : grâce à son intelligence et son courage, Pete attrape les méchants et fait du monde un monde meilleur. Lorsqu'il parle, il dégage une sorte d'énergie trépidante, tendue, comme si le souvenir des confrontations provoquait une décharge d'adrénaline. L'écouter est fatigant.

J'émetts les grognements d'intérêt appropriés tandis qu'il continue la démonstration de ses qualités de mâle, et me concentre pour parcourir cent mètres de plus sans céder à la tentation de m'arrêter. Ma seule inquiétude consiste à savoir jusqu'à quel point ma culotte sera mouillée de sueur à la fin de cette randonnée. Sujet d'inquiétude légitime lorsqu'on entretient des espoirs de câlins.

Le sentier serpente à travers prairies et forêts et enjambe de petits ruisseaux. Après une nouvelle heure et demie de marche, nous atteignons enfin notre but : une cascade.

Elle n'est pas aussi haute que la cascade de Columbia Gorge, ni aussi puissante que celles de Silver Falls State Park, mais je suis tellement heureuse de savoir que nous en avons terminé avec l'ascension que je m'en moque. L'eau bouillonnante crée un voile de brume frais et humide. Je me tiens au bord du bassin rocheux et m'en laisse imprégner.

— Superbe, n'est-ce pas ? dit Pete.

Je murmure un assentiment et ouvre les yeux, observant la petite clairière. J'aperçois un homme muni d'une caméra avec un trépied, et deux femmes plus âgées qui s'éloignent.

— Nous mangeons ici ?

J'ai des barres énergétiques dans mon sac. La randonnée a annihilé mon appétit, mais je saisis n'importe quelle excuse pour prolonger la pause avant d'entamer la descente à travers la forêt.

— Je connais un endroit tranquille un peu en amont. Un bel endroit. Nous pourrions tremper les pieds dans l'eau.

— A quelle distance en amont ?

Combien de femmes a-t-il emmenées là-bas ? Je n'ai pas peur de finir en cadavre enterré sous

un tronc d'arbre, mais je ne suis pas non plus emballée à l'idée de me transformer en une encoche supplémentaire sur le vieux ceinturon de son arme de service. Je suis ici pour profiter de *son* corps de rêve, pas le contraire.

— Pas loin, cinq ou dix minutes.

— D'accord.

Pourquoi pas ?

Il nous faut contourner la cascade, grimper de nouveau, cette fois pas sur un vrai sentier. Je soupçonne que les gardes forestiers désapprouveraient les ravages infligés par nos bottes à la flore fragile, mais suis par trop mauviette pour le faire remarquer à Monsieur le Défenseur de la Loi.

Un quart d'heure plus tard, je suis ravie d'avoir tenu ma langue : nous sommes parvenus à un ruisseau baigné de la lumière du soleil, et bordé de pierres et de rochers couverts de mousse verte, à l'ombre de grands arbres. Et pas une âme en vue. Je me laisse tomber sur la berge de terre sableuse et m'attaque à mes bottes.

Pete se laisse tomber à mes côtés et fait de même.

— Je te défie de te baigner nue.

J'ôte mes chaussettes dont la teinture rose a imprégné mes pieds.

— Moi, je *te* mets au défi.

Comme je suis spirituelle.

— J'y vais si tu y vas, rétorque-t-il, avec ce qu'il doit prendre pour un sourire désinvolte.

Inutile de s'interroger sur la suite des événements au cas où je relèverais le défi, et mon sac à dos contient le matériel nécessaire à une telle éventualité. Une scout doit toujours être prête.

Mais j'hésite. Ai-je vraiment envie de passer à l'acte ? Peut-être ma seule motivation est-elle de prouver que je ne suis pas prisonnière d'une morale d'un autre âge.

D'un autre côté, ça pourrait vraiment être agréable.

Et je n'ai aucune raison de me le refuser.

Je lui souris, d'un sourire signifiant « au diable tout le reste », et ôte mon haut. Puis d'un mouvement vif, j'attrape le dos de mon soutien-gorge et le dégrafe.

— Nom de nom ! s'exclame-t-il avant d'arracher sa propre chemise.

Je me déshabille et, une fois debout, réalise que je suis nue comme un ver au milieu des bois. Cela ne me déplaît pas. Nue comme un ver dans un centre commercial non, mais ici... Je me fais l'impression d'être une sorte de Vénus.

Ou Eve.

Pete envoie promener son slip et se lève. Après un bref regard à son outillage — coup d'œil trop rapide pour une évaluation complète —, je franchis d'un pas primesautier les quelques mètres qui me séparent du ruisseau et entre dans l'eau avec élégance.

Avant de me reculer maladroitement.

— Bon Dieu ! C'est glacé !

— A quoi t'attendais-tu ? L'eau descend directement de la montagne, dit-il, du ton docte de l'homme viril qui connaît la nature.

Je parie que Wade a plus de chances de survivre une semaine dans la nature que Pete.

Il entre dans le ruisseau en éclaboussant l'eau autour de lui. Il se fraye un chemin jusqu'au milieu du ruisseau, les bras écartés afin de garder l'équilibre alors qu'il s'efforce de ne pas glisser sur les pierres lisses. Les muscles de ses jambes et de ses fesses se meuvent comme pour illustrer un cours magistral d'anatomie. L'eau ne lui parvient que jusqu'aux tibias.

Je croise les bras sur mes seins.

— Comment sommes-nous censés nager là-dedans ?

Je regrette de ne pas être équipée d'un Camescope. Cela vaut une rencontre avec l'abominable homme des neiges. Cela vaut, je suis prête à parier, les films qui passent au Purple Palace.

— Tu n'avais pas l'intention de nager le crawl, quand même ?

Il se tourne pour faire face à l'eau qui en aval lèche ses mollets. Avant de s'asseoir d'un seul coup.

— Waouh ! s'écrie-t-il. Seigneur ! Waouh !

Tout randonneur à moins d'un kilomètre peut l'entendre.

— ... Waouh ! Seigneur, c'est froid !

Il éclabousse son visage et sa poitrine. Il se penche brièvement en arrière et plonge la tête sous l'eau avant de la ressortir en hurlant.

— Pete ! Pour l'amour du ciel, tu vas attirer des gens ici !

— Nan, ils ne voudront rien avoir à faire avec nous ! Vas-y ! Waouh !

La chaleur provoquée par la marche commence à s'évaporer et je me suis refroidie. L'eau me paraît encore moins attirante que deux minutes plus tôt. Je me mords les lèvres et regarde Pete. Il me tend ses bras ouverts.

Et puis zut, *voilà* qui me tiendrait chaud.

Je serre les poings et me force à entrer dans l'eau, me frayant avec lenteur un chemin vers Pete. Mon pied glisse sur une pierre, je perds l'équilibre et me rattrape juste à temps pour ne pas tomber face la première dans l'eau. Je me retrouve les fesses en l'air, une main au fond du ruisseau.

Fabuleux. Quelle posture flatteuse !

Mais Pete ne semble pas s'en formaliser et a la réaction typique d'un garçon : il m'éclabousse.

— Hé !

— Allez, espèce de mauviette ! Viens ici !

Je pense à Bethany, et aux années de comportement puéril qu'elle va encore endurer de la part du sexe opposé. Mais moi, ne suis-je pas trop vieille pour ça ?

Il m'éclabousse de nouveau. Et puis zut, je me traîne sur les derniers mètres, tombe sur lui, et nous nous étendons tous deux de tout notre long dans l'eau.

— Yeah ! dis-je dans un cri en resurgissant de l'eau et en balayant eau et cheveux de mon visage.

Pete me tient dans ses bras, étendue en travers de ses genoux tandis que l'eau nous asperge comme les jets d'un centre de thalasso.

— C'est super ! s'exclame-t-il.

Son corps dégage un petit peu plus de chaleur que l'eau et sa carrure me protège en grande partie de la force du courant. J'aime la sensation de nos peaux nues l'une contre l'autre. Le contact en est parfois doux, parfois rêche comme un essuie-glace sur un pare-brise trop peu mouillé.

Je l'enlace par le cou. Il comprend l'allusion et m'embrasse, tandis que l'une de ses mains descend jouer avec un de mes seins.

Et comme l'autre fois, dans son appartement, je ne ressens rien.

Sa langue joue avec la mienne sans faux pas, sa main est un peu rugueuse mais non sans adresse, et on ne peut souhaiter mieux que son corps tonique.

Et pourtant...

Je ne ressens aucune excitation. J'exécute les gestes comme une mécanique bien huilée.

Ses doigts jouent sur ma peau, me caressent... Je l'attire contre moi, promène mes lèvres sur son cou, me comportant comme s'il me faisait un effet fou.

Peut-être l'eau froide m'a-t-elle anesthésiée.

— Et si on continuait sur la terre ferme ? dis-je, simulant un murmure voluptueux.

Il change de position et se lève, puis me soulève dans ses bras et m'emporte sur la rive. Nos deux corps ruissent. *Voilà* qui me plaît.

Lorsqu'un homme me porte dans ses bras, j'éprouve une merveilleuse sensation de fragilité et de féminité. Enfin, tant qu'il est assez fort pour le faire sans ahaner et que ses muscles ne trahissent aucun tremblement dû à l'effort. Voir un mec peiner sous votre poids n'est pas flatteur.

Homme des bois, je suis à toi !

De retour sur la rive, nous éparpillons nos vêtements sur le sol en guise de couverture, et je m'étends, laissant Pete couvrir mes seins de baisers. Il me mordille. C'est douloureux. Ouille.

— Ouh, va doucement, tu veux ? dis-je d'une voix douce, tentant de ne pas faire la grimace.

Je place les mains sur ses épaules, les caresse, puis descends le long de son torse. Il a de belles épaules, et des pectoraux qui appellent les massages lascifs. Mes mains se posent dessus et les pressent un peu, comme le ferait un mec tâtant les seins d'une fille.

— Que fais-tu ?

— Je pourrais te dévorer, dis-je.

Il a un petit rire silencieux. Puis il se penche pour m'embrasser.

Là, prise d'une soudaine impulsion, je l'interromps en plongeant mes doigts dans ses cheveux.

— Il n'y a... euh... rien... que je devrais savoir, n'est-ce pas ?

— Hein ?

Je le regarde avec de grands yeux, pressée qu'il comprenne.

— Tu sais. Question santé... Des problèmes quelconques ?

— Oh. Non. J'ai fait le test pour le sida, rien.

— Moi aussi.

Mais en réalité ce que j'avais voulu dire c'était : « Pas de papillomes ? D'herpès ? »

Mais prolonger le questionnaire ne semble pas poli. S'il existait un problème quelconque, il me l'aurait dit. N'est-ce pas ?

Si je n'avais pas abordé le sujet en premier, m'aurait-il posé ces mêmes questions ?

A-t-il jamais posé la question à ses conquêtes ? Peut-être ignore-t-il avoir été contaminé.

— De toute façon, j'ai ce qu'il faut dans mon sac, dis-je.

Je parle de préservatifs, et *tutti quanti*.

— Je ferai attention, nous pouvons faire sans.

— Euh, non. Je préfère *vraiment* utiliser quelque chose.

Il soupire et se laisse retomber à mes côtés.

Qu'est-ce qui lui prend ?

— Je déteste ces trucs, déclare-t-il.

— Chh..., dis-je, d'une voix aussi douce que possible, tout en l'attirant de nouveau à moi. Il le faut pourtant.

Il s'arrache à mes bras et déclare sans ambages :

— Désolé, mais ce sera sans moi !

Il commence à ramasser ses vêtements comme si de rien n'était.

Une légère frustration s'empare de moi. Peu à peu remplacée par de la colère. Depuis combien de temps n'ai-je pas fait l'amour ? Faut-il que je sois à ce point désespérée pour m'accrocher à un goujat pareil ?

Plus je réfléchis, plus je bouillonne de colère. Qui est-il pour prendre sans me consulter des

décisions concernant ma santé ? Ce n'est pas *lui* qui aurait à subir les conséquences d'une grossesse ou d'une maladie vénérienne.

Je voudrais hurler, mais je me retiens. A quoi cela servirait-il de faire une scène ? Et puis si on se dispute, je ne pourrai jamais sortir de cette clairière et retrouver le sentier de randonnée.

A mon tour, je me lève, toujours muette, ravalant mon amour-propre.

Ça m'agace de l'admettre, mais j'aurais dû écouter Scott.

Tissu-éponge humide

— Il s'est vraiment comporté comme un nul, dit Louise.

Elle est campée devant son fourneau, une main sur la hanche, l'autre brandissant une spatule.

L'ail emplit l'atmosphère d'un arôme tenace et délicieux. Louise cuisine des *fettucine* aux fruits de mer et j'ai déjà jeté un coup d'œil sur le tiramisù qui constitue le dessert. On peut faire pire comme amie qu'une fille qui aime cuisiner, et par-dessus tout, cuisiner pour ses invités.

Assise à sa petite table de cuisine déjà dressée pour deux, j'avale une gorgée de soda light.

— Vraiment, je ne comprends pas les hommes. Et si une fille tombait enceinte de lui ?

— Il lui proposerait certainement de partager le coût de l'avortement cinquante-cinquante.

Louise inspire et remue l'ail dans la casserole.

— Et si elle ne veut pas avorter ? Les hommes sont tellement stupides. Elle pourrait garder le bébé, puis le poursuivre en recherche de paternité. Il devrait payer une pension alimentaire durant les vingt années à venir.

Je remonte mon pied et le pose sur ma chaise, puis croise les bras sur mon genou.

— Je n'ai pas eu l'impression frappante que ce mec réfléchissait avant d'agir. Le TDAH, tu sais.

— Quelle piètre excuse ! Il s'est conduit comme un con, c'est tout, et le TDAH n'a rien à faire là-dedans.

— Tu sais, avec toutes les femmes qui désirent follement un bébé, j'aurais cru que les hommes feraient preuve de plus de prudence. J'imagine très bien une femme choisir un mec qui gagne bien sa vie, le ramener chez elle, et déclarer : « Tu préfères sans préservatif ? Bien sûr ! Pas de problème ! » Puis elle tombe enceinte et obtient un revenu supplémentaire garanti pour l'aider à élever son enfant, sans s'enquiquiner avec un mari.

— Tu es tordue.

— Dix minutes de sexe égoïste, sous prétexte que « c'est meilleur sans latex », et non seulement il se transforme en donneur de sperme, mais écope aussi d'une belle saisie sur salaire. Peut-être que si un jour je suis vraiment désespérée...

— Tu ne le ferais pas, dit Louise.

— Non, je ne le ferais pas.

— Au fait, merci encore pour Vaudou Derek. Tu as raison, l'assailir de coups d'élastique est

très thérapeutique.

— Ravie de t'être utile.

Vaudou Derek est doté d'une petite tête sans yeux symbolisant sa bêtise et son aveuglement, et d'un pénis décoré d'un visage qui fait la grimace, symbole de ce qu'il n'obtiendra jamais de Louise.

— Vas-tu confectionner un Vaudou Pete ? demande-t-elle.

— Bien sûr...

Je suis interrompue par la faible sonnerie de mon portable.

— Flûte !

Je me rends dans le salon pour prendre la communication.

— Hannah's Custom Sewing.

— Hannah ? demande mon père d'une voix tendue.

— Papa ?

Il parle d'un ton qui suffit à transpercer mon cœur d'un coup de lance.

— Hannah, ta mère est à l'hôpital. Tu peux venir ?

— Papa ! Que s'est-il passé ?

Mon cœur s'affole.

— Elle a eu une attaque.

Sa voix se brise. Plusieurs secondes s'écoulent avant qu'il ne puisse reprendre la parole.

— Je l'ai trouvée dans la salle de bains. On lui a fait passer un genre de scanner et on lui a administré un médicament pour dissoudre le caillot. Maintenant, on attend son réveil.

— Elle ira bien ?

Je suis toujours debout, je respire toujours. Je vais bien, je tiens le coup, la nouvelle ne m'a pas anéantie.

— Ils ne savent pas encore. Ils ne le sauront pas tant qu'elle ne sera pas réveillée.

— J'arrive tout de suite. Tu es à l'hôpital Mercy ?

— Oui.

La communication est coupée, et je reste là, téléphone en main, à flotter je ne sais où au-dessus de la réalité, tandis que mon esprit fonctionne à toute vitesse. Dois-je faire un saut chez moi pour prendre quelques affaires ? Non, j'ai mon sac à main avec moi, j'achèterai là-bas tout ce dont j'ai besoin. Ma voiture est garée dans la rue — en cinq minutes, je peux foncer du trottoir à l'entrée de l'autoroute I-5, direction sud. En enfonçant l'accélérateur, je peux boucler le trajet en deux heures et demie...

— Hannah ? demande Louise depuis le seuil de la cuisine.

Je sens à sa voix qu'elle a compris que j'ai reçu une mauvaise nouvelle.

— Qu'est-il arrivé ?

Je me retourne pour lui faire face.

— Ma mère a eu une attaque.

C'est en prononçant ces mots que leur réalité me frappe de plein fouet. Mes considérations impliquant brosse à dents, vêtements de nuit et plein d'essence laissent place à l'image de maman à l'hôpital, peut-être à l'article de la mort, qui ne guérira peut-être jamais, ne redeviendra peut-être jamais celle qu'elle a été.

J'ai peut-être perdu ma mère.

Mon visage se crispe et des larmes emplissent mes yeux.

— Elle est à l'hôpital. On attend son réveil.

Je ne parviens plus à respirer, mon souffle retient un sanglot, mes larmes coulent à flots, la

tension rend mon visage et ma gorge douloureux.

— Oh ma chérie ! s'exclame Louise.

Elle s'approche et m'enlace. Je pose ma tête sur son épaule et sanglote en reniflant.

Je finis par m'écarter et essuie mon nez de mon poignet.

— Je t'en mets partout, dis-je.

Un sentiment proche de la panique balaie mon chagrin et le besoin urgent d'aller rapidement à Roseburg me submerge. Et papa, pauvre papa, comment tient-il le coup ?

— Comme si c'était important, dit Louise. Va chercher la boîte de Kleenex dans la salle de bains. Je vais te conduire là-bas.

— Je peux conduire moi-même.

— Non, tu ne peux pas. Va chercher les Kleenex.

Je lui obéis. Dans la salle de bains, je m'observe dans le miroir, en pensant de nouveau à maman. Redeviendra-t-elle jamais la même ? La peur et le chagrin m'étreignent de nouveau. Mon visage se déforme, ma bouche s'étire vers le bas, comme un masque grec tragique, et un cri de détresse jaillit de ma gorge.

Mes vêtements, ma coupe de cheveux, mes boucles d'oreilles, ne sont que des ornements inutiles, enchâssés de façon incongrue dans une masse de douleur. Rien d'autre ne compte que l'état de ma mère. Je pourrais porter des diamants véritables, posséder ma propre maison et conduire une Jaguar, je pourrais être belle, brillante et célèbre... tout cela ne signifierait rien.

Rien n'a d'importance, sinon l'idée que je pourrais perdre ma mère.

La vague de douleur se retire. J'humecte un gant de toilette et essuie le mascara qui dégouline sur mon visage. Je m'empare de la boîte de Kleenex, sachant que la vague va revenir. Lorsque je regagne le salon, Louise est munie de sa veste et de la mienne, et me pousse vers la porte.

— Je ne peux pas laisser ma voiture dans la rue, dis-je.

— On va prendre ta voiture.

— Comment rentreras-tu chez toi ?

— Ne t'inquiète pas pour ça.

Je voudrais conduire moi-même, pour ne pas penser, mais Louise ne m'y autorise pas. Alors, installée sur le siège passager, j'expérimente l'horreur de voir une autre personne au volant de ma voiture. Conduire moi-même ne m'aurait jamais autant empêchée de cogiter.

Blouse d'hôpital

Papa et moi avons tous deux pris place dans les fauteuils à côté du lit de maman. D'après les résultats du scanner, l'embolie s'est produite dans l'hémisphère gauche de son cerveau, aussi à son réveil est-ce la partie droite de son corps qui pourrait avoir des problèmes de fonctionnement. Nous sommes assis à sa gauche et papa lui tient la main, soucieux qu'elle soit consciente de sa présence.

Il est 2 heures du matin et une atmosphère calme règne dans le service à demi éclairé des soins intensifs. Les hôpitaux ne m'ont jamais effrayée. Je les ai toujours considérés comme une zone de sécurité, destinée aux blessés. Si vous arrivez jusque-là, vous êtes saufs. On prend soin de vous. Quelqu'un va réparer les dégâts.

J'éprouve un léger choc en découvrant que personne ne peut rien faire pour « réparer » une attaque. On a administré à maman un anticoagulant, un fluidifiant sanguin... rien de plus. Impossible de s'introduire dans son cerveau pour réparer les dégâts quels qu'ils soient. Impossible de la forcer à se réveiller, impossible de faire en sorte qu'elle ne soit plus jamais victime d'une attaque.

Nous sommes impuissants. S'il était possible d'agir, j'agiserais. Mais je ne peux qu'attendre. Maman doit émerger à la conscience de son propre chef.

Je contemple son visage, abandonné et inconscient au-dessus de l'imprimé bleu de la chemise de nuit de l'hôpital. Quelle serait sa réaction si elle s'éveillait maintenant et comprenait la situation ? Au cas où elle serait en état de comprendre. Elle ne pourra peut-être plus jamais lire. Ou parler. Voudra-t-elle vivre encore ?

Je voudrais qu'elle meure instantanément, à la minute, évitant toute souffrance, me libérant de la douleur de la regarder souffrir. Et en même temps, je veux qu'elle vive, traverse cette épreuve, aussi douloureuse soit-elle, pour ne pas être obligée de lui dire adieu. Silencieuse, prisonnière d'un fauteuil roulant, sans défense... L'étincelle de vie en elle serait toujours maman. Et je ne serais pas confrontée à la solitude.

Papa m'arrache à mes pensées en sursaut.

— Tu devrais aller t'allonger un peu.

— Non, ça va.

— Vas-y. Louise est probablement encore dans la salle d'attente. Avale quelque chose à boire, ou à manger. Je vais rester avec elle, tant qu'on m'y autorise.

— D'accord.

Je n'ai pas envie de partir, mais encore moins d'argumenter. Et je me dis que s'assurer que je me nourris convenablement et que je prends un peu de repos doit donner à papa l'impression d'être efficace.

— Je serai dans la salle d'attente, si tu as besoin de moi.

Il hoche la tête, sans me regarder, les yeux fixés sur maman.

Je descends le couloir et passe les portes de la salle d'attente qui jouxte le service des soins intensifs. La salle est silencieuse, la moquette et les meubles capitonnés étouffent tout son que pourraient émettre les familles en détresse. Des magazines jonchent la table basse, une alcôve résonnant du bourdonnement de distributeurs automatiques est visible par une porte.

Louise est assise à côté de Scott sur l'un des canapés. La lampe sur la table près de Louise éclaire ses boucles brunes d'une lumière dorée. Louise a dû téléphoner à Scott peu après notre arrivée, la première fois que je suis entrée voir maman. Le personnel ne nous autorise à rester avec elle que par courtes périodes.

Louise semble à sa place aux côtés de Scott, qui a lui aussi les cheveux sombres. Ils pourraient être frère et sœur... ou bien mari et femme — un de ces couples qui finissent par se ressembler. La pensée fugitive me traverse que, un jour peut-être, malgré les protestations de Louise, ils pourraient reformer un couple.

Louise se lève en me voyant.

— Hannah.

Quand Scott se tourne et m'aperçoit, il se lève et s'approche pour m'envelopper dans ses bras.

— Je suis tellement désolé, dit-il dans mes cheveux.

Je me souviens que le père de Scott est décédé d'une crise cardiaque, plusieurs années auparavant. Il a traversé pire que l'épreuve que je subis en ce moment. Il me comprend. J'enroule mes bras autour de lui et réponds à son étreinte en fermant les yeux. Durant quelques précieux moments, je n'éprouve rien d'autre que le réconfort procuré par une présence humaine. Je me laisse aller contre lui, sans essayer d'être forte.

J'ai pleuré dans les bras de Louise parce que je n'ai pas pu me retenir. Dans ceux de Scott, je ne cherche même pas à me contenir. Je me suis toujours comportée ainsi avec mes petits amis. Lorsque je suis proche d'un homme, je ne ressens pas le besoin de faire semblant, de donner le change : c'est son job à lui d'être fort. Il est censé partager le fardeau de mes problèmes.

Mais Scott n'est pas mon petit ami. Je m'écarte, et il me laisse aller, alors que je voudrais tant tomber endormie dans ses bras chaleureux, me pelotonner là où je pourrais entretenir l'illusion que rien ne peut m'atteindre.

— Du changement ? demande Scott.

— Non.

— J'ai appelé Cassie au pub. Elle doit déjà être en route avec quelques-unes de tes affaires, dit Louise.

— Elle n'a pas à se donner cette peine.

Je proteste par automatisme, mais en vérité je suis touchée de compter assez pour eux pour qu'ils fassent tous les trois ce long trajet. Je renifle pour repousser les larmes qui gagnent du terrain.

— N'importe quoi, dit Louise.

— Je t'ai apporté une brosse à dents et du dentifrice, dit Scott. Et du fil dentaire, bien sûr.

Malgré mon humeur sombre, ma bouche s'arrache un sourire.

— Ça ne m'étonne pas.

— Il y a aussi des bouteilles de jus de fruit dans la glacière, dit-il.

Il désigne du menton l'extrémité du canapé où est posée une petite glacière bleue.

— Je me suis douté que tu n'aurais pas grand appétit, alors il fallait bien trouver moyen de te faire absorber des vitamines.

— Merci.

Louise traîne la glacière devant le canapé, l'ouvre et en sort deux bouteilles qu'elle pose sur la table basse.

— Je file aux toilettes, dit-elle, et je vais passer voir si le snack-bar est ouvert. Je n'ai pas confiance dans les sandwiches des distributeurs. Ça va ?

J'acquiesce et m'assois sur le canapé. Scott s'assied près de moi, et ouvre une bouteille de jus de fruit avant de me la tendre. J'avale une gorgée, puis repose la bouteille sur ma cuisse en fixant le vide.

Scott s'empare de ma main et la garde gentiment serrée dans la sienne, dans l'espace libre entre nous sur le divan.

— Quoi qu'il arrive, Hannah, dit-il, tu ne seras jamais seule.

Mes larmes recommencent à couler.

* * *

— Hannah, réveille-toi.

C'est la voix de papa qui, la main sur mon épaule, me secoue pour me réveiller. J'ouvre les yeux, clignant des paupières à la lumière vive du jour filtrant par les baies vitrées, encore sombres quelques heures plus tôt. Ma main serre le mouchoir de coton de Scott roulé en boule, maintenant presque sec.

— Qu'est-ce que c'est ? Que se passe-t-il ?

Je me suis assoupie sur un divan de la salle d'attente. Louise et Scott sont partis, Cassie est endormie à leur place sur l'autre canapé, un sac de vêtements et d'affaires de toilette sur le sol.

— Elle est réveillée.

— Elle est réveillée ? Comment va-t-elle ?

Je m'assieds et rejette la veste qui m'a servi de couverture.

— Le docteur est encore avec elle, mais elle m'a reconnu, elle a pu prononcer mon nom. Qu'elle soit capable de parler est supposé être bon signe.

— Je peux y aller ? Je peux la voir ?

— Viens.

Nous retournons ensemble dans sa chambre et nous tenons à l'écart du médecin tandis qu'il finit d'ausculter maman. Nous apercevant, il sourit et nous fait signe d'avancer.

— Vous avez eu de la chance, madame O'Dowd...

Il s'adresse à maman, mais de toute évidence aussi à nous.

— ... vous n'êtes restée inconsciente que douze heures. Vous pouvez bouger un peu votre bras droit et votre jambe droite, ce qui est bon signe. Votre élocution et vos mouvements vont être lents, mais avec le temps et de la rééducation, ils vont s'améliorer.

Je soupèse ces paroles, la prudence mêlée d'optimisme, l'absence des mots « guérison complète ». Mais ce qui compte, c'est que maman sourit faiblement et nous regarde, papa et moi. Alors que le médecin continue de s'exprimer, je m'approche du lit et me penche, pose ma joue sur la sienne et l'embrasse.

— Tu... as... d-d-du noir... sous... les yeux, dit maman lorsque je me redresse.

Je souris et me frotte le visage.

— C'est du mascara. Je ne me suis pas lavé le visage hier soir.

— M-m-mauvais... pour... ta peau.

— Je sais. J'ai besoin de prendre une douche.

— Oui.

Papa apparaît de l'autre côté du lit, lui prend la main, et maman tourne son attention vers lui. Un son étrange lui échappe, et lorsque je lève les yeux sur son visage, je vois qu'il sanglote. Il tente de se retenir mais les larmes coulent sur ses joues.

Je n'ai pas envie de partir, mais je comprends que ce moment est trop intime pour que je reste. Mes parents n'ont pas l'habitude d'exprimer ouvertement leur amour l'un pour l'autre, et en cet instant leurs sentiments sont trop à nu pour que je supporte d'en être témoin. Je me glisse hors de la chambre en même temps que le médecin, mais j'entends tout de même papa.

— J'ai cru que je t'avais perdue.

Je ne sais pas ce que nous ferions, tous les deux, sans elle.

Denim vintage

Je suis étendue dans mon ancien lit, dans mon ancienne chambre, et j'ai abandonné l'idée de dormir. Il est 1 heure du matin, la maison est silencieuse, le chant nocturne des criquets filtrant par la fenêtre ouverte est apaisant, mais le sommeil ne vient pas.

Demain, maman rentre à la maison.

Trois semaines se sont écoulées depuis son attaque. Après son réveil en soins intensifs, elle a été placée dans une chambre normale et est allée tous les jours au centre de rééducation de l'hôpital. Le docteur assure qu'elle n'a plus aucune raison de rester à l'hôpital : elle s'en sortira très bien à la maison et se rendra au centre de rééducation plusieurs fois par semaine. Une infirmière à domicile passera à la maison aussi souvent que nécessaire.

Avec toute cette pagaille, ces trois semaines m'ont semblé trois mois. J'ai partagé mon temps entre ici et Portland, tentant de garder la maison de papa et maman dans un état convenable, rendre visite à maman deux heures par jour et gérer mon atelier de couture.

J'ai fini par transporter ma machine à coudre avec moi chaque fois que je venais, et travailler chez mes parents, jusqu'à ce que je ne puisse plus rester éveillée, et tombe endormie dans mon lit. Puis le réveil sonnait et la course infernale recommençait. La plupart de mes clients se sont montrés très compréhensifs, vu ma situation, mais je ne voudrais pas que leur compréhension finisse par me soulager du fardeau de leur clientèle.

Je trouve mesquin de m'inquiéter de ce genre de problèmes, et voilà que, au beau milieu de la nuit, j'étudie la possibilité de revenir vivre à la maison.

Pour autant qu'il aime maman, comment papa pourrait-il prendre soin d'elle ? Il ne sait même pas faire fonctionner correctement le magnétoscope. Il a besoin d'aide pour préparer un sandwich au fromage. On ne peut pas lui faire confiance pour faire une course au supermarché, de peur qu'il ne se laisse séduire par un bocal de vingt litres de cornichons en promotion, ou un tonneau de beurre de cacahuète qui durerait trois ans à une famille nombreuse. C'est maman qui commande les médicaments de papa pour la tension, achète ses vêtements, le nourrit, tient la maison. Qui va faire en sorte que tout soit fait, qui va s'assurer que maman bénéficie de tous les soins nécessaires ?

Qui à part moi ?

Et je veux le faire. Je veux m'assurer que maman ne manque de rien. Si je ne suis pas présente, je vais m'inquiéter que papa ne fasse pas ce qu'il faut — pas par paresse, mais par ignorance ou par

incompétence.

Et pourtant, en même temps, une partie de moi craint l'avenir, à l'idée de revenir vivre à la maison.

Il se pourrait que je ne reparte jamais.

Maman pourrait avoir une autre attaque. Papa pourrait tomber malade. Et je deviendrais la vieille fille qui prend soin d'eux, que le devoir pousse à s'occuper de ses parents durant un an, deux ans, cinq ans, dix ans, et qui voit sa propre existence filer sous son nez pendant qu'elle prend soin des autres.

J'ai rencontré des personnages de ce genre dans les romans ou au cinéma. Ces femmes deviennent grasses et timides, s'enterrent dans la maison de leurs parents et n'émergent de nouveau au monde que vers cinquante ans, telles des marmottes sortant de leur terrier en clignant des yeux, tout effrayées à la vue du soleil.

Je le ferai, parce que j'aime trop mes parents pour me soustraire à cette tâche.

Mais ce rôle me rendra amère parce que j'ai envie d'être libre.

J'allume la lampe de chevet, sors du lit et gagne le placard. Je me tracasse trop, je m'inquiète d'un avenir qui ne se produira peut-être jamais. C'est toujours au petit matin que ce genre de pensées démoniaques s'attaquent aux esprits vulnérables — c'est le moment où je m'inquiète le plus au sujet de mes dents — et la meilleure chose à faire est de me forcer à penser à autre chose.

Mon placard, comme ma chambre, est un musée des horreurs de la fin des années 1980-début années 1990. On y trouve des vêtements trop sympas pour qu'on s'en débarrasse, mais au look trop atroce pour qu'on les porte, même s'ils sont encore neufs. Je farfouille à la recherche d'un article récupérable.

Tout au fond, je retrouve une jupe de soie lavée rouge, achetée dans un magasin d'usine. Elle a un certain potentiel. J'ôte ma chemise de nuit et enfle la jupe. En la remontant sur mes hanches, je fais crisser l'élastique usé de la ceinture, et la jupe pend sur mes hanches, me donnant la sensation d'être plus mince.

Je me regarde dans le miroir à l'intérieur de la porte du placard et je fais la grimace. La jupe tombe à la longueur prisée par la reine Elisabeth II : le genou. Ses plis ont marqué le tissu de façon permanente. Si je les enlève, une différence de couleur apparaîtra.

Poubelle. Ou à garder en réserve pour en découper des morceaux, encore que je possède déjà des boîtes de matériel en réserve que je n'utilise jamais.

Je farfouille encore et dégote un vieux jean Calvin Klein.

Je me souviens de ce jean. Je l'adorais. Je trouvais qu'il amincissait mes fesses, un truc que Levi's n'a jamais réussi à faire. J'ai toujours envié ces femmes dont les cuisses sont si minces et dépourvues de culotte de cheval qu'un Levi's flatte leur silhouette. Et sur qui les jeans semblent des vêtements amples et confortables, et non la peau d'une saucisse bleu foncé. Apparemment certaines sont nées pour avoir de l'allure en jean, d'autres non.

Moi non. J'appartiens plutôt aux créatures adeptes des vêtements en laine cintrés, de préférence de couleur sombre afin de bénéficier de leurs propriétés amincissantes. Pas de poches qui feraient enfler mes cuisses, pas de plis qui pocheraient sur mon ventre, pas d'élastique à la taille sur lequel déborderait un pli de graisse.

J'enfile le jean, saute sur mes pieds nus pour essayer de le remonter jusqu'à mes hanches, et observe dans le miroir le V béant d'estomac et culotte que révèle la fermeture Eclair ouverte.

Je n'ai pas grandi depuis l'époque où je portais ce jean, mais je me suis épaissie.

Je me souviens que, un jour, une des vieilles amies de maman est venue lui rendre visite. Elles

s'étaient installées pour regarder ensemble des photos, sans cesser de rire à l'idée de leur minceur d'antan, alors qu'à l'époque elles étaient persuadées du contraire. Maintenant, c'est mon tour, je fais de même. Je me demande si dans dix ans, je me souviendrai combien j'étais mince à vingt-neuf ans et rêverai de retrouver ma taille d'alors.

J'ôte le jean, réintègre ma chemise de nuit et m'assieds sur un tapis fleuri au centre de la pièce. Je passe en revue la moustiquaire suspendue au-dessus de mon lit, les posters représentant des chérubins baroques, les colonnes et l'arche peintes d'une main malhabile sur le mur, résultat d'un effort juvénile pour reproduire une illustration victorienne de *La Belle au bois dormant* que j'avais vue un jour.

Dix ans ne m'ont pas éloignée autant que je l'aurais cru de l'adolescente que j'étais alors. Je suis indépendante mais, dans un sens, je vis toujours dans un conte de fées, attendant le prince charmant, un mariage en robe blanche avec carrosse et chevaux, une arche fleurie et un château en banlieue où mes futurs petites princesses et petits princes gambaderaient dans leurs fabuleux vêtements.

Tout au fond de mon cœur, je pense que ma vie ne commencera pour de bon que lorsque j'aurai rencontré l'homme qui me convient à la perfection et que je l'aurai épousé. J'ignore d'où vient cette idée et pourquoi j'y tiens tant, mais elle est bel et bien là. Je me fais l'impression d'un jockey sur la ligne de départ attendant que quelqu'un lui amène son cheval.

Mais c'est stupide. Finalement, que suis-je en train de faire sinon vivre ma vie ?

Dans dix ans, je veux soit avoir fondé une famille, soit être financièrement à l'abri et posséder la même aisance et le même style que Mme DeFrang, pour qui j'ai réalisé les rideaux, coussins et couettes. Je ne veux en aucun cas me retrouver à trente-neuf ans assise sur le sol de mon ancienne chambre d'enfant, à me morfondre à propos de mon poids en me demandant quand ma vie va commencer.

Peut-être ne me marierai-je jamais et n'aurai-je jamais d'enfants. Peut-être mon destin est-il de diriger une entreprise, d'avoir des employés et mon propre atelier où exploiter le personnel. Pourquoi ne pas monter ma propre entreprise et la diriger comme Gert Boyle dirige Columbia Sportswear ? Et si je renonçais à travailler à mon compte pour terminer à un poste de direction chez un fabricant de vêtements ?

Je ne vais pas me transformer en marmotte. Même si je dois vivre à la maison les cinq prochaines années, je refuse de me laisser aller. Je continuerai à travailler, à rencontrer des hommes. A vivre.

Un jour, maman mourra. Un jour, papa mourra. Un jour, je serai seule. Comme je l'ai dit à Bethany, l'adolescente reine de beauté : il s'agit de ma vie. A moi d'en faire ce que je désire, parce que c'est à moi de la vivre. Autant choisir une existence qui me plaise.

L'avenir recèle peut-être des épreuves terribles, mais je décide que jamais Hannah O'Dowd ne se demandera où est passée son existence.

* * *

— Papa. Je croyais que tu étais déjà parti, dis-je en entrant dans la cuisine.

Il est presque 9 heures. Papa est assis à table, un bol de céréales vide, avec quelques flocons collés sur les bords, près de son journal. Une peau de banane traîne sur le plan de travail.

— Ils ne la laisseront pas sortir avant 11 heures.

— Je sais.

Je sors un bol du placard et une boîte de Rice Krispies.

— Tout est prêt, n'est-ce pas ?

Le salon a été totalement réaménagé et on y a installé un lit pour maman. Elle n'est pas encore assez vaillante ni assez stable pour monter et descendre les marches de sa chambre à l'étage, et papa ne peut pas la porter. Le lit dans le salon a semblé la meilleure solution, même si je sais que maman va détester cela. Et pas seulement parce que le couvre-lit n'est pas assorti au canapé.

Nous avons aussi modifié les toilettes dans la salle de bains, les équipant d'un rail qui les fait ressembler à un fauteuil de porcelaine blanche. Un ami de papa a construit une rampe temporaire pour les escaliers de l'entrée. Nous avons loué un fauteuil roulant pliant, et maman a choisi un déambulateur équipé de quatre roues et d'un frein à main qu'elle utilisera jusqu'à ce qu'elle soit assez robuste pour se servir d'une canne.

Je déteste ces présences étrangères dans la maison, leur odeur d'infirmité et de maladie. C'est comme si notre maison avait été contaminée par l'ADN de l'hôpital et que du matériel médical commençait à y pousser.

Mais en même temps que je hais les tubes d'aluminium, les roues de caoutchouc gris et la rampe de contreplaqué, je suis reconnaissante de leur existence, et ils m'intriguent assez pour que je fasse un tour dans le salon en fauteuil roulant — et découvre ainsi que guéridons et tabourets devront être stockés dans un garde-meuble afin de dégager les passages.

— Je crois que nous sommes prêts, dit papa. Pour le reste, j'aviserais au fur et à mesure.

Je verse le lait sur mes céréales, les écoutant craquer et éclater exactement comme promis sur la boîte, et emporte mon bol à table avec précaution car le lait menace de gicler par-dessus bord.

— Et l'infirmière viendra cet après-midi ?

— Oui.

Nous restons silencieux, tandis que je commence à manger et que papa fixe le journal. Mes céréales ont atteint ce stade agréable, mi-craquantes, mi-fondantes, lorsqu'il reprend la parole.

— Hannah ?

— Mmm ?

— Ta mère et moi avons discuté hier soir.

Je hoche la tête.

— Oui ?

— Nous pensons que tu devrais retourner à Portland.

Je le fixe en mastiquant mes Krispies.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Ce n'est pas mon idée mais la sienne. Mais plus j'y pense, plus je crois qu'elle a raison. Tu n'as aucune raison de rester ici et t'occuper d'elle.

— Mais...

— Je peux le faire.

Mon incrédulité doit être visible.

— L'infirmière sera là pour m'aider, et ta mère est peut-être diminuée, mais elle est toujours capable de me donner des instructions. Il n'y a aucune raison valable pour que tu abandonnes ta vie à Portland et t'installés ici. Elle ne le veut pas.

— Mais je ne vais pas l'abandonner !

Je ne veux pas l'abandonner dans une maison pleine de vieilles peaux de banane avec mon père rude et maladroit, qui ne saura pas l'aider à prendre son bain. Je ne veux pas l'abandonner aux plats bizarres qu'il aura l'idée de cuisiner. Ni l'imaginer seule et ignorée dans le salon pendant qu'il

regarde la télé, volume à fond.

— Tu ne l'abandonnes pas. Si je n'étais pas là, elle aurait besoin de toi, mais je *suis* là. C'est mon boulot de prendre soin d'elle. Je suis son mari. La dernière chose qu'elle veut — que *nous* voulons —, c'est être un fardeau pour toi.

Comment lui dire que je n'ai pas confiance en ses compétences pour s'occuper de sa femme ? Que je préfère me charger du fardeau plutôt que d'imaginer maman dans un centre de soins cauchemardesque à domicile ?

Il n'y a aucune façon de le dire. Mais si je me rebelle contre mon évincement, une petite partie coupable en moi est soulagée de ne pas avoir à assumer cette charge. Du moins, pas encore.

— Mais je peux venir la voir une ou deux fois la semaine, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Il ne s'agit pas de t'interdire de venir. Nous ne voulons pas que tu restes à demeure, c'est tout.

— Merci. Enfin je crois.

— Si ça peut te soulager, tu peux faire les courses quand tu viens. Et la lessive. Et il va falloir que quelqu'un s'occupe du jardin.

— D'accord, d'accord !

— Tu es une bonne petite, Hannah. Ne t'inquiète pas pour nous. Nous nous en sortirons.

Piqué de coton vert

— Comment va votre mère ? demande Robert.

— Son état s'améliore, petit à petit, dis-je.

Je livre une série de pantalons chez Butler & Sons, dans Pioneer Place Two. Deux semaines ont passé depuis que papa et maman m'ont renvoyée à Portland. Je leur ai rendu visite plusieurs fois et, au fil du temps, je suis de moins en moins surprise de trouver maman encore vivante, et la maison propre, sans saletés partout.

— Cela va être dur, dit Robert.

Je hausse les épaules.

— Je m'habitue presque. C'est étrange, non ?

— J'imagine qu'on n'a pas le choix, après un temps, dit-il, d'un ton incertain.

— J'imagine.

Au quotidien, je me suis habituée. Mais parfois resurgissent des angoisses concernant maman qui menacent de m'étouffer. Comme si mon inconscient contenait un gigantesque réservoir de chagrin attendant d'éclater en un immense geysir émotionnel.

Pire, n'importe quelle anecdote triste ou émouvante en rapport avec une mère de famille ou avec la mort a maintenant le pouvoir de me brouiller la vue, dans des circonstances où auparavant j'aurais juste ricané. Des films, des chansons, des cartes de vœux... me font sangloter. Mais je ne me suis pas encore ridiculisée au point de sangloter devant des pubs télé. Pas encore.

— Ma pause-déjeuner est dans un quart d'heure, dit Robert. Voulez-vous déjeuner avec moi ? Juste... enfin... entre amis.

Je me rappelle mon dernier refus, quand il m'a surprise dans l'atrium à lire le journal alors que j'avais prétendu être pressée. Impossible de me comporter en sorcière et refuser une fois de plus, surtout avec un homme aussi attentionné au sujet de maman.

— Bien sûr, pourquoi pas ? Je vais faire un peu de lèche-vitrines en attendant que vous soyez prêt.

— Super !

Quelques minutes plus tard, j'examine les laits pour le corps chez Victoria's Secret, et fouille dans le portant des soldes à la recherche d'une miraculeuse nuisette à cinq dollars qui ne ferait pas paraître mes seins flasques ni mes fesses grumeleuses. Sous le portant circulaire, les cadavres froissés de lingerie jonchent le sol, comme si caracos et nuisettes avaient sauté de leurs cintres, se suicidant afin d'en finir à jamais avec la honte d'être rangés parmi les *has been*.

J'aurais voulu sauver un pyjama-short de soie satinée lavande de l'horrible destin qui l'attend — un magasin d'usine ? un bac d'articles démarqués, aux étiquettes arrachées et à l'identité niée ? — mais, hélas, ma montre m'indique que Robert m'attend.

Quand j'émerge du corridor, il se tient devant la fontaine au centre de l'atrium.

— Vous pêchez des pièces pour la cantine ? dis-je.

— Ou pour le parc-mètre. Ne croyez pas que cela n'arrive jamais, comme nous arrivons ici avant l'ouverture des magasins...

— Vous vous garez dans la rue ?

Je fais la conversation tandis que nous nous dirigeons vers les restaurants souterrains.

— Non, d'habitude, je prends le bus. J'habite juste au sud de la ville, sur Barbur. Il est plus économique pour moi de ne pas circuler en voiture.

Au moins, il possède une voiture, c'est déjà quelque chose.

Il sent l'eau de Cologne, et marcher à ses côtés, en dehors du magasin, comme si nous étions amis, me procure une impression un peu étrange. Il a une démarche traînante, un peu paresseuse, et est grand — plus grand que Scott. Assez grand pour me faire me sentir petite et menue, mais pas dans le bon sens. Si jamais je l'enlace un jour, ma joue reposera sur ses pectoraux mous.

— On se retrouve ici après avoir choisi nos plats, dis-je lorsque nous arrivons à l'aire de restauration.

Il est assez tard pour que le gros de la foule du déjeuner ait réintégré ses bureaux paysagers, et la plupart des tables sont libres.

— Non, je vous ai invitée à déjeuner, laissez-moi m'en charger.

Je le repousse d'un geste et m'éloigne.

— Non, ne vous inquiétez pas pour ça.

Je ne veux pas être son obligée.

— J'ai des réductions ! crie-t-il derrière moi.

Je fais semblant de ne pas l'entendre et me hâte, refusant de regarder derrière moi pour le voir seul, sur fond de panneau lumineux représentant une pizza.

Encore qu'une pizza aurait été une bonne idée. A la place, je me décide pour un sandwich à la dinde et au provolone, une saine nourriture. Un plat chinois aurait fait l'affaire, mais j'aurais exhalé cette odeur le reste de l'après-midi et mes clients auraient pu sentir mon haleine.

Nous nous retrouvons à une table dans la partie surélevée de l'aire de dégustation, derrière une balustrade surplombant un bassin carrelé.

J'aime l'atmosphère de cet endroit, plus que celle de la plupart des restaurants. Des panneaux de plastique aux allures de nuages couvrent le plafond, sur fond de ténèbres piquetées de minuscules étoiles brillantes, créant une ambiance tamisée et apaisante. L'eau qui coule des têtes de lion des fontaines à l'éclairage turquoise étouffe le brouhaha des voix.

— Votre salade est appétissante, dis-je.

Je m'assieds et organise mon plateau.

— Il faut que je perde du poids. J'ai dû prendre treize kilos depuis que j'ai repris les cours.

— Vous suivez des cours ? dis-je, surprise.

Mes idées préconçues vacillent, prêtes à s'écraser dans la fontaine.

— Je prépare mon diplôme de professeur de lycée. Vous croyez que je veux porter des polos de golf pour le restant de mes jours ? demande-t-il en souriant, et tiraillant le piqué de coton vert sapin dont il est vêtu.

— Je l'ignorais.

— Il ne me reste qu'un cours à valider cet été. J'ai effectué mes heures de professeur stagiaire. Dans une semaine ou deux, je devrais savoir si j'ai obtenu un des postes pour lesquels j'ai posé ma candidature.

— Professeur de quoi ?

— Professeur d'histoire.

Je le regarde d'un œil nouveau. Enseigner au lycée n'est peut-être pas le plus lucratif des objectifs, mais c'est un objectif hautement respectable. Evidemment, il a probablement souscrit une montagne de prêts étudiants qui lui prendront une éternité à rembourser.

— Vous êtes inscrit à Portland State University ? dis-je, pensant à Cassie, et à Jack l'étudiant-musicien.

— Hum, hum.

— Ma coloc sort avec un mec qui prépare le diplôme de prof à PSU. Je ne sais pas trop en quelle année il est. Jack Fogarty, vous le connaissez ?

— Oui, je l'ai rencontré une ou deux fois. Le monde est petit, hein ? Mais je ne savais pas que vous habitiez avec Cynthia !

— Cynthia ?

— Ce n'est pas votre coloc ? Jack est son petit ami, non ? Ou bien je n'ai pas le bon mec en tête ?

— Cheveux longs, travaille dans un pub ? dis-je.

Ses lèvres font la moue, et nous nous fixons en silence.

— Oh oh, fait-il.

— Oui, oh oh.

J'ai croisé Jack tard hier soir, sortant de la chambre de Cassie pour se rendre à la salle de bains, seulement vêtu d'un slip blanc avachi.

— Vous êtes sûr qu'il n'a pas rompu avec Cynthia il y a environ deux mois ?

— Je ne crois pas.

— Ah, merde. Pardon de me montrer grossière. Qui est Cynthia ?

— Elle prépare le diplôme de prof. Elle a commencé en même temps que moi. Comme elle vient directement du premier cycle, elle ne doit pas avoir plus de vingt-trois ans. Je ne la connais pas très bien, mais assez pour bavarder avec elle, et bien sûr, quand elle a commencé à sortir avec Jack, tout le monde a été au courant, puisque nous suivons tous les mêmes cours.

— Comment trouve-t-il le *temps* ? dis-je d'une voix plaintive, sans attendre de réponse. Bon Dieu ! Qu'est-ce qui cloche chez les mecs ?

Robert lève les mains.

— Hé, je ne suis pour rien dans cette histoire.

— Oh ! Je ne parlais pas de vous. Vous avez l'air d'un type bien. Mais ma coloc va être bouleversée. Merde ! Pourquoi faut-il qu'il s'agisse d'un con pareil ? Il lui plaisait !

— Vous allez lui dire ?

— Oui, bien sûr que je vais lui dire !

— Vous savez ce qu'on dit à propos du messenger, prévient Robert.

— S'il s'agissait de moi, je voudrais savoir.

— Vous voudriez le savoir, vraiment ?

— Bien sûr. Oh, merde. Ça lui est déjà arrivé une fois auparavant. Son ex la trompait. Elle ne va pas bien le prendre.

Je lance un regard noir à Robert, mais ce n'est pas à lui que je pense.

Je pense à Jack. Jack avec son visage poupin, ses airs de Keanu Reeves, sa guitare acoustique, sa silhouette dégingandée et ses cheveux longs. Jack, le sourire radieux, l'innocence incarnée, qui n'est en réalité qu'un beau salaud. Un sale cabot.

Cette pensée est une insulte à l'espèce canine, bien plus fidèle qu'un Jack Fogarty.

— Peut-être les apparences sont-elles trompeuses..., dit Robert.

Mais sa voix faiblit.

— Ouais, bien sûr. Quel con. Comment a-t-il pu faire ça ?

Robert hausse une épaule.

— Ce n'est pas si grave. Ça arrive, vous savez.

Je plisse le regard.

— « Ça arrive » ?

— Ce n'est pas comme s'il était fiancé à l'une d'elles.

— Alors, du coup, ce n'est pas grave ?

— Eh bien, ce n'est quand même pas la même chose que rompre une parole donnée. Ça arrive. Il ne doit pas réussir à se décider entre les deux.

Ma seconde impression de Robert, celle d'un gentil futur professeur, vole en éclats et disparaît dans un fracas.

— Vous ne voyez rien de mal là-dedans ?

— Peut-être aurait-il dû exprimer un peu plus clairement qu'il ne sortait pas qu'avec votre amie. Il n'a probablement pas pensé que c'était si important. Ce n'est qu'un gamin, un homme qui se cherche encore.

Est-ce la version masculine de la compassion dénuée de toute morale ? Pense-t-il se montrer sympa et équitable ? Ou *raisonnable* ?

Je perds soudain tout intérêt pour la compagnie de Robert. Je déplie deux serviettes en papier et enveloppe dedans mon sandwich à la dinde — qui m'a coûté six dollars cinquante — et me lève.

— Où allez-vous ? demande Robert d'une voix surprise et haut perchée. Vous partez ?

— Oui, dis-je en ramassant mon sac.

— Pourquoi ?

Je le regarde avec une expression ironique.

— Ça arrive, dis-je.

* * *

Je consomme le reste de mon sandwich dans ma voiture, répandant des petits bouts de laitue et de dinde sur mon chemisier et tout autour du siège du conducteur. Je m'inquiète à l'idée de la peine de Cassie, et ressasse mentalement toutes les rubriques « Chère Abby » lues au fil des années, dans lesquelles il n'est jamais clairement exprimé si oui ou non on doit avertir une amie que son partenaire la trompe.

Mon instinct me pousse à la mettre au courant. Mais entre en conflit avec le désir de ne pas lui faire de mal.

Peut-être pourrais-je dire à Jack que je suis au courant, et lui laisser l'opportunité de rompre en douceur. Le problème, c'est que je risque de faire une gaffe. Cassie me dira que Jack a rompu et, deux ou trois semaines plus tard, je ferai un commentaire hasardeux prouvant que je savais qu'il la trompait. Comment se sentira-t-elle alors ? Trahie ! Par sa meilleure amie !

Les amis sont ceux qui vous soutiennent quand les autres agissent mal.

A l'instant présent, je m'en tirerais assez bien avec un mensonge. C'est l'avenir que je ne pourrai pas gérer.

J'ai besoin d'en parler franchement avec quelqu'un avant de prendre une décision uniquement mue par l'émotion. Je suis furieuse contre Jack, plus encore que si j'étais la victime de cette histoire.

Lorsqu'on entretient soi-même une relation avec quelqu'un, on supporte toutes sortes de comportements dans l'espoir que cette relation dure.

Mais quand c'est à votre amie qu'on fait du mal, rien ne vient tempérer votre haine à l'encontre de celui que, de toute façon, vous n'avez jamais trouvé assez bien pour elle. Vous avez envie de l'exterminer.

A 15 heures, je me rends en voiture à mon rendez-vous chez Joanne. Elle a eu trois maris, donc il me semble tout indiqué de lui demander son avis. Mais à mon arrivée, elle est au téléphone, et chaque fois qu'elle raccroche, il sonne de nouveau. Elle parvient à peine à me dire ce que je dois faire de la brassée de vêtements qu'elle a préparés à mon intention. Aucune aide de sa part.

Mon rendez-vous suivant est avec un juge à la retraite qui m'accueille à la porte en peignoir et pantoufles. Les poils blancs bouclés de son torse apparaissent entre les revers de son peignoir en éponge usé. Sa femme m'a embauchée pour retoucher ses pantalons qui ne cessent de glisser sur ses fesses inexistantes. C'est un petit homme sec et chauve, arborant des taches de vieillesse, voûté, avec cette lueur grivoise dans le regard qui trahit qu'il tient davantage du bouc que de l'homme.

A moins que bouc et homme soient un seul et même animal ?

— Comme ça, on est sexy, ma petite ? dit-il en guise de salutation.

Je ne sais ce qui me retient de lui envoyer un coup de genou dans l'entrejambe et carrer mon coude dans sa nuque.

— Une vraie bombe, dis-je, sans sourire.

Il glousse et son regard se met à pétiller.

— Ah, vous êtes une dure ! J'en ai connu des comme vous.

Il mime quelques gestes de boxe.

Je tente de me retenir de rire.

— Je suis armée de ciseaux aiguisés et je vais retoucher votre pantalon.

Mon regard lui signifie clairement ce qui pourrait advenir de ses parties intimes s'il ne fait pas attention.

— Alors soyez sage...

Il glousse de nouveau et me fait entrer.

— Vous n'êtes pas célibataire n'est-ce pas ? demande-t-il dix minutes plus tard, alors que j'épingle la ceinture de son pantalon. Ne me dites pas qu'une belle fille comme vous est célibataire.

— J'ai bien peur que si.

— Quoi, vous les repoussez avec ces ciseaux ?

Je pouffe.

— Vous aimez les hommes, n'est-ce pas ?

— Lorsqu'ils savent se tenir.

— Ah ! Alors vous seriez lesbienne que ça ne m'étonnerait pas.

Je le regarde d'un air surpris. Il ne ressemble pas du tout à l'image que je me faisais d'un juge à la retraite.

— Une lesbienne va arriver dans une demi-heure. Une amie de ma femme. Je n'arrête pas de lui suggérer une partie à trois, mais elle se contente de rire.

— Je me demande bien pourquoi.

Je vérifie le tombé du pantalon, péniblement consciente que le juge ne porte pas de sous-vêtements.

— Je vais vous dire quelque chose que vous jugerez peut-être utile.

— Humm ? dis-je en me mettant à genoux afin d'épingler les revers.

— Vous savez, quand vous êtes avec un garçon qui se montre entreprenant, exigez de lui plus que ce que vous désirez lui donner. Ah, et un bon truc, si vous changez d'avis parce que le garçon s'y prend mal.

— Quel truc ? dis-je, prise de curiosité.

— Dites-lui qu'il a mauvaise haleine. Garanti, il va se dégonfler comme un pneu crevé.

Je ris.

— Il faudra que je m'en souviene.

— Une fille m'a balancé ça une fois, sur la banquette arrière d'une Chevrolet. Le soir même c'était fini entre nous.

Je m'assieds sur mes talons.

— Je peux vous demander un petit conseil ? dis-je.

Cet homme a été juge, il devrait être avisé. Il a dû rencontrer mille fois ce genre de situation, si ça ne lui est pas carrément arrivé à lui-même.

— Allez-y.

Je résume brièvement la situation de Cassie.

— Que dois-je faire ?

— Vous êtes perdante dans tous les cas, répond-il. Désolé.

— C'est tout ?

Il hausse les épaules.

— Que pensez-vous de cet homme, Jack, et de son comportement ?

— Les hommes prennent tout ce qu'ils peuvent.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Il hausse de nouveau les épaules.

Je suis tentée de ressortir mes ciseaux.

* * *

Je rentre chez moi à la tombée de la nuit, pas plus avancée sur la marche à suivre. Je pourrais demander à Louise — elle est psychologue professionnelle, tout de même — mais partager un tel secret avec elle avant d'en faire part à Cassie me gêne.

Lorsque je rentre chez moi, la maison est silencieuse. Cassie est déjà partie travailler au pub. Je monte à l'étage avec ma pile de vêtements pour les suspendre, puis je redescends dans le salon plongé dans la pénombre, allume les lampes et l'ordinateur. La lumière du répondeur clignote. J'enclenche le bouton de lecture.

— Hannah ? Pete à l'appareil. Où es-tu passée ? Appelle-moi, je suis en congé jeudi.

Oui, c'est ça. Je vais appeler un mec qui ne sort pas couvert. Connard. Un mois et demi s'est

écoulé depuis notre rendez-vous dans la forêt et, à ma connaissance, c'est la seule fois qu'il a appelé. Peut-être n'a-t-il pas remarqué que je n'étais plus dans le secteur. Avec le TDAH et tout ça.

Plus sûrement, il a été occupé à draguer ailleurs.

Je vais être obligée de donner quelques coups à Vaudou Pete pour effacer l'agacement provoqué par son appel. Sa poupée a un pénis à la place de la tête, et une tête à la place du pénis. J'ai trouvé cela logique.

Le message suivant est pour Cassie, de la part de Jack. Il la prévient qu'il ne viendra pas travailler ce soir, il ne se sent pas bien.

Hum. Peut-être est-ce le tour de Cynthia de bénéficier des ardeurs de Jack-le-chaud-lapin.

Le dernier message est de Scott.

— Hannah. Comment vas-tu ? Comment va ta maman ? J'appelle juste pour prendre des nouvelles. Appelle-moi si ça te dit.

Oh. Trop gentil. Je m'empare du téléphone et compose son numéro sans réfléchir.

— Allô ?

— Bonsoir. C'est Hannah.

— Hannah ! Bonsoir ! Comment vas-tu ? Comment va ta mère ?

Sa voix profonde résonne avec chaleur. J'emporte le téléphone jusqu'au futon et me pelotonne dans un coin au milieu des coussins.

— Ça va. Maman va bien aussi et, pour autant que je sache, papa ne lui a pas infligé de dommages sérieux. Dans deux mois, ils souffriront probablement de malnutrition, mais d'ici là maman aura peut-être appris à papa à cuisiner.

— Tu vas là-bas ce week-end ?

— Dimanche de bonne heure, je pense. Je veux travailler un peu dans les plates-bandes afin que maman n'ait pas à se soucier de ses roses. Je vais probablement aussi préparer le dîner, et faire un saut au supermarché.

— Tu veux de l'aide ? demande-t-il.

— Hein ?

— De l'aide. Tu sais. De l'aide pour arracher les mauvaises herbes, tondre la pelouse, etc. Je n'ai rien de prévu dimanche.

Je proteste.

— Tu n'es pas obligé !

— Je sais que je ne suis pas *obligé*. Je *veux* le faire. Les quelques fois où je les ai rencontrés, tes parents m'ont beaucoup plu. Tu penses que ça les ennuerait, si je donnais un coup de main ? Tu penses que ce serait gênant ?

Je ris, mais mon rire sonne comme un gargouillis.

— Gênant ? Seulement pour moi ! Papa a passé sa vie à s'arranger pour faire tondre la pelouse par les autres. Il essaierait probablement de te faire couper du bois ou laver sa voiture, peut-être même réparer le toit. Il se ficherait de la raison de ta visite, du moment que tu travailles gratuitement.

— Alors où est le problème ?

— Maman penserait que tu es mon petit ami. Ou bien que tu devrais l'être. Je n'aurais pas fini de les entendre dire combien Scott est un gentil garçon.

— Je ne vois rien de mal à ça.

— Ça t'amuserait, n'est-ce pas ? Je me demande ce qu'en penserait ton avocate.

— Oh. Eh bien, je ne la vois plus.

— Comment ?

— Nous avons rompu — si on peut appeler ça comme ça — il y a une semaine et demie.

— Pourquoi ?

Je me demande si son désœuvrement est pour quelque chose dans son désir de venir passer le dimanche avec mes parents et moi.

Mais c'est une pensée injuste. Ces dernières semaines, Scott, encore plus que Louise et Cassie, s'est montré attentif et n'a pas cessé de proposer son aide, me demandant s'il pouvait faire quelque chose pour moi ou si je désirais de la compagnie.

Je suppose que ses propositions sont plus hardies que celles de Louise ou de Cassie parce que, comme il a lui-même traversé ce genre d'épreuve, il ne craint pas de ne pas savoir quoi dire. La mort de son père a été cent fois pire que l'attaque de maman, pourtant je sens entre nous une compréhension mutuelle spéciale.

— Elle prétend que mon cœur n'y est pas, me répond Scott. Elle dit qu'elle n'a pas de temps à perdre, qu'elle ne va pas attendre que je décide ce que je ressens pour elle.

— Ouille.

— Pas vraiment. Elle a raison, mon cœur n'y était pas, et quand elle a rompu mon sentiment dominant a été le soulagement. Je ne me sentais jamais détendu en sa présence.

— Alors tu vas retourner aux annonces internet ?

J'espère qu'il va répondre non. Mais je n'ai aucune raison d'émettre un tel souhait. Deviendrais-je un peu possessive avec Scott ? Il faut que je me surveille. Si je ne fais pas attention, je vais détruire notre confortable petit quatuor amical.

— Je ne crois pas. Du moins pas pour le moment. C'est l'été. J'ai mieux à faire de mon temps.

— Comme arracher les mauvaises herbes chez quelqu'un d'autre ?

— Hé, si tu ne veux pas de mon aide, tu n'es pas obligée de l'accepter.

J'ai du mal à trancher s'il est vexé ou s'il plaisante.

— J'éprouve juste une sensation un peu bizarre. Tu t'es montré si attentionné... Je ne veux pas t'importuner continuellement.

— Pour l'amour du ciel, Hannah, tu es tellement obsédée par l'idée d'être indépendante et tout gérer par toi-même que tu ne laisses pas les autres t'aider.

— Je ne veux être dépendante de personne.

— Il ne s'agit pas d'être dépendante ! Accepter de l'aide est une preuve de force.

— Je ne vois pas pourquoi, dis-je dans un grognement.

— C'est... Merde, je ne sais pas comment l'expliquer. Je ne l'ai moi-même compris que récemment.

— Je croyais que les hommes n'aimaient pas qu'on les aide, qu'ils assimilaient l'aide à l'autorité.

— Oui ! C'est exactement ça ! Et pourquoi les mecs n'aiment pas être aidés ? Parce qu'ils croient que cela signifie qu'ils ne sont pas assez forts, ou assez intelligents pour réussir par eux-mêmes. Mais lorsque tu es fort, tu peux admettre ton ignorance et tes erreurs sans te sentir menacé. Tu peux admettre avoir besoin d'aide.

— Tu as parlé avec Louise ? Ça ressemble aux discours qu'elle tient d'habitude.

Il n'est pas dans les habitudes de Scott de dissenter sur l'esprit et les émotions, sauf s'il y est poussé par l'une d'entre nous.

— Euh, peut-être.

— De quoi parliez-vous ? Est-ce qu'elle te faisait la morale ?

Je suis curieuse de savoir ce qui a pu le mener à une telle conversation.

— Euh. Ce n'est pas important.

— Maintenant je suis curieuse !

— Laisse tomber ! Je t'ai dit que les coussins étaient très jolis sur le canapé ?

— Tu changes de sujet ?

Louise et lui ont-ils parlé de moi ? Cette pensée relève de la paranoïa. Et, d'ailleurs, qu'auraient-ils pu raconter ?

— Oui, je change de sujet.

— Très bien.

Un bref silence. Je l'entends changer de position. Je me demande s'il est étendu sur son canapé de cuir et suis presque tentée de lui demander comment il est habillé. Je glousse. Nous pourrions faire l'amour au téléphone.

— Quoi ?

— Rien.

Comme si je pouvais avouer qu'une telle idée m'avait traversé l'esprit !

Je pense alors à Cassie et Jack. J'ignore pourquoi, en discuter avec Scott ne me gêne pas, alors que cela me gênait avec Louise.

— J'ai un petit problème et j'aurais bien besoin d'un autre point de vue. Tu veux savoir ?

— Bien sûr.

Je lui résume la situation.

— Connard ! dit-il lorsque j'ai terminé.

— C'est ce que je pense.

— Ce mec n'a aucun sens de l'honneur. Putain de connard !

— Tu sais, tu es le premier homme à qui je raconte l'histoire à réagir ainsi. L'un d'entre eux m'a dit « Ça arrive », comme s'il n'y avait pas de quoi en faire un drame.

— Ces types n'ont aucune dignité. Je ne me comporterais jamais ainsi. Merde ! Quel con ! Elle est mieux sans lui, tu sais.

— Je sais, mais comment la mettre au courant ?

— Seigneur. Je ne peux pas croire qu'un mec fasse ça à Cassie.

Je le laisse râler encore un peu, étrangement réconfortée par sa réaction. Malgré sa véhémence, il se montre chevaleresque en comparaison de Robert et du juge. *Eux* n'ont pas parlé d'honneur. *Eux* n'ont pas reconnu que même au vingt et unième siècle, il est des codes de conduite auxquels un homme doit souscrire.

L'honneur. J'aime la sonorité de ce mot. C'est la première fois que je l'entends prononcer par une bouche masculine dans la vie réelle.

Je découvre avec surprise que c'est touchant.

— Tu vas devoir le lui dire, tu sais. Je ne ferais pas confiance à ce mec pour rompre avec elle de lui-même.

Je soupire.

— Je sais.

Quelques secondes s'écoulent.

— Alors, je t'accompagne dimanche ?

Je me dérobe.

— Laisse-moi y réfléchir.

— Tu es impossible.

— C'est pour cela que tu m'adores.

Il émet un petit son dégoûté.

— Bonne nuit, Hannah.

— Bonne nuit.

Je raccroche et fixe le téléphone en souriant.

Draps de percale

Il est minuit passé et je couds en attendant que Cassie rentre à la maison. J'ai avalé deux tasses de cappuccino instantané qui n'ont fait qu'augmenter mon anxiété et mon agitation. Mes pensées confuses dansent une gigue presque aussi déplaisante que mes aigreurs d'estomac.

Ma robe de mariée à demi achevée est suspendue sur la tringle au milieu d'autres vêtements en attente d'être retouchés. On y trouve la masse habituelle de pantalons en retard, des pantalons d'homme dans les teintes brune, verte et grise évoquant le sol moussu d'une forêt ; la robe du soir de Bethany, dont il a été décidé après nombre de moues embarrassées de la reine de beauté qu'elle nécessitait des faux seins plus gros et un corset incorporé plus serré ; deux robes destinées à des mères de mariées qui ont toutes deux besoin d'être raccourcies ; trois vestes de tailleur en laine nécessitant des retouches ; et un assortiment de jupes et de robes avec des pinces à faire ou à défaire, des ourlets à ajuster, des encolures à modifier, des corsages à raccourcir, etc.

Pas étonnant que je préfère travailler sur un nouveau costume de lutte.

Cette fois, Elroy m'a payée à l'avance. Plus de sessions de pseudo-voyance en guise de paiement, merci bien ! C'est tant mieux car je ne crois pas que sa carrière se prolongera après l'exhibition de ce costume sur le ring.

Le public des matchs de catch n'a pas été emballé par le costume de bulldog. De plus, le pantalon de fourrure manquait d'élasticité et était trop chaud. J'avais averti Elroy de ces deux détails avant de les confectionner, mais il avait accordé autant d'attention à mon avis d'alors qu'il en a accordé à celui dont je lui ai fait part hier, concernant ce nouveau costume : « Tu vas te ridiculiser... »

Il veut se déguiser en yeti. Or il est costaud, mais petit. Qui peut imaginer un yeti d'un mètre soixante-cinq ?

Plus grave que le problème de la taille, il me fait fabriquer un bonnet bombé, poilu, censé figurer le crâne pointu d'un yeti.

Peut-être veut-il se faire engager dans les goûters d'enfants ?

Mais cette fois, le pantalon ne pose pas de problème. Il est coupé dans un Lycra extensible auquel j'ajoute de longues touffes de laine brune avec un pistolet à colle. Si Elroy n'avait été P.-D.G. d'un service de voyance par téléphone, il n'aurait jamais eu les moyens de me payer pour que je couse ce truc à la main.

Jambes courtes et poilues, torse nu, tête bombée. Soit Elroy a du culot, soit du pudding rose en lieu et place de cervelle.

J'écoute la radio, colle la fourrure, et tends l'oreille, guettant le bruit de la voiture de Cassie. Il est 1 heure passée lorsque je l'entends enfin. Je pose mon pistolet à colle.

Deux minutes plus tard, elle passe la tête dans mon atelier de couture.

— Salut, l'accro du boulot ! lance-t-elle.

— Salut, la serveuse des tavernes.

— Je suis vannée. Et je ne sens pas la rose. Je vais prendre une douche et me mettre au lit. Ça va ?

— Oui. Pourquoi ça n'irait pas ?

— Je demande juste, dit-elle en se dirigeant vers sa chambre.

Je me lève, la suis et reste debout sur le pas de la porte pendant qu'elle déboutonne son chemisier blanc.

— Aujourd'hui, j'ai déjeuné avec quelqu'un qui connaît Jack.

Autant en finir.

Elle interrompt son déshabillage.

— Oh ? Un ami ?

Elle sourit, à la façon dont on sourit lorsque se produit une chance inattendue de parler de l'homme qui nous plaît.

— Un copain de classe, à PSU.

— Qu'a-t-il dit de lui ?

Elle s'attend à un commentaire sympa, voire anodin.

— Il dit que Jack sort avec une étudiante, une fille nommée Cynthia, dis-je avec une grimace.

Sous le choc, son visage se vide de toute expression.

— Quoi ?

Puis elle se détend et sourit.

— Cynthia ? Oh ! Il a mal compris. Tous deux ont travaillé sur un projet commun, c'est tout. Ils sont juste amis. Je sais tout à son sujet.

— Vraiment ?

Toute cette angoisse pour rien ?

— Dieu merci. Il semblait tellement certain que Jack était le petit ami de Cynthia... D'après lui, tout le monde à la fac sait qu'ils sortent ensemble, dis-je d'un ton enjoué, soulagée.

Toute cette inquiétude ! Tout ce ramdam ! Pour rien !

— J'aurais dû savoir qu'il ne s'agissait que de ragots. Un homme et une femme ne peuvent jamais être amis sans que les gens s'imaginent des choses.

— Il dit que tout le monde est au courant ? dit-elle lentement, semblant maintenant incertaine.

Je fais machine arrière.

— Il exagérait sûrement. Hé, je n'avais pas l'intention de te faire douter de Jack s'il n'y a pas de raison.

Elle prend le téléphone près du lit.

— Tu ne vas pas l'appeler, n'est-ce pas ? dis-je d'une voix aiguë.

Je m' imagine soudain au centre d'un drame émotionnel pas très joli, jugée responsable de toute l'histoire. Jack va me détester.

Elle compose le numéro.

— Il a prétendu être malade et n'est pas venu travailler. Il a intérêt à être chez lui, dit-elle.

Elle attend que le téléphone sonne. Et sonne. Et qu'on réponde enfin. Je ne peux entendre que les paroles de Cassie.

— Russ ? C'est Cassie. Puis-je parler à Jack ?... Tu peux le réveiller pour que je lui parle ?... Je m'en moque, c'est vraiment important. Il s'agit d'une urgence...

Puis d'un ton accusateur :

— Il n'est pas là, n'est-ce pas ? Russ, ne mens pas pour le couvrir. Je sais qu'il n'est pas là. Je sais tout au sujet de Cynthia.

Long silence de la part de Cassie. Elle me tourne le dos, mais je vois sa tête s'incliner vers l'avant, ses épaules se voûter, un frisson naître dans son dos à l'écoute des paroles inaudibles de Russ, le coloc de Jack.

— Non, pas de message. Merci d'avoir été honnête avec moi... Oui, bon, merci... Au revoir.

Elle se retourne, les larmes aux yeux, cligne des paupières, et les larmes se déversent sur ses joues.

— Le salaud, dit-elle doucement.

Je m'approche d'elle, puis me fige lorsqu'elle se met soudain à crier, s'empare des couvertures de son lit et les arrache. Elle tire sur les draps jusqu'à ce qu'ils n'offrent plus de résistance et les jette sur le sol, l'alèse suit.

— Sale menteur ! Baiseur de brebis !

Baiseur de brebis ?

— Connard ! Lâche !

Elle arrache la literie et je bats en retraite, m'écartant de son chemin. Elle gagne la porte et lance la literie dans le couloir. Un nouveau cri strident déchire sa gorge.

— Cassie ? dis-je d'une voix douce, effrayée.

Je ne l'ai jamais vue ainsi. Pas la sereine Cassie, pour qui chaque événement a un sens, pour qui l'harmonie est la clé de l'existence.

— Il faut que je passe les draps à l'eau de Javel, dit-elle d'une voix froide.

Elle se tient debout, immobile, fixant la pile de linge dans le couloir, les bras ballants.

— Je ne peux pas dormir dedans avant de les avoir lavés de son odeur.

Elle se tourne pour me regarder, le visage chiffonné, ses beaux yeux verts emplis de douleur.

— Pourquoi ça m'arrive chaque fois ?

Je secoue la tête.

— Je ne sais pas.

J'ai envie de lui dire que ce n'est pas sa faute, que les hommes sont des cons, que Jack est un salaud, qu'elle mérite mieux... mais rien de tout cela ne répondrait à sa question. Rien de tout cela n'expliquerait pourquoi, une fois de plus, on lui fait du mal.

— Est-ce parce que je ne suis pas assez intelligente pour lui ? Ou que je n'ai pas fait assez d'études ? J'ai presque obtenu ma licence d'art, il ne me manquait que quelques cours, mais peut-être n'est-ce pas assez pour quelqu'un en voie d'obtenir un mastère.

Elle me regarde pour confirmation.

Je ne sais pas quoi dire.

— Je n'ai pas achevé mes études, mais ça ne fait pas de moi une nulle pour autant, si ?

— Tu vau cent fois mieux que lui. Et toi, tu ne fais de mal à personne.

— Suis-je trop âgée ? Peut-être que mes fesses sont molles. Elle est plus jeune que lui — elle doit avoir des seins qui pointent.

— Je ne crois pas que ce soit à cause de toi. C'est lui. Il a un problème. C'est la seule

explication à ce qu'il vous a fait à toutes les deux, Cynthia et toi. Rien ne cloche chez toi.

— Alors pourquoi ne lui ai-je pas suffi ? demande-t-elle d'une voix plaintive.

Les larmes roulent sur ses joues.

Je m'approche et la serre dans mes bras.

* * *

Cassie débouche des escaliers de la cave et pénètre dans la cuisine, le ronronnement du sèche-linge dans son sillage. Il est 3 heures du matin, nous avons terminé la crème glacée du freezer et sommes passées à la bouteille de rouge qu'un client m'a offerte à Noël.

Elle me rejoint à la petite table d'angle dans le coin de la cuisine. Nous sommes maintenant toutes deux en peignoir, mais aucune n'a envie de mettre fin à la soirée. Puisqu'elle ne peut pas confronter Jack, il ne lui reste que son cœur blessé.

— Tu vas me confectionner une poupée Vaudou Jack ?

Elle remonte les pieds sur sa chaise, les genoux presque sous le menton.

Ses cheveux sont encore humides de la douche, son visage est plus pâle que jamais, malgré ses lèvres colorées par le vin.

— Bien sûr. Qu'en penses-tu, on lui donne deux visages ?

— Et deux quéquettes, dont aucune ne reste dans son pantalon. Tout le monde trouve ce mec tellement sympa.

— La différence d'âge entre vous ne me plaisait peut-être pas, mais je le trouvais correct. Je n'aurais jamais imaginé qu'il se comporte ainsi.

— Personne ne l'aurait imaginé. Je ne suis pas portée sur la vengeance, mais je crois que tout le monde devrait savoir ce qu'il a fait. Je dirais même presque que tout le monde *doit* être au courant, pour le bien même de Jack.

— C'est une façon intéressante de voir les choses. Humiliation publique pour *son* bien.

— Non, vraiment, dit Cassie, revigorée. Quelque part en lui, il sait qu'il s'est mal comporté. Tout au fond de lui, il doit avoir honte. C'est comme un meurtrier qui veut se confesser et désire être puni. Il n'arrivera pas à vivre avec lui-même tant qu'il n'aura pas fait pénitence.

— Et c'est toi qui vas l'y forcer ? Cela ressemble plus à une vengeance qu'au maintien de l'ordre naturel, ô Déesse Mère.

— Il devait s'attendre à ce que cela se sache, savoir que la situation ne pouvait durer éternellement.

— Je crois que tu lui accordes plus de crédit qu'il n'en mérite. Il ne m'a jamais semblé être un homme particulièrement perceptif ou introspectif.

— Oui, et c'est pourquoi il a besoin d'être banni. Il n'a peut-être pas le courage d'affronter sa propre culpabilité, donc c'est aux autres de l'aider. C'est le seul moyen pour lui de s'améliorer. Cela l'aidera à évoluer.

— C'est une théorie intéressante, dis-je avec précaution, un peu perturbée par l'enthousiasme de Cassie.

Cassie est la seule personne de ma connaissance qui puisse transformer la vengeance en une expérience positive pour celui qui en fait les frais. Soit elle refuse de s'avouer son désir de fourrer un râteau dans les parties intimes de Jack, soit elle est plus évoluée que je ne le serai jamais.

— Je vais raconter à tout le monde au pub ce qu'il a fait — collègues, chefs, clients. Dis à ce vendeur du magasin de vêtements de raconter l'histoire à tous les étudiants du mastère de sciences à

la fac. Tout le monde doit savoir.

— Cela ne va pas être humiliant, pour toi ?

Ses yeux clignent de surprise.

— Pourquoi ? Je n'ai rien fait de mal.

Je hausse les épaules. Nous buvons le vin et écoutons le bourdonnement du séchoir à la cave. Je bâille, et pense à aller me coucher, mais Cassie reprend la parole.

— Je croyais que maintenant je serais capable de deviner, tu sais...

Elle semble de nouveau déprimée. Sa flamme vengeresse a faibli.

— Je croyais que j'avais assez d'expérience pour dépister un salaud lorsque j'en rencontre un. Je n'ai donc rien appris ?

— Aucune d'entre nous n'a rien appris. Regarde Louise, avec ce Derek. Regarde-moi, toujours célibataire malgré ma campagne « un sur un million ».

Cassie a un petit rire de dérision.

— Quoi ? fais-je.

— Toi... toujours célibataire... Seulement parce que tu le veux bien. Tu sais que l'homme qu'il te faut est assis juste sous ton nez.

— Qui ?

— Oh, Hannah, arrête. Scott ! Qui d'autre !

Mes joues deviennent brûlantes et la transpiration perle sous mes bras.

— Nous sommes juste amis. Comme nous le sommes tous les quatre.

— Pas comme nous le sommes tous les quatre. Il est à moitié amoureux de toi, et tu le verrais si seulement tu avais envie de le voir.

— Non, il n'est pas amoureux de moi. Il y a encore quelques semaines, il sortait avec cette avocate. Il ne s'intéresse pas à moi sous l'angle amoureux.

Je proteste avec trop de ferveur, et je la soupçonne de s'en rendre compte.

— Je ne vais pas essayer de te convaincre. C'est ce que je voulais dire : tu rencontreras l'homme qu'il te faut lorsque tu seras prête. Scott s'intéresse à toi, mais il ne risquera rien tant qu'il ne sera pas certain que tu es ouverte à cette possibilité.

— Mais c'est l'ex de Louise !

— Dix ans se sont écoulés. C'est de l'histoire ancienne. S'il nous voit autant, c'est uniquement pour t'approcher *toi*.

— Je n'avais pas réalisé... Scott et moi ?

— N'y as-tu jamais pensé ? Honnêtement ?

Je refuse d'admettre que l'idée m'a traversé l'esprit. Même si une petite flamme brûle dans mon cœur, elle est fragile et capable de s'éteindre au souffle de la conversation. J'allais dorénavant être un peu gênée dès que je serais dans la même pièce que Cassie et Scott, inutile qu'elle sache que j'éprouve peut-être plus qu'un intérêt amical envers lui.

— Je suis désolée, dit Cassie, avant que je ne trouve des paroles appropriées. C'est à cause du vin. Et la soirée a été mauvaise. Je n'avais pas l'intention d'aborder le sujet.

— Tu n'as aucune raison de t'excuser.

Son doigt court sur le bord de son verre, puis le repousse. Elle hausse les épaules.

— En parlant, j'ai gâché les possibilités entre vous. Maintenant tu vas te montrer distante envers lui, craindre de te comporter avec naturel. J'ai bloqué ton chakra, dit-elle en souriant.

— Je ne sais pas pourquoi tu es si désireuse de nous réunir.

— Je veux être témoin d'une relation heureuse.

— Tu ne serais pas bouleversée, après ton histoire avec Jack ? Depuis quand les gens au cœur brisé sont-ils heureux de voir d'autres personnes heureuses en amour ?

Les dernières traces de colère, la Cassie perturbée, la Cassie qui arrache les draps de lit et fomenté des vengeances, s'évanouissent. Les traits de son visage s'adoucissent en une expression paisible et sereine que je lui connais bien.

— Hannah, tu ne comprends pas ? Le bonheur de mes amis fait mon propre bonheur. Jack n'a aucune idée de ce qu'il a perdu.

Collants de course

— Ils mentent toujours. Pourquoi mentent-ils toujours ? Ils doivent bien se douter que nous allons nous en rendre compte, dit Louise.

Nous avons entrepris de parcourir à pied le Wildwood Trail qui offre une vue splendide sur le nord de la ville, depuis le parking du zoo jusqu'à Pittock Mansion en passant par le Hoyt Arboretum. Il s'agit d'un parcours populaire, surtout le samedi, et nous ne cessons de croiser ou d'être dépassées par des joggeurs, des chiens ou des promeneurs qui bavardent deux par deux.

— Croyait-il que je n'allais pas remarquer que ses vingt-cinq kilos superflus ne collent pas avec son soi-disant « poids moyen » ? continue-t-elle. Même si la photo ne le laissait certainement pas deviner.

Dans le but d'oublier le goût amer de Derek le divorcé, Louise a fini par succomber aux sirènes de la drague par internet. L'heureux élu paraissait mignon sur la photo — photo visiblement sélectionnée avec un œil sûr pour l'auto-complaisance.

— C'est comme quand on achète des vêtements sur catalogue, dis-je. Si le mannequin est assis ou a les bras croisés sur le ventre, méfiance. Sa tenue est sûrement totalement informe.

— C'est comme les casquettes de base-ball. Je parie que quatre-vingt-dix pour cent des mecs qui posent avec une casquette de base-ball sont chauves.

— On ne peut pas les blâmer d'essayer, dis-je.

— Mais il n'a pas mis de casquette pour venir me retrouver au café. Chaque fois qu'il était embarrassé, il se frottait la tête, comme s'il voulait la polir. Je l'imaginai même lustrer son crâne avec une peau de chamois. Mais il n'avait pas menti qu'au sujet de son apparence physique.

— Oh ?

— Il prétendait être docteur en psychologie. Or il n'a pas encore rédigé sa thèse. Il prétendait adorer voyager, surtout à l'étranger. Il est allé en Angleterre — oh, comme c'est exotique ! Ses autres voyages ont consisté en trajets à l'intérieur du pays. Il disait aimer le kayak. Il en a fait une fois, il y a trois ans.

— Tout cela ne relève pas exactement du mensonge, dis-je, pour qu'elle ne s'arrête pas là.

— Et il avait de petites mains douces, avec des doigts pointus.

— Ouh. Des pattes de bébé souris.

— Tu imagines te laisser toucher par ce genre de mains ?

Nous envisageons la chose avec la même révolusion partagée.

— Mais il était gentil, quand même ? Je veux dire, il n'était pas celui que tu attendais, mais ce n'était pas un abruti, ni un dingue.

Elle pousse un soupir exagéré.

— Trop gentil. Les mecs râlent et prétendent que les femmes n'aiment pas les types gentils, mais ils ne comprennent rien. Gentil ne veut pas dire être passif et en manque d'affection au point de se laisser marcher dessus. Pour le pousser au mariage, son ex l'a piégé avec le vieux truc « je suis enceinte mais je vais avorter ». Ça marche encore, ça, tu crois ?

— Au moins, il a fait des efforts.

— Mais quel idiot ne comprend pas dans quelle galère il s'embarque ? Oh ! Comme si ce mariage avait jamais eu une chance de fonctionner. Avec une telle mère et un père idiot, il valait mieux qu'il n'y ait pas d'enfant. Evidemment, peu de temps après le mariage, sa femme a fait une « fausse couche ».

— Qui a dit que, en matière de relations amoureuses, les hommes faisaient preuve d'intelligence ? Ils se comportent comme des péquenauds qui visitent une ville pour la première fois. Certains sont sympas, d'autres sont des beaux, mais tous sont paumés.

— Et quand les choses tournent mal, ils tombent des nues, renchérit-elle.

J'aime quand Louise entame ses diatribes. A certains moments, elle donne l'impression d'être aussi près de piétiner un homme que de lui sauter au cou. Un jour, un homme lui mettra la tête à l'envers, et quand cela arrivera, j'espère en être témoin. Ce sera matière à des moqueries sans pitié.

— Les hommes qui appellent au centre SOS parce que leur femme divorce, continue-t-elle, ne font que pleurer et parler de se tuer. Ou parfois de tuer leur femme, puis de se tuer eux. Ils n'arrivent pas à surmonter la situation, ne comprennent rien à ce qui leur arrive et n'imaginent pas l'avenir sans elle.

Elle cesse un instant de récriminer tandis que je m'efface derrière elle pour laisser passer un joggeur.

— Alors que les femmes qui divorcent, elles, ne s'intéressent qu'à la question du partage des biens.

— Ce qui donne des femmes l'image de mercenaires, et des hommes l'image de romantiques.

— Qu'est-ce qui définit une personne romantique ? Des idéaux fabriqués à partir de contes de fées et des certitudes toutes faites concernant les êtres humains et les relations amoureuses ? Ça n'est pas très malin.

— Mais peut-être un soupçon de ce type de magie est-il nécessaire à nos existences. La réalité est trop froide et trop grise. J'ai envie de croire à « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants », et à un amour qui ne meurt jamais.

— Malgré ton expérience de la réalité ?

— Oui.

— Pourquoi cette philosophie irréaliste ?

— Si tu cherches à entamer une relation amoureuse alors que tu es amère, tu n'attireras pas un mec au grand cœur, dis-je. La loi karmique des relations amoureuses te rend ce que tu projettes.

— Quoi ? ricane-t-elle. Jusqu'à maintenant, je ne vois pas en quoi tu as bénéficié de ces lois karmiques. Regarde cette raclure de Pete.

— Mais je n'ai fait que récolter ce que j'avais semé, non ? Je ne m'intéressais qu'à son corps, et c'est tout ce qu'il m'a donné.

Un joggeur approche, et je me glisse de nouveau derrière Louise. C'est un homme séduisant, la

trentaine, cheveux sombres, mâchoire carrée. Sauf qu'il a oublié de porter une coquille sous ses collants de course !

Il nous dépasse avec un petit signe de tête.

— Tu as vu ça ? dis-je.

— Comment ne pas le voir ?

— Tu crois qu'il sait que son sexe pointe ?

— Il doit le savoir, dit Louise.

— Je ne trouve pas ça très flatteur pour lui et c'est assez gênant pour nous.

Je me retourne, mais le joggeur a disparu depuis longtemps.

— Tu crois qu'il va revenir ?

— Tu aimerais bien.

Pour économiser nos forces, nous marchons en silence. Le sentier est tracé au flanc d'une pente plantée d'arbres. A notre droite, nous apercevons des morceaux du jardin japonais de Washington Park.

— Ce rendez-vous m'a guérie tout net de mon désir de rencontrer un homme, dit Louise.

— Un seul rendez-vous et tu abandonnes ?

Elle hausse les épaules.

— Tu n'as pas vraiment envie de te marier, n'est-ce pas ? Ou même d'avoir une relation stable.

Je sais que nous avons déjà eu cette discussion, mais je n'arrive pas à y croire.

— Pas particulièrement. J'ai l'impression d'être un monstre quand je parle ainsi, mais je suis heureuse seule. J'aime disposer seule de mon appartement. J'aime faire ce qu'il me plaît, et comme je ne veux pas d'enfants, je ne suis pas soumise à la pression de devoir trouver un homme le plus vite possible.

— Le sexe ne te manque pas ?

Elle hausse les épaules, comme embarrassée d'admettre qu'elle n'est pas une masse d'hormones frustrées sur le point d'exploser.

— Tu sais, je n'ai jamais réussi à m'endormir avec un mec dans mon lit. Je crois que je préférerais passer l'hiver avec une couette en duvet d'oie qu'avec un homme.

— Le temps de ta relation avec Scott, tu étais plutôt heureuse, non ?

— C'était il y a longtemps. La situation était supportable à cause du facteur nouveauté.

— Il était nul au lit ? dis-je, avant de sentir mes joues s'enflammer.

Je ne peux pas croire que j'aie posé cette question. Toutes deux nous connaissons depuis assez longtemps pour nous sentir libres de nous renseigner sur les capacités des hommes, mais jamais je ne l'ai interrogée sur les performances de Scott. Je ne suis même pas certaine de vouloir le savoir.

— Il se montrait attentif. Il apprenait vite. J'imagine qu'il a beaucoup appris depuis l'époque où nous sortions ensemble, ajoute-t-elle d'une voix coquine. Que veux-tu savoir ?

Je marmonne.

— Simple curiosité.

— C'est l'un de ces hommes qui aiment dormir avec un bras sur toi et ronfle dans ton oreille. Impossible pour moi de dormir ainsi. Tu pourrais, toi ?

— Probablement. J'aime me lover contre quelqu'un.

— Hé, que s'est-il passé le week-end dernier ? demande-t-elle soudain. Scott pensait t'accompagner à Roseburg.

— J'ai finalement choisi de partir samedi et de passer la nuit là-bas. Le trajet est trop long pour lui demander de le faire seul, alors je lui ai dit de ne pas venir.

En vérité, ma conversation sur Scott avec Cassie m'a troublée, comme elle l'avait prévu. Je nous voyais mal passer tant de temps en tête à tête durant le trajet en voiture, et je ne voulais pas le voir s'activer dans le jardin de mes parents comme dans celui de beaux-parents potentiels qu'il chercherait à impressionner.

J'ignore ce que je ressens à l'égard de Scott. Il est mignon et nous apprécions mutuellement notre compagnie ; dans mes fantasmes j'ai, j'en conviens, mis son visage sur celui de mon fiancé tandis que je m'imagine remonter l'allée de l'église vers lui dans ma belle robe blanche ; mais, tout de même, je ne suis pas certaine que cela vaille la peine de détruire l'amitié confortable qui existe entre nous, ce qui sans aucun doute se produira dès que Scott et moi franchirons la ligne rouge.

— Je crois qu'il était déçu, dit Louise.

J'ai envie de lui demander si elle croit que Scott éprouve quelque chose pour moi, et si cela l'ennuierait. Mais je ne peux me résoudre à poser la question. C'est trop embarrassant, et je ne crois pas qu'elle serait capable de répondre avec honnêteté. Que pourrait-elle répliquer ? Peu importe le degré d'inconfort qu'elle éprouve, elle se sentirait obligée de m'assurer de l'absence de problème, sous peine de passer pour follement possessive.

— Il s'en remettra, dis-je.

Un autre joggeur mignon approche et nous adresse un signe de tête en nous dépassant. Nous observons les mouvements de ses fesses tandis qu'il s'éloigne au trot.

— Tu crois qu'on pourrait en faire tomber un avec un croche-pied, juste pour l'obliger à s'arrêter ?

— C'est toi qui as envie de faire l'amour, c'est toi qui fais le croche-pied !

— Seulement si tu m'aides à le traîner dans les fougères pour que je puisse abuser de lui.

— Pas de problème.

— Tu es une vraie amie.

— Comme si je ne le savais pas.

Accessoires dorés

— Tu n’as pas vraiment envie de sortir avec ce mec, dit Cassie.

Elle s’est assise sur mon lit, tandis que j’essaie différentes sandales, cherchant les mieux assorties à la robe bain de soleil d’un imprimé fleuri rose pâle réalisée par mes soins.

— Si, j’en ai envie.

Je me débarrasse des sandales de cuir brun et essaie la paire dotée de fines brides dorées. Elles sont plates, aussi mes jambes paraissent-elles plus courtes que je ne le souhaiterais, mais les sandales de cuir brun manquent vraiment de légèreté.

Elle hausse les sourcils, pour me signifier que je me mens à moi-même et qu’elle sait très bien de quoi il retourne.

— Quoi ? dis-je.

— Rien, si tu as envie de sortir avec lui, sors avec lui.

Réponse qui me donne l’envie instantanée de lui arracher le fond de sa pensée, quelle qu’elle soit. Je ne sais pas pourquoi je m’obstine à lui demander son avis, alors que je n’en tiens pratiquement jamais compte.

— Dis-moi. Quoi ? Tu crois que notre relation est condamnée dès le départ ?

Elle me regarde, sans répondre. J’insiste.

— Moi, je vois dans cette relation un potentiel. Ce garçon semble avoir tout pour lui.

Ma voix manque de conviction.

— Alors fonce, et fais ce que tu dois faire.

— Tu n’es pas moitié aussi innocente que tu en as l’air, lui dis-je.

Elle sourit d’un air serein.

La semaine dernière, j’ai réalisé que mon anniversaire approchait à toute vitesse. Dans trois semaines seulement, je fêterai mes trente ans. Et si je ne passe pas très vite à l’action, je serai toujours célibataire. Quatre mois plus tôt, mon plan pour trouver un partenaire semblait si simple, si efficace... mais je ne sais comment, le temps a filé et je n’ai pas avancé d’un pas.

A moins de prendre Scott en compte.

Mais le fait que je n’ai pas été attirée par lui dès le premier regard révèle peut-être un manque d’alchimie entre nous. Peut-être est-ce la preuve que les sentiments que nous éprouvons l’un pour l’autre, quels qu’ils soient, ne sont qu’une solution de facilité.

Et si lors de notre première rencontre, il avait été un étranger, et non l'ex de Louise, qu'aurais-je pensé ?

Oh chéri, viens par ici. Voilà ce que j'aurais pensé.

Mais avant toute action en ce sens, je dois m'assurer que Monsieur Un-sur-un-million ne m'attend pas au coin de la rue. Je n'ai pas envie de rater l'homme idéal pour la simple raison que j'ai renoncé trop tôt et formé un couple avec un ami cher. Je refuse de choisir un homme par défaut.

Donc, je me suis lancée dans une orgie de petites annonces, à la fois dans les journaux traditionnels et sur internet. L'*Oregonian*, le *Willamette Week*, Yahoo, AOL, Match.com, Matchmaker.com... J'ai passé au crible la moindre petite annonce, écrit à tous les hommes diplômés de ma tranche d'âge qui ne fument pas et n'ont pas l'air trop perturbés.

Il y en a moins qu'on ne pourrait le croire. Et désespérés comme ils le sont de rencontrer l'âme sœur, on retrouve souvent les mêmes hommes sur deux ou trois sites.

Non que *moi* j'écume tous les sites et journaux parce que je désespère de trouver l'âme sœur. Je suis une femme organisée. Efficace. Pragmatique. Voilà pourquoi j'épluche ces sites.

Je change de sujet, préférant ne plus parler de ma sagesse — ou de ma folie — concernant les rencontres amoureuses.

— Ton projet consistant à humilier Jack publiquement a-t-il progressé ?

Le lendemain de la découverte de sa perfidie, Cassie a confronté Jack l'infidèle. Elle a, dit-elle, mis fin à leur liaison de façon parfaitement cordiale, et entrepris de détailler la situation à chaque personne croisant son chemin, que cette personne connaisse Jack ou non. Elle prétend que cette attitude s'est révélée thérapeutique et qu'elle a développé une compréhension nouvelle de la thérapie par la parole.

Je me demande ce que Louise va penser de ce programme de soins.

— Il est devenu totalement paranoïaque, continue-t-elle. Dès que quelqu'un le regarde, il s'agite, surtout si cette personne est en grande discussion avec une autre. J'ai bon espoir qu'il développe bientôt un tic nerveux.

— Je suis surprise qu'il n'ait pas craqué et travaille encore là.

— J'ai pensé à accrocher Vaudou Jack dans la salle de repos, mais le vrai Jack pourrait le voler. Et puis j'aime lui donner des coups à la maison.

Ça, je le sais. J'ai achevé de confectionner Vaudou Jack il y quelques jours seulement, mais j'ai déjà entendu maintes fois la vibration du pistolet à élastiques et les cris de Jack imités par Cassie.

— Je regrette toujours de ne pas avoir trouvé de fronde, dis-je. Les projectiles auraient eu un son plus sec.

— Les élastiques conviennent très bien. Au moins, je n'ai pas à m'inquiéter de briser une fenêtre. Lorsque j'en aurai fini, je brûlerai peut-être la poupée. Ça t'ennuierait ?

— Tu as ma bénédiction.

* * *

Un court trajet me mène dans le quartier d'Irvington, où j'ai rendez-vous avec Tyler, ingénieur informatique de trente-huit ans.

J'ai fini par me rendre à l'évidence. Les génies de l'informatique sont omniprésents, et vu la faible quantité d'alternatives, je me suis convaincue d'en rencontrer un.

D'ailleurs, juger un homme d'après sa profession semble injuste. Peut-être, comme il le prétend, a-t-il une sensibilité artistique, et lit-il autre chose que des magazines informatiques et de la science-

fiction. Peut-être qu'il court vraiment le marathon et pratique le tai-chi pour de bon — encore que je ne sois pas sûre que le tai-chi joue en sa faveur.

Avec un peu de chance, son sens de l'humour a évolué depuis le cours élémentaire deuxième année, et il porte une montre analogique au lieu d'une monstruosité digitale avec calculatrice incorporée et bulletin météo en temps réel.

Même si rien de ceci n'est vrai, il peut se racheter par d'autres qualités. Peut-être n'a-t-il pas menti au sujet de son salaire de cent mille dollars annuels et de son désir de fonder une famille. Peut-être sa photo reflète-t-elle la réalité.

On a le droit de rêver.

J'ai accepté de me rendre chez lui — sans doute pas le choix le plus sage —, mais il m'a envoyé par e-mail une photo de sa maison et je n'ai pas pu résister. Elle a été construite en 1910, comporte trois étages et compte plus de mille cinq cents mètres carrés. Il la rénove peu à peu, a-t-il écrit.

Le quartier d'Irvington compte nombre de maisons historiques — « historique » étant à Portland un terme relatif — et je prends plaisir à rouler lentement le long des rues bordées d'arbres, en contemplant les grandes maisons anciennes et leurs jardins. Le soleil de cette fin d'après-midi brille encore, mais sa douceur dorée invite à paresser, à flâner le long des trottoirs.

Je respire le parfum de l'herbe fraîchement coupée, et écoute le chuintement d'un jet d'eau et le son d'un ballon de basket qui rebondit dans une allée.

C'est un endroit où je peux imaginer vivre.

La maison, énorme, blanche et abritée d'arbres feuillus, est située à une intersection. Je me gare le long du trottoir et remonte l'allée de briques, parcourant du regard le jardin joliment entretenu, où rien ne semble avoir été planté depuis des années.

Je m'imagine jouer les jardinières. Des roses grimpantes pour la treille sur les côtés du portique ; une haie de lilas devant la maison, pour l'intimité ; les tulipes habituelles au printemps, et les dahlias l'été. Si je le lui demandais, maman émettrait des suggestions intéressantes.

A certains endroits, la peinture des murs a pâli, comme dans l'attente d'une nouvelle couche. Deux des petites vitres des lucarnes sont fêlées. Les commentaires de papa, au fil des années, sur la difficulté de rénover une maison ancienne me reviennent à l'esprit, et je ne peux m'empêcher d'être frappée par l'éventualité — coïncidence — de me lancer dans le même projet, avec Tyler.

Je sonne.

Je perçois un mouvement furtif à travers la lucarne, puis la porte s'ouvre.

— Hannah ? Bonjour.

— Bonjour.

Il est aussi mignon que sur la photo : environ un mètre quatre-vingts, sportif, cheveux châtain tirant sur le blond un peu trop longs, et un visage agréable, bien qu'étroit. Mais il porte une boucle d'oreille, un petit saphir. Je ne l'avais pas vue sur la photo.

— Vous avez eu des problèmes à trouver la maison ?

— Elle est plutôt difficile à rater.

Il s'efface pour me laisser passer.

— Entrez.

Un chat orange obèse effleure ses chevilles.

— Attention, ajoute-t-il, ne laissez pas sortir Sassy. C'est un chat d'appartement. On lui a ôté les griffes — dehors, elle n'aurait pas une chance.

Je me glisse à l'intérieur. Il a précisé dans un mail avoir deux chats, mais je ne sais comment,

j'ai réussi à balayer cette information dans mon inconscient. Tant qu'il ne me raconte pas que « Minette a fait ci... Minette a fait ça... », cela devrait aller.

Les hommes et les chats. Cela ne va tout simplement pas ensemble.

— Ravissant hall d'entrée, dis-je avec sincérité.

Un parquet étincelant recouvre le sol, et un escalier circulaire à la balustrade sculptée fait face à la porte d'entrée. Aucun meuble, les murs sont nus, mais juste au-dessus de nous est suspendu un énorme chandelier de cristal digne de Versailles.

— Merci. Il m'a fallu des années pour choisir un parquet, et vous n'imaginez pas combien il est difficile de trouver quelqu'un capable de réaliser ce genre de travail. Mes amis se moquent du temps qu'il me faut pour prendre une décision de décoration, mais c'est la maison de mes rêves, vous comprenez ? Je veux qu'elle soit parfaite.

— Je ne vous blâme pas.

— Vous voulez visiter ?

— Oui, bien sûr. Vous préférez que j'ôte mes chaussures ?

Il est pieds nus, en bermuda de toile beige et T-shirt blanc impeccable. Etant donné ses propres pieds nus et le plancher sans défaut, je ne veux pas risquer de provoquer des dégâts.

— Non, ça ira. Vous ne portez pas de talons.

Je le suis de pièce en pièce, et l'écoute décrire ses projets de rénovation. La plupart sont presque vides, mais chacune contient un meuble, un tapis, ou un carton contenant des objets liés à son usage futur. Des piles de livres s'élèvent sur le sol de la bibliothèque. Le salon d'apparat contient une cheminée de marbre et un miroir au cadre doré. La salle à manger un placard massif. Et ainsi de suite, le tout posé sur le superbe plancher.

Il me guide le long des escaliers jusqu'au dernier étage.

— Et voici la salle de bal, déclare-t-il. Ou l'espace bazar. Comme un bon moment va s'écouler avant que je ne m'attaque à cette partie de la maison, j'y stocke tout mon fouillis. De plus, je vais devoir remplacer le toit dans les cinq prochaines années, à peu de chose près, et cela risque de provoquer des dégâts à cet étage.

— Mais cette pièce sera vraiment sympa lorsqu'elle sera achevée, dis-je.

Cet endroit mansardé évoque davantage un grenier aménagé qu'une salle de bal.

— Si j'avais grandi dans une maison comme celle-ci, j'aurais adoré faire du roller dans cette pièce !

Il rit, mais je ne suis pas sûre que ma remarque l'amuse.

— Les rollers massacraient le plancher.

— Probablement.

Il ouvre la voie pour redescendre. C'est étrange. Malgré l'espace vide dans la maison, je commence à me demander si elle est assez spacieuse pour quelqu'un d'autre. Tyler a des projets pour chaque pièce, et je n'ai pas l'impression qu'il envisage que sa future épouse soit invitée à participer à la décoration.

D'un autre côté, il n'a aucune raison d'attendre que la femme de sa vie fasse son apparition, alors qu'il a une maison à rénover.

— Vous avez faim ? demande-t-il. Je peux commencer à préparer le dîner.

— Je pensais d'abord faire une promenade dans le quartier. La soirée est si belle.

Il grimace.

— J'ai couru treize kilomètres aujourd'hui. Je suis un peu courbatu.

— Oh. D'accord.

— Non, faisons une promenade, évitons simplement qu'elle vienne à la randonnée.

— Oui, bien sûr.

En sortant avec lui par la porte de derrière, je m'interroge sur la nature du problème. Il est trop fatigué pour marcher ? Qu'il soit adepte du jogging m'a plu parce que cela signifie qu'il maintient sa forme et déborde d'énergie. Il ne m'est pas venu à l'esprit qu'il dépense en fait cette énergie *pour courir*.

Quel intérêt ?

Tous ces superbes coureurs croisés sur le Wildwood Trail sont-ils comme lui : trop fatigués pour faire le tour du quartier ? Probablement aussi trop vannés pour faire l'amour. « Viens, chérie, fais-moi une gâterie. Je suis trop fatigué pour autre chose. » Comme si c'était marrant pour la femme !

— Hannah ? Ça ne va pas ?

— Hein ? Non, j'avais la tête ailleurs.

Je lui souris tandis qu'il enfle ses sandales Teva, avant de tiquer à la vue de ses orteils.

— Euh... C'est du vernis sur vos ongles ?

Il sourit jusqu'aux oreilles et son pied se glisse près du mien.

— Mon vernis est assorti à vos chaussures. Quelle coïncidence !

— Vous vous vernissez souvent les orteils ? dis-je, avec précaution.

Quelle *coïncidence*, vraiment. Si c'est *ça*, les heureux hasards, je préfère m'en passer.

— Seulement en été, et seulement avec du vernis doré.

Je fais de mon mieux pour dissimuler ma stupéfaction.

— Pourquoi ?

— Mes orteils me plaisent comme ça, alors pourquoi pas ?

Parce qu'ils te font ressembler à un pseudo-anticonformiste qui aurait pété un plomb, voilà pourquoi, ai-je envie de dire. Un homme avec du vernis doré sur les ongles de pieds !

— C'est une bonne raison, dis-je à la place.

— Je ne suis pas gay ni rien. Mais je refuse de me laisser censurer par l'opinion des autres. Cela t'ennuie ?

— Ce sont tes orteils. Tu as le droit de mettre ce que tu veux dessus.

La promenade détend l'atmosphère. La conversation roule sur Portland, les randonnées dans la gorge, les films que tous deux aimons ou détestons et, sur le chemin du retour, nous discutons de notre travail.

— Tu as confectionné cette robe toi-même, vraiment ?

Il me désigne un siège dans la cuisine style années 1950 non rénovée.

— Cette robe ? Facile comme tout.

— Tu veux de la citronnade ?

— Avec plaisir.

Il m'en sert un verre.

— Combien de temps t'a-t-il fallu pour la terminer ?

— Deux heures, à peu près.

Il s'immobilise, pichet de citronnade en main.

— Tu plaisantes.

— Non. En plus j'ai dessiné mon propre patron. Ou plutôt, j'ai commencé avec un patron de chez Butterick, puis je l'ai modifié à ma convenance.

— C'est incroyable. Vraiment, Hannah, c'est super. Nous sommes tous devenus totalement incapables de répondre par nous-mêmes à nos besoins les plus simples — et toi tu es capable de

coudre tes propres vêtements !

Comme je ne suis pas habituée aux compliments, je goûte celui-ci. Peu de gens apprécient à sa juste mesure le savoir-faire d'une couturière.

— Je peux fabriquer n'importe quoi fait de tissu.

— Mais tu tires la majorité de tes revenus des retouches de pantalons ?

— C'est facile. Cela me prend dix minutes, montre en main, et c'est facturé huit dollars.

Il entreprend de réunir les ingrédients nécessaires à la préparation du dîner. Dans son e-mail d'invitation, il a proposé de cuisiner pour moi, précisant que si au cours de notre rencontre je le cataloguais parmi les dingues et préférerais ne pas rester je pourrais partir à n'importe quel moment. Il avait fait suivre sa phrase d'un smiley.

Qu'est-ce qu'un ingénieur informatique aux orteils peints en doré peut bien cuisiner pour dîner ?

— Tu devrais créer ta propre collection de vêtements, sans rire.

— Ce n'est pas si simple.

— Commence petit. Confectionne quelques robes comme celle que tu portes, pour ces boutiques à frou-frou dans Pearl District, ou celles qui sont branchées sur Broadway.

— Je parie que toutes ont déjà leurs collections attitrées.

— Essayer ne coûte rien.

— Peut-être.

Et peut-être qu'un homme qui voit en moi une couturière de talent dotée d'un fort potentiel pourrait me plaire. Peut-être même m'habituerai-je aux orteils vernis. Au moins, ils ne sont pas vernis de rose.

Sassy pénètre dans la cuisine, suivie de près par un chat gris et blanc, dont le nom refuse de revenir à ma mémoire.

— Ici, petits, petits, dit Tyler.

Il se penche pour caresser ses chats.

— D'où venez-vous ? Petits minous, roucoule-t-il.

Ravis de cette attention, les chats arquent le dos sous ses caresses. Quelques poils et du duvet flottent dans l'air.

— Tu les as depuis longtemps ?

— Depuis qu'ils sont chatons. Ce sont mes copains. Tu aimes les chats ?

— Ils sont mignons. Je crois que je suis plutôt chiens. Lorsque j'étais enfant, nous avions les deux.

Il apporte des assiettes bon marché et des couverts sur la table en chrome et époxy.

— Désolé de ne pas posséder de service en porcelaine. La cuisine se situe plutôt en bas de ma liste.

— Pas de problème.

Peut-être serai-je celle qui redécorera la cuisine, tâche féminine traditionnelle s'il en est. Je dispose les couverts sur la table tandis qu'il rassemble salade et assaisonnement, ainsi qu'une planche à découper et un quignon de pain.

— Voici l'entrée, dit-il en s'asseyant.

Je fixe le saladier, cherchant du regard des couverts à salade ou de grandes fourchettes, sans succès.

— Euh..., dis-je en faisant mine d'attraper la salade à pleines mains.

— Flûte, c'est vrai.

Il plonge la main dans le saladier et en ressort une poignée de salade, avant de suspendre son

geste, laitue et feuilles vertes immobilisées en plein vol.

— Cela ne te dérange pas, n'est-ce pas ?

— Euh... non, dis-je, pensant aux deux chats qu'il vient de caresser.

— Ça manque d'élégance, je sais. Je m'en excuse.

Il laisse tomber la salade sur mon assiette.

— Merci.

Je traque du regard les poils de chat, me retenant de froncer le nez et me demandant si je vais réussir à avaler une seule feuille sans vomir.

J'examine les épaisses feuilles vertes.

— Ce sont des feuilles de chou frisé ?

— Oui.

— J'ignorais qu'on puisse consommer les choux frisés. Je les croyais réservés à la décoration des buffets crudités.

Vilaine Hannah.

— Ils sont bourrés de bêta-carotène.

Je souris et verse huile et vinaigre sur ma salade. Peut-être l'assaisonnement va-t-il neutraliser les desquamations de ses chats. Le pain semble pétri d'environ quarante graines et céréales différentes. Le plat de résistance mitonne dans une mijoteuse : une sorte de ratatouille style espagnol.

— Tu n'es pas végétarien, n'est-ce pas ?

Dans son e-mail, il a assuré que non.

— Non, je mange tout animal que je serais capable de tuer moi-même.

— C'est-à-dire ?

— Poissons, œufs. Et je consomme bien sûr des laitages. On ne peut pas se passer de crème glacée.

Un sourire victorieux éclaire son visage.

— C'est tout ?

— Si j'ai vraiment faim, peut-être un poulet, concède-t-il.

— As-tu déjà tué un poisson ou un poulet toi-même ?

— Enfant, j'allais à la pêche, j'ai fait quelques prises. Mais jamais un poulet.

— Lorsque j'étais petite, j'allais à la pêche avec mon père. Un jour nous avons attrapé une truite, mais papa n'avait plus sa crosse, alors il l'a battue à mort avec une tasse à café.

— Mon Dieu, c'est horrible.

— Cela a produit une certaine impression sur moi. Pourtant, je crois que si j'avais vraiment faim, je tuerais une vache sans problème.

Il fait la grimace.

— Mais tu ne pourrais pas manger une vache entière.

— Bien sûr que si. Je finirais par y arriver. Ou bien je la découperais en petits morceaux pour en nourrir mes amis et ma famille.

Il secoue la tête.

— L'élevage des bœufs détruit la planète.

— Raison de plus pour en éliminer un.

Il rit, l'air de ne pas trop savoir si je plaisante ou non. Moi-même, j'ignore pourquoi je fais soudain exprès de me montrer déplaisante. Oui, ce monsieur vernit les ongles de ses orteils, m'a servi des choux frisés infestés de squames, mais tout cela n'est pas suffisant pour le repousser définitivement.

Ce garçon n'a aucun défaut rédhibitoire, aucun signe d'un comportement vraiment inquiétant, alors pourquoi cette réaction ? Personne, jamais, ne me ressemblera totalement, et tout homme aura des particularités agaçantes. Pour l'instant, Tyler me semble être un homme charmant, et apparemment responsable.

Je devrais me donner plus de mal pour le trouver à mon goût.

— Tu prends parfois des bains de soleil nue ? demande-t-il.

— Hein ? Non !

— Jamais ? Tu devrais essayer.

— Ça t'arrive ?

— A Sauvie's Island, bien sûr.

— Non, je ne m'imagine pas prendre un bain de soleil nue.

— Trop timide ? Aucune connotation sexuelle là-dedans. Des familles entières se rendent à Sauvie's Island pour ça.

— Trop timide, et aussi... cela ne me ressemble pas. C'est...

J'agite ma main, tentant de trouver les mots.

— ... Ce n'est pas une activité qui correspond à Hannah O'Dowd...

C'est une activité qui correspond à un pseudo-anticonformiste-consommateur-de-choux-frisés, voilà ce que c'est.

— Il m'est pénible de l'avouer, mais je crois que je suis plus à l'aise lorsque je respecte les normes de la société...

— Hé, pas de problème. S'échapper de temps en temps de mon petit confort me plaît, mais je peux comprendre le besoin de poser des limites.

Je soulève une épaisse tranche de pain et la tartine de beurre.

— Où as-tu acheté ce pain ?

Il ressemble aux aliments pour oiseaux.

— Dans une boulangerie sur Broadway.

Je mords dans ma tartine, mastique deux fois, puis tombe sur quelque chose de dur. La chose ébranle ma mâchoire et déclenche un éclair de douleur dans une de mes dents sur la droite.

Je gémis et ma langue retourne le pain en bouillie dans ma bouche, à la recherche du coupable. Mais parmi cette quantité de graines et de céréales, impossible de déterminer laquelle est responsable. Je trouve enfin l'intrus et l'expulse dans la paume de ma main.

On dirait une pièce de métal. Je crache le reste du pain dans ma main et le dépose dans mon assiette de salade. C'est à ce moment que ma langue le découvre.

Elle découvre le trou. Dans ma bouche. Je viens de cracher un morceau de plombage.

Je gémis de nouveau.

— Hannah ?

Une vague de panique m'envahit, la crainte et l'horreur déferlent dans mon corps par vagues successives. Ma langue tâte avec prudence l'orifice béant de l'une des molaires inférieures. Il ne s'agit même pas de ma dent sensible au froid, ni de celle qui déclenche une impression bizarre lorsque je crispe trop longtemps la mâchoire, mais d'une tout autre dent.

Oh mon Dieu. Ma dent. J'ai un énorme trou dans la dent. Je me sens mal.

— Mon plombage. Mon plombage a sauté. Oh mon Dieu. Que vais-je faire ? Nous sommes samedi. Je me demande s'il y a des dentistes ouverts ? dis-je en gémissant.

— Ça fait mal ? Tu crois pouvoir attendre jusqu'à lundi ?

— Tu ne comprends pas ! C'est ma dent !

Je me lève de table et me précipite dans la salle de bains. Mais là, j'ai peur de découvrir ce que me renvoie le miroir. J'ouvre la bouche, mais refuse de regarder. Je ne veux pas connaître l'étendue des dégâts. Je ne souffre pas, mais le trou, le trou bordé d'aspérités, oh mon Dieu !

La panique me terrasse. Je tremble et je suis en nage.

— Hannah, reprends-toi, dit Tyler depuis le seuil de la salle de bains. Cela arrive de perdre un plombage. Ce n'est pas si grave.

— Ce n'est pas toi qui as un cratère dans la bouche !

— Tu n'y peux rien pour l'instant, alors calme-toi.

— C'est la faute de ton pain débile aux cinquante céréales. Qui se nourrit de pareils aliments ? Et de choux frisés ?

S'il n'était pas un rongeur qui se vernit les ongles, ce ne se serait pas produit. Ma dent serait encore entière. Je les hais, lui et ses stupides aliments végétariens.

— Hé, c'est un pain excellent. Il coûte six dollars.

— Eh bien, excuse-moi d'en avoir gâché vingt-cinq cents en me cassant la dent, dis-je, au bord des larmes.

Je passe devant lui en titubant, regagne la cuisine où j'ai laissé mon sac et m'empare de mon téléphone.

Il me suit.

— Que fais-tu ? Tu peux utiliser mon téléphone si tu as besoin de passer un coup de fil. J'ai le numéro d'urgence d'une clinique dentaire. Tu le veux ?

Je l'ignore et compose le numéro. *Réponds, réponds. S'il te plaît, réponds !*

— Allô ? dit la voix de Scott.

— Scott ! Ma dent, j'ai cassé ma dent, un gros morceau de métal est tombé et maintenant la moitié de ma dent est partie.

— Hannah ?

— Ma dent !

— Hannah, c'est O.K. C'est O.K., peu important les dégâts, je peux les réparer.

— Ce sera douloureux ? Vas-tu devoir arracher ce qui reste ? Dévitaliser ?

— Hannah, il est probable que ce que tu sens sous ta langue te paraisse pire que ça ne l'est en réalité. Je soigne régulièrement ce genre de problèmes. Tout ira bien. Et tu ne souffriras pas, je te le promets.

— Quand ?

— Je doute qu'il y ait urgence. Je peux regarder tout de suite, si tu veux, et te soigner lundi.

Je me tourne vers le mur de la cuisine, à la recherche de plus d'intimité.

— Je ne peux pas passer la nuit comme ça...

Ma voix s'est muée en un gémissement.

Il reste silencieux un moment.

— D'accord, reprend-il. Retrouve-moi devant mon cabinet.

— J'y serai dans un quart d'heure.

— Fais attention à ne pas avoir un accident en route. Tu préfères que je passe te prendre ?

— Non, je te retrouve là-bas. Ça ira plus vite.

— D'accord.

— Merci, Scott. Merci. Merci mille fois.

— Ouais, bon, tu me devras un dîner.

Nous prenons congé et je raccroche. Puis je me tourne vers Tyler.

— Je dois partir.

— Ecoute, je suis désolé que tu aies perdu ton plombage.

Impossible de me concentrer sur lui. Tyler, qui est Tyler ? Seule m'importe ma dent, ma dent percée d'un trou béant. Je m'empare de mon sac, en sors mes clés de voiture et me dirige vers la porte.

— Désolée, je dois partir, dis-je, regardant vaguement dans sa direction.

— C'est à un dentiste que tu parlais ?

Je hoche la tête, sans cesser de marcher.

— Tu as de la chance d'avoir un tel ami, dit-il.

— Oui.

Il me précède et ouvre la porte, puis me raccompagne jusqu'à ma voiture.

— Tu sais, avant cet incident avec le pain, je trouve que la soirée se déroulait plutôt bien. Je peux t'appeler ? Enfin, lorsque tu auras fait soigner ta dent...

Je m'immobilise devant la porte ouverte de ma voiture, prête à y monter.

De quoi parle-t-il ? D'un autre rendez-vous ?

— Je suis incapable de réfléchir à ça pour l'instant.

— Oh ! D'accord, je comprends. Tu sembles bouleversée. Appelle-moi.

Je regarde encore un instant cet inconnu avec une boucle d'oreille — pourquoi l'appellerais-je ? — puis je reprends mes esprits et monte en voiture.

Ma dent...

* * *

— Tu frissonnes, dit Scott.

— Je sais, dis-je, tous les muscles tendus. Je dois aller aux toilettes.

Les mains sur le ventre, je traverse avec précipitation la salle d'attente plongée dans une semi-pénombre et tourne à l'angle, là où se trouvent les toilettes. Je suis déjà venue au cabinet de Scott, mais jamais plus de quelques minutes et jamais en tant que patiente.

Je verrouille la porte derrière moi et m'assieds sur la cuvette des W-C, toujours frissonnante, les intestins prêts à lâcher. Mais rien ne se produit. Je reste assise, tremblante, penchée en avant, le visage et les bras posés sur mes genoux, jusqu'à ce que Scott frappe à la porte.

— Hannah ? Ça va ?

— Oui.

Je me lève, tire la chasse, et ouvre le robinet du lavabo. Je laisse couler l'eau sur le bout de mes doigts, repoussant le moment d'ouvrir la porte.

— Tu n'as pas l'air si bien que ça, dit Scott lorsque je sors.

— Je ne me sens pas si bien.

Il fronce les sourcils.

— Tu as peur, n'est-ce pas ? Je veux dire peur pour de bon.

Je hoche la tête.

— Je sais que ça paraît fou. Je sais que tu peux me donner de la novocaïne et que je ne sentirai probablement pas grand-chose, mais c'est plus fort que moi.

— De quoi as-tu peur ?

— Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas.

— S'il s'agit juste d'un morceau de dent ou de plombage cassé, je te promets que ça sera facile

à réparer. Selon l'importance de la cavité, je la boucherais ou bien poserais une couronne.

— Tu vas être obligé de passer la roulette ?

— Je l'ignore encore. Peut-être que non. Mais dans le cas contraire, je sors la lidocaïne et anesthésie la zone jusqu'à ce que tu sois en extase, je te le promets.

— Lidocaïne ?

— Plus personne n'utilise de novocaïne.

Il ouvre un placard dans le couloir et en sort une couverture en tissu synthétique, comme celle qu'on vous propose dans les avions. Il la secoue et me la tend.

— Merci, dis-je en m'en enveloppant.

— Tu veux voir mon tiroir à jouets ?

— Est-ce une façon de me faire des avances ?

Il rit.

— Loin de là. Tu ne crois quand même pas que je prendrais le risque d'être poursuivi en justice pour comportement inapproprié avec une patiente, n'est-ce pas ? Non, je parle de vrais jouets.

Il m'emmène devant un grand tiroir en bas du mur du couloir, et me fait signe de l'ouvrir. Je m'exécute. A l'intérieur, je découvre plusieurs douzaines de jouets bon marché, depuis les dinosaures en plastique jusqu'aux bijoux de pacotille en passant par les balles super-rebondissantes.

— Ils sont pour tes jeunes patients ?

— Les enfants sont motivés pour supporter la séance — ils peuvent choisir un jouet à la fin. Renforcement positif de l'expérience de la visite chez le dentiste, tu vois. Bien sûr, ils sortent aussi munis d'une brosse à dents et de fil dentaire.

Je choisis un bracelet en fausses perles et le mets à mon poignet.

— Abordable, et pourtant élégant.

— Mais tu n'as pas encore le droit de le prendre avec toi. Repose-le ou je le dis à ta mère !

— Oooh ! J'ai peur !

Je lève les yeux et lui souris avant de reposer le bracelet dans le tiroir. Mes frissons ont diminué.

— Et voici Elisabeth, dit-il, me menant à une cage aménagée en tanière d'animal sauvage.

Il ouvre la porte grillagée et soulève un lion bleu pastel à la soyeuse crinière blanche.

— Elisabeth va t'accompagner dans le grand fauteuil, et s'asseoir sur tes genoux.

Agrippée d'une main à la couverture, je soulève la lionne de l'autre.

— Elle est toute douce.

— Et propre. Elle prend régulièrement des bains dans la machine à laver.

— Pauvre Elisabeth.

— C'est une professionnelle zélée. Elle peut le supporter. D'ailleurs, la plupart du temps, elle ne quitte pas sa cage. J'ai vite découvert qu'elle aide les enfants à rester tranquilles dans le fauteuil, mais qu'ils piquent une crise terrible lorsque je veux la reprendre. Elle est réservée aux cas les plus désespérés.

— Et elle fonctionne aussi pour les adultes effrayés ?

— Je ne la leur propose pas.

— Dommage.

La journée, devant témoins, promener un animal en peluche dans son cabinet m'aurait trop embarrassée, mais à cet instant précis je suis heureuse de serrer la lionne contre moi. C'est grotesque, mais cela m'apaise et, surtout, me distrait.

Je suis Scott vers la salle de soins et son fauteuil capitonné à dossier inclinable éclairé par une

lampe à bras articulé. L'odeur familière du cabinet de dentiste m'envahit, déclenchant une nouvelle vague de panique. Assise de côté dans le fauteuil, je pétris Elizabeth et fixe sur le mur le poster représentant un panda tandis que Scott s'affaire.

Il se retourne vers moi, les mains gantées de latex.

— Commençons par le commencement. Laisse-moi examiner ce cratère gigantesque qui te gâche la vie.

Incapable de parler, je me coule dans le fauteuil, puis me recule et me laisse aller en arrière tandis que Scott s'installe aux commandes. Je ferme les yeux et me concentre sur la douce sensation d'Elizabeth et de la couverture sous mes doigts, en essayant de me persuader que je ne suis pas dans un cabinet de dentiste.

— Tout ira bien, Hannah. Je te le promets.

Je hoche la tête et ouvre la bouche, mais je ne le crois pas.

Il allume la lumière au-dessus de ma tête, et je sens ses doigts sur mon menton, puis au bord de mes lèvres. Ensuite, je sens le contact du miroir glacé, suivi des tâtonnements de l'un de ces horribles instruments qui ont une place prédominante dans mes frayeurs dentaires. Ma mâchoire se meut au rythme des attouchements de l'instrument, et je ferme les yeux avec encore plus de force, tentant de rester immobile et de ne pas gémir.

— Nous allons faire une radio pour vérifier, mais je crois que les nouvelles sont bonnes, annonce-t-il enfin.

J'ouvre les yeux.

— Pas de dévitalisation ?

Il sourit, très à l'aise. Cette attitude détendue me rassure, plus que n'importe quelles paroles.

— Ce sera un jeu d'enfant. Tu n'auras probablement même pas besoin de la lidocaïne.

— Tu en es sûr ?

— Un simple petit colmatage... Il ne manque qu'une minuscule partie, rien de plus. Tu ne sentiras rien de plus qu'une pression.

— Et les gaz hilarants ? Je peux en avoir ?

— Si tu veux. Mais, dans de rares cas, ils produisent un effet tenseur au lieu de relaxant.

— J'ai besoin de *quelque chose*, dis-je.

— Que dirais-tu de musique, et de ma conversation personnelle, si spirituelle ?

— Plus les gaz hilarants.

— D'accord. Je vais te donner à remplir le formulaire concernant ton passé médical, avant de faire une radio de cette dent.

Il allume la radio, la règle sur une station de rock classique, à un volume assez bas pour être confortable, puis va chercher le formulaire.

Je ferme les yeux, et me convaincs que je me trouve en un autre endroit. La radio passe *The Lion Sleeps Tonight*, et je souris, toujours accrochée à Elizabeth. Voilà ce que j'appelle une heureuse coïncidence. Je me rends compte alors que je ne tremble plus.

Tiens donc. Je dois réellement faire confiance à Scott.

Soie blanche

Vaudou Wade et Vaudou Pete tournoient en cercles lents, silencieux au bout de leurs filaments invisibles, attendant d'être encore davantage mis à mal par des élastiques. J'ai envisagé d'ajouter un Vaudou Tyler, ne serait-ce que pour la joie de reproduire les orteils, mais ai renoncé à tant d'efforts pour une rencontre si brève et un homme pas si désagréable.

Deux jours après notre rencontre, il m'a envoyé un e-mail pour prendre de mes nouvelles, et me demander si j'aimerais faire un nouvel essai. Je lui ai répondu que tout allait bien, que ma dent avait été soignée sans problème, mais que bien qu'il me semble un homme formidable, nous formons à mon sens un couple improbable.

La vérité, c'est que j'aurais peut-être pu tolérer les bêtes et les bains de soleil nue, mais je n'imagine pas comment trouver ma place dans la maison de Tyler. Les pièces sont vides, mais il n'y a laissé aucun espace pour un autre être humain et ses idées. Malgré son désir affirmé d'avoir une épouse et une famille, il n'est pas prêt pour une telle intrusion.

En prendre conscience au sujet de Tyler m'a permis d'en prendre conscience à mon propre sujet.

Peut-être ne suis-je pas prête pour le mariage, ou du moins suis-je ambivalente à ce sujet. Cassie a sûrement raison, je n'ai pas laissé libre cours aux sentiments qui pourraient naître en moi à l'égard de Scott, parce que je sais, tout au fond de moi, que je tomberais amoureuse de lui et finirais par me marier.

Je suis aussi gênée par le fait qu'il ait formé un couple avec Louise, mais ce problème n'est pas si important. Il m'a surtout servi d'excuse pour garder mes distances.

Je pivote dans ma chaise de travail et contemple la robe de mariée. A ce stade, une heure de travail suffirait à la terminer, mais je me suis interrompue, je ne l'ai plus touchée.

Si tu couds la robe idéale, il viendra.

Peut-être n'ai-je pas envie qu'il vienne.

Pas encore.

Le temps ne presse pas tant que cela : après tout, de nos jours, les femmes accouchent à la quarantaine passée. Peut-être ai-je des choses à vivre avant de lier mon existence à celle d'un homme, et avant de consacrer toute mon énergie à un enfant.

C'est la seule explication au fait que j'ai cessé de travailler à cette robe. Ou au fait que, malgré

toutes mes ambitions, ma quête d'un partenaire ait suivi un parcours si accidenté et se soit soldée par une aussi remarquable absence de succès.

J'ai trente ans aujourd'hui mais, loin de me lamenter d'avoir échoué à décrocher au minimum un fiancé, je me demande si ce souhait a jamais été vraiment sincère.

* * *

— Hé, Scott, j'ai une nouvelle blague pour toi, dis-je.

— Nouvelle ? J'en doute.

Nous attendons dans l'entrée du San Juan, notre restaurant mexicain préféré. Cassie a disparu aux toilettes, laissant la garde de son cadeau à Scott, déjà muni du sien, et Louise n'est pas encore arrivée.

— C'est l'histoire d'un mec qui a mal à une dent et vient la faire soigner. Le dentiste lui annonce qu'il va falloir l'arracher et que cela lui coûtera quatre-vingt-dix dollars. Alors le mec répond : « Quatre-vingt-dix dollars pour quelques minutes de travail ? » Et le dentiste lui rétorque : « Si vous voulez, je peux l'arracher plus lentement. »

— Ha, ha.

— Hé, avoue qu'elle est bonne.

— Comment va ta dent ?

— A la perfection, pas de problème.

— Tu viens toujours mardi pour un examen complet et un détartrage ?

— Oui, dis-je en marmonnant.

Il m'a convaincue de prendre rendez-vous, et nous sommes tombés d'accord qu'il valait mieux que je sois suivie par son associée, Neena, afin d'éviter toute gêne entre nous. Il a aussi promis de me donner un deuxième avis sur tous les travaux suggérés par Neena, afin que je ne subisse aucune intervention inutile.

— Quelle histoire dégoûtante vas-tu me raconter ? dis-je. Normalement c'est comme ça que tu te venges.

— Je n'ai plus le cœur à ça. Les dentistes ne sont pas de vrais sadiques, tu sais. Terroriser les autres n'est pas notre but véritable. Comment exercerions-nous notre métier si tout le monde nous fuyait tout le temps ?

— Traitez-nous comme des animaux sauvages : cachez-vous derrière le bureau de la réception avec un fusil à air comprimé chargé d'anesthésique. Lorsque votre patient arrive, neutralisez-le avec une fléchette.

— L'ordre des dentistes n'y verrait aucun inconvénient.

Cassie émerge des toilettes, et Louise fait son entrée avec son cadeau. Les anniversaires ont leurs bons côtés.

Une fois assis, nous passons commande. Tous trois insistent pour que je renonce au Coca light et consomme des margaritas. Comme je suis venue avec Cassie et que c'est elle qui conduit, je n'ai aucune raison de refuser.

— Alors, quel effet ça fait d'avoir trente ans ? demande Louise. Tu te sens plus vieille ? Plus sage ? Déprimée ?

— Moitié ivre, voilà comment je me sens.

— Tu n'as bu qu'un demi-margarita, proteste Scott.

— Je tiens mal l'alcool.

— Elle noie son chagrin, dit Louise.

— Je n'ai pas de chagrin à noyer. En fait, tout bien considéré, je suis très heureuse.

— Et ton plan consistant à être mariée avant trente ans ? demande Cassie, d'un ton plein de précaution.

— Peut-être vais-je le transformer en plan consistant à être mariée avant quarante ans, dis-je en haussant les épaules. Ça arrivera quand ça arrivera.

Tous trois me fixent.

— Vraiment, je ne plaisante pas. Je me suis demandé pourquoi j'étais si pressée — en dehors de l'horloge biologique, j'entends — et j'ai compris que je croyais que seul le mariage pouvait combler vraiment mon existence, lui donnerait un sens.

— Tu as décidé que c'était faux ? demande Scott.

— Le mariage est l'un des chemins possibles, mais pas le seul. Et peut-être pas celui que je dois emprunter pour l'instant.

— Si tu abandonnes la chasse au mari, par quoi vas-tu la remplacer ? insiste Scott.

Je souris, pensant à la possibilité de créer ma propre collection de robes, idée implantée dans mon esprit par Tyler.

— Je ne sais pas trop. Je verrai au fur et à mesure. Et puis je suis en bonne compagnie. Regardez-vous, tous les trois, tous encore célibataires.

On apporte nos plats, que nous entamons avec notre enthousiasme habituel et sans peur de nous salir, sauf Scott, qui réussit toujours à ne pas faire couler la sauce de sa fajita sur son bras. Nous discutons boulot et échangeons des potins concernant des connaissances communes, et un second margarita me plonge dans un état assez brumeux pour que je ne sois pas pétrifiée d'horreur quand surgit un groupe de serveurs qui posent un sombrero sur ma tête et entonnent leur version personnelle de « Joyeux anniversaire ».

Je suis horrifiée, mais pas au point d'être pétrifiée.

Sans cesser de chanter, l'un des serveurs dépose sur la table un énorme gâteau au chocolat surmonté de trente bougies.

La chanson s'achève sous les applaudissements des tables voisines.

— Fais un vœu ! s'exclame Louise.

Je m'exécute.

Je fais le vœu de connaître le bonheur. Le même vœu que je formulais enfant, lorsque je soufflais sur les fleurs de pissenlit ou sur les graines aériennes et duveteuses des chardons. Le bonheur, sous n'importe quelle forme.

Je souffle les bougies, m'y reprends à trois fois — ce qui déclenche des grognements — puis Louise sort un grand couteau de son sac tandis que Cassie enlève les bougies du glaçage.

— J'ai apporté le gâteau en douce dans les cuisines avant ton arrivée, puis je suis sortie par la porte de derrière et revenue par celle de devant, pour que tu ne soupçonnes rien, explique Louise.

— Petite maline.

Elle sert le gâteau, puis Cassie me tend mon cadeau.

Je déchire l'emballage avec un mépris total pour le papier, sans doute pour prouver l'étendue de mon plaisir à recevoir un cadeau. Il s'agit d'un jeu de tarots accompagné d'un livret d'instructions.

— Ainsi tu pourras lire ton propre avenir, dit Cassie.

— Merci !

Ses choix sont toujours chargés de symboles, je ne peux m'empêcher de sourire.

Je déballe le cadeau de Louise, un livre relié sur l'histoire du costume, empli d'illustrations en

couleur.

— Je l'ai lu en partie, annonce Louise. Le texte traite en majorité du lien entre les vêtements et la vie quotidienne à l'époque où ils sont en vogue.

— J'imagine déjà de futurs costumes d'Halloween, dis-je, feuilletant les pages de papier glacé. Parfois je regrette que nous ne portions plus ce genre de vêtements. Encore que beaucoup ne devaient pas être lavables.

Maintenant, le cadeau de Scott.

— Ce n'est pas une brosse à dents à ultrasons, n'est-ce pas ?, fais-je, déchirant un coin du paquet. Ni l'un de ces appareils électriques pour nettoyer les interstices dentaires ?

— Non. J'ai pensé t'offrir la presse automatique pour pantalons de chez The Sharper Image, mais elle est trop chère. Par contre le manomètre digital parlant pour contrôler la pression des pneus était dans mes moyens.

— Tu as intérêt à plaisanter.

Et il plaisantait. Il m'a offert un collier de perles d'eau douce et cristaux bleu pâle. Les perles et les cristaux sont séparés par une fine chaîne d'argent.

— Oh, Scott, comme c'est joli !

Ses joues se colorent légèrement.

— J'ai pensé qu'il te fallait un bijou assorti à ton bracelet de perles.

— Merci vraiment !

Impossible de ne pas remarquer le regard entendu entre Cassie et Louise. Je l'ignore, ouvre le fermoir et mets le collier.

— Il te va bien, dit Louise. Les couleurs te correspondent à la perfection.

Je pose mes doigts sur le collier, et souris à Scott.

Le gâteau et nos boissons terminés, il est temps de partir. Louise et moi faisons halte aux toilettes. Tout en me lavant les mains, j'admire le collier dans le miroir.

— Il te plaît vraiment, n'est-ce pas ? dit Louise.

— Oui. Je ne porte pas souvent de bijoux, tu le sais, mais j'aime ce collier.

Louise s'essuie les mains, avant de les planter sur ses hanches.

— Hannah, puis-je te demander quelque chose ?

— Bien sûr.

— Tu ne t'intéresses absolument pas à Scott ?

Je la regarde, surprise, et mon esprit embrouillé par les margaritas ne parvient pas à trouver les mots adéquats pour répondre.

— Parce que ce pauvre garçon me casse les pieds à me parler de toi, à me demander des conseils pour te faire la cour — te *faire la cour* ! C'est l'expression qu'il a employée, tu le crois, ça ? Alors si Scott te plaît, je souhaiterais vraiment que tu te dépêches de le lui faire savoir afin qu'il cesse de m'enquiquiner.

— Mais...

— Mais, quoi ?

— Mais... ça ne te dérangerait pas ? Si nous sortions ensemble ?

— Pour l'amour du ciel ! Je vous trouve parfaits l'un pour l'autre. Depuis une éternité, j'essaie de vous pousser dans les bras l'un de l'autre.

— Je croyais...

— Que je serais jalouse ou un truc comme ça ? Ecoute, je n'ai jamais été vraiment amoureuse de Scott, je n'ai jamais pensé que nous passerions notre existence ensemble, pas même lorsque nous

étions encore adolescents. C'est un type super — pour une autre femme. Et je crois que cette autre femme c'est toi.

— Oh ! dis-je.

— Oui, oh. Alors s'il te plaît, s'il te plaît, fais-le-lui savoir. Au boulot je passe mon temps au téléphone, je n'ai pas envie d'en faire autant chez moi.

Nous sortons des toilettes retrouver Cassie et Scott, qui attendent devant le restaurant. L'air de la nuit est chargé d'une chaleur agréable, le bruit de la circulation va et vient, des bribes de conversation nous parviennent depuis le patio extérieur du restaurant, un peu plus loin.

— Hannah, cela t'ennuie si Scott te raccompagne ? demande Cassie. Je dois filer au boulot prendre mon chèque.

Je soupçonne un coup monté, mais suis portée à croire qu'il est du fait de Cassie, et non de Scott.

— Bien sûr, pas de problème. Si c'est O.K. pour toi ? dis-je à Scott.

— Pas de problème. Tu rapportes bien chez toi le reste du gâteau, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, intervient Louise.

Nous prenons congé, je remercie de nouveau Cassie et Louise, et Scott porte le gâteau jusqu'à sa voiture. Il le pose sur le capot afin de m'ouvrir la portière avant, côté passager.

— Quel gentleman !

— C'est ton anniversaire. Tu es reine pour la journée, déclare-t-il.

— Tu fais preuve de gentillesse uniquement pour avoir droit à une part supplémentaire de gâteau.

— Probablement.

Il me tend le gâteau, contourne la voiture et s'installe derrière le volant. Nous nous immisçons dans la circulation et entamons le court trajet jusque chez moi.

— Je vais à Roseburg dimanche, dis-je. Mon père et ma mère veulent m'emmener au restaurant.

— Comment va ta mère ?

— Elle continue de faire des progrès. Elle est lente, à la fois dans ses gestes et ses paroles, mais quand je lui parle, je sais qu'elle est toujours là, toujours la même.

Il hoche la tête.

— Et ton père ? Il tient le coup ?

— Il m'a... surprise. Maintenant qu'il est forcé de faire preuve de compétence dans l'entretien de la maison, il se montre effectivement compétent. Et il s'occupe très bien de maman. C'est terrible à dire, mais je pense presque que ce drame est une bonne chose pour lui — pour eux deux. Ils sont devenus plus proches que jamais.

— Rien n'évolue jamais comme on s'y attend, n'est-ce pas ?

— Non.

Nous roulons un moment en silence.

— Scott ?

— Hmm ?

— Tu veux venir avec moi, dimanche ?

Il quitte la route des yeux assez longtemps pour me regarder.

— Je veux dire, si tu en as envie. Tu n'es vraiment pas obligé.

Il sourit.

— Non, ça me ferait plaisir.

Peut-être ne suis-je pas prête pour Monsieur Un-sur-un-million, ou peut-être le suis-je. Dans un

cas comme dans l'autre, je finirai par le découvrir.

Et dans un cas comme dans l'autre, tout ira bien.

TITRE ORIGINAL : DATING WITHOUT NOVOCAINE

Traduction française : NADINE GINAPE-MERCIER

HARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

Illustration de couverture :

CAROLINE TACONET

© 2002, Lisa Cach.

© 2013, Traduction française : Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2803-0542-6

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Amour, fanfreluches et (petites) confidences



Si jamais je fête mes 30 ans avant d'avoir trouvé l'homme de mes rêves, ne m'appellez plus Hannah O'Dowd ! Mes talents de costumière sont certes très demandés, mais ma cote amoureuse, elle, est au plus bas. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir cherché Mr Perfect. J'ai cru l'avoir trouvé en la personne de Wade, le baroudeur écolo, qui m'a tout appris sur la régurgitation du hibou – un sujet passionnant ! Ensuite, il y a eu Pete, qui m'a fait acheter des bottes en caoutchouc – un exploit, quand on sait combien j'adore mes stiletto. Et enfin Tyler, le geek qui se peignait les ongles des orteils en doré – pourquoi pas, après tout ? Hélas ! aucun d'eux n'a fait l'affaire... Du coup, j'en viens à me demander si mon copain Scott, avec son look à la Chace Crawford, ne serait pas mon Mr Right. Le hic, c'est qu'il est dentiste, l'équivalent pour moi de ce qu'est l'ogre pour le Petit Poucet. A ce propos, justement, mes amies, Cassie et Louise, pensent que je fais un blocage sur son métier. Mais si vraiment Scott était mon âme sœur, je m'en serais déjà rendu compte, non ?



Après avoir parcouru le monde – des sommets de l'Himalaya à la jungle de Bornéo –, Lisa Cach a posé ses valises, avec son mari, dans un ranch de la côte nord-ouest du Pacifique. Elle y partage son temps entre l'écriture, la lecture, la cuisine et le jardinage. Comme elle, son héroïne Hannah est pleine de caractère.